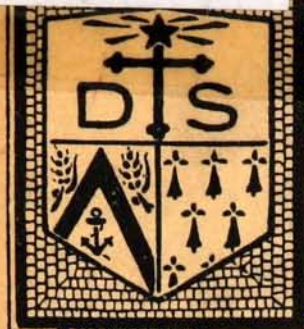


922.2714
I245a
1931

926
2

Fr. Archange.



UNE BELLE ÂME

LE FRÈRE

IGNACE-MARIE

ÉDOVARD - MARIE - FRANÇOIS BESNARD.

DES FRÈRES

DE L'INSTRUCTION

CHRÉTIENNE.

1889 - 1922



FR. J.-A. 1930.

926
T53 a

F. ARCHANGE

Une belle âme



PERMIS D'IMPRIMER :

F. Jean-Joseph,
Sup. Gén.

Jersey, le 6 mai 1931.

NIHIL OBSTAT :

Nantes, le 3 mai 1931.

F. Legoux,
Censor depulatus.

IMPRIMATUR :

Nantes, le 5 mai 1931.

L. Lemoine,
v. g.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

L'auteur, humblement, de tout cœur et de toute sa volonté, soumis à la Sainte Eglise, déclare n'accorder qu'une foi purement humaine aux dons surnaturels et aux grâces dont il est question dans cet opusculé. S'il lui arrive d'employer les appellations de saint et autres semblables, ce n'est point en les entendant dans leur sens strict et rigoureux, mais uniquement pour exprimer la vertu de ceux auxquels ils sont appliqués.

922.2714
I245a
1931

**Lettre du R. P. Jos. de Guibert, S. J., professeur de
Théologie mystique et ascétique à l'Université Grégorienne**

PONTIFICIA UNIVERSITA
GREGORIANA.

Rome, 31 mai 1931.

Mon Très Cher Frère,

Je vous remercie beaucoup de la joie que vous m'avez procurée et du bien que vous m'avez fait, en me permettant de lire la vie du F. Ignace-Marie, et je vous félicite très sincèrement de présenter si bien à vos jeunes confrères un modèle si beau.

Ce qui me frappe le plus chez ce fervent religieux, ce sont moins les grâces, pourtant très hautes, qu'il semble avoir reçu de Dieu, que ce caractère de sérieux surnaturel, de fidélité absolue, de dévouement aimable et serviable, qui éclate à toutes les pages de cette touchante biographie, soit que vous nous racontiez avec une simplicité précise et vivante les détails de sa vie quotidienne, soit que vous le laissiez parler lui-même dans les larges extraits que vous nous donnez de ses notes spirituelles.

Sérieux surnaturel dans sa manière de comprendre la vie religieuse, d'accepter les épreuves, les situations plus pénibles ou plus difficiles, de s'attacher au travail aride et austère qui lui sera confié dans ses dernières années au « Bureau des Etudes. »

Fidélité constante et absolue à se donner lui-même sans réserve au service de Dieu et des âmes, à ne pas se laisser déconcerter ou décourager par les moments de crise et à reprendre vaillamment son ascension, ne gardant du souvenir des difficultés ou des hésitations de sa vie passée qu'une humilité plus confiante et une reconnaissance plus tendre pour la miséricorde de Dieu ; fidélité scrupuleuse aux moindres indications de la volonté de Dieu, prescriptions de sa Règle ou directions des Supérieurs, et cela malgré l'isolement, les peines intérieures, la fatigue ou la maladie.

Et en même temps, amabilité souriante, toujours prête à rendre joyeusement service, à s'oublier pour les autres sans en avoir l'air.

C'est cette aimable et surnaturelle fidélité, soutenue pendant des années, qui donne tout leur sens et toute leur valeur aux effusions et aux résolutions de ses notes spirituelles, comme c'est elle aussi qui nous garantit que ces faveurs dont il parle si discrètement, trop discrètement serions-nous tentés de dire, ne pouvaient, quelle qu'en ait été la nature exacte, venir que de l'esprit de Dieu.

Puisse Notre-Seigneur multiplier, parmi les Fils du Vénérable Jean-Marie de la Mennais, des religieux comme celui-là, vrais ferments de ferveur et de sainteté pour les communautés où ils vivent et pour tout leur Institut, vraies sources de fécondité apostolique pour les œuvres si nombreuses et si belles confiées par la Providence à cet Institut.

C'est en le lui demandant de tout cœur, que je vous prie, mon Très Cher Frère, d'agréer, avec mes félicitations, l'expression de mon religieux dévouement en N.-S.

JOS. DE GUIBERT, S. J.

**Lettre du Supérieur Général des Frères de l'Instruction
chrétienne de Ploërmel à l'auteur.**

D. S.

Jersey, le 6 mai 1931.

Mon bien C. F. Archange,

Je vous remercie de nous avoir révélé une belle âme de chez nous : celle du F. Ignace-Marie.

Par l'extérieur, la vie de ce Frère fut des plus simples ; elle se résume en deux mots : modestie, régularité.

Elle réalise le type du vrai fils du Vénérable Jean-Marie de la Mennais et nous présente un exemplaire vivant de la Règle des Frères de l'Instruction Chrétienne.

Ce Frère ne s'est distingué, dans son Institut, ni par une réputation de brillant professeur, ni par des succès éclatants, ni par des emplois élevés, ni même par des pratiques extraordinaires de piété et de mortification. Si sa vertu jette quelque éclat, c'est à la manière de l'humble violette.

Grâce à ses notes spirituelles, providentiellement conservées, vous avez pu montrer les progrès continus de cette âme de bonne volonté qui, conformément au premier des Avis spirituels de notre V. Fondateur, « se tient dans une continuelle dépendance de l'esprit de Dieu et s'applique à ne le contrister jamais » ; qui se travaille sans cesse pour mourir à elle-même et s'unir de plus en plus à son Bien-Aimé. Le succès est tel qu'on peut appliquer à votre héros la parole de saint Paul : « Vous êtes mort, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ, en Dieu. »

On admire tout d'abord son humilité et, à mesure que, par cette vertu, il se vide de lui-même, la charité de Dieu inonde son âme. Ainsi l'humilité et la charité se donnent la main. Saint Anselme dit que la contemplation divine n'est autre chose qu'un héroïque détachement de l'âme ; celui qui veut s'élever au-dessus de lui-même, doit se détacher de lui-même. Plus le serviteur de Dieu s'éloigne de ce qu'il est, de sa vie et de sa condition d'homme, plus il est élevé à ce qu'il n'est pas, à la vie et à la condition de l'ange.

« Nul ne peut parvenir à la contemplation, dit saint Alphonse

Rodriguez, si son cœur n'est pas tout à Dieu et vide d'amour-propre, vide de toute affection terrestre et charnelle, si l'âme n'est pas abandonnée à Dieu sans réserve. »

Ce travail de purification, d'anéantissement, on se rend bien compte que notre confrère l'a opéré ; mais est-il arrivé à cet état que les mystiques appellent contemplation infuse ? Il ne nous appartient pas de le décider, car cette faveur est un don gratuit de Dieu et nul ne peut y parvenir par ses propres efforts. Il y appelle qui il veut, quand il veut, dans la mesure où il le veut.

Il est probable qu'un grand nombre d'âmes jouiraient de cette grâce éminente, si elles étaient plus généreuses au service de Dieu, plus mortes à elles-même, plus détachées de toutes choses.

Votre livre se répandra-t-il en dehors de notre Congrégation ? Je n'en sais rien ; mais je le souhaite pour l'honneur de notre famille religieuse, et aussi pour le bien que sa lecture peut faire partout.

Mais il est écrit surtout pour nous.

Tous nos Frères le goûteront-ils ? Je le désire et les invite tous à le lire à lête reposée, ou mieux à le méditer. J'insiste près de ceux qui, peut-être, seraient tentés de le repousser avec dédain : Un mystique, ce n'est pas pour nous ; nous sommes pour la vie active. Bon pour les Bénédictins, les Chartreux, les Trappistes, etc...

A qui parlerait ainsi, je dirais : Mon ami, vous vous trompez ; ce livre est bien fait pour vous, si votre idéal est de vous sanctifier et de remplir vraiment votre rôle d'éducateur chrétien. Avez-vous lu l'Ame de tout apostolat, de Dom Chautard ? Eh bien, la vie du F. Ignace-Marie n'est autre chose que la réalisation de principes posés par l'éminent religieux. Reconnaissez que votre dédain pour ce livre est un aveu de votre lâcheté et ne vous abandonnez pas à ce sentiment indigne d'un noble cœur. Prenez et lisez.

Je termine, mon C. F. Archange, en vous exprimant le vœu que le F. Ignace-Marie ait, dans notre Institut, de nombreux imitateurs. Ce sera votre meilleure récompense.

Votre tout dévoué en J. M. J.

F. JEAN-JOSEPH,
Supérieur Général.

SAULT-AU-RECOLLET

4 février 1922.

P. Q. (CANADA)

Mon bien cher Frère,

J'ai lu d'un seul trait le « Petit Journal » que je vous renvoie. Il est sans conteste d'une âme dont Dieu s'est emparé, qu'il sanctifiait rapidement et à laquelle il prodiguait de précieuses grâces. Que cette âme fût sous l'influence du bon esprit, les preuves abondent : sentiments profonds d'humilité et de repentir au souvenir des fautes passées ; détachement des créatures ; amour ardent de Jésus et de Marie, marques évidentes des prédilections divines dans une âme ; force et patience dans les souffrances du corps et de l'âme, autres signes encore de l'élection divine ; enfin, amour de Dieu qui paraît à tout instant dans ces notes intimes, écrites pour Dieu seul.

Du seul point de vue de l'action puissante et miséricordieuse de Dieu sanctifiant une âme, ce journal est instructif et admirable. Quant à la nature des grâces insinuées ici et là, surtout aux dates suivantes, 29 et 30 janvier, 1^{er} et 2 et 5 février, je ne puis pour ma part me prononcer. Un confidant ou un directeur pourraient seuls la préciser.

Votre tout dévoué en Jésus-Christ,

G. LECLAIRE, S. J.

MAISON SAINT-LOUIS
JERSEY (ANGLETERRE)

Le 9 mai 1931.

Mon bien cher Frère,

A coup sûr vous ferez œuvre très utile en publiant le « *Petit Journal* » du F. Ignace-Marie. Tous les amis de la saine spiritualité, spécialement ses frères en religion, auront là une lecture des plus captivantes et des plus réconfortantes. Ces pages ont un accent de vérité et de sincérité qui ne peut tromper. On y sent une âme vraiment embrasée du désir de la perfection ; c'est un besoin d'abnégation, une soif de sacrifice qui se manifeste à toute occasion. Pour le F. Ignace-Marie, l'esprit de sacrifice est bien l'essentiel, parce qu'il est la preuve la plus authentique de l'amour. Comme il dit vrai quand il résume la perfection en ces trois points : « détachement de soi, soumission à la volonté de Dieu, prière incessante pour obtenir l'un et l'autre. »

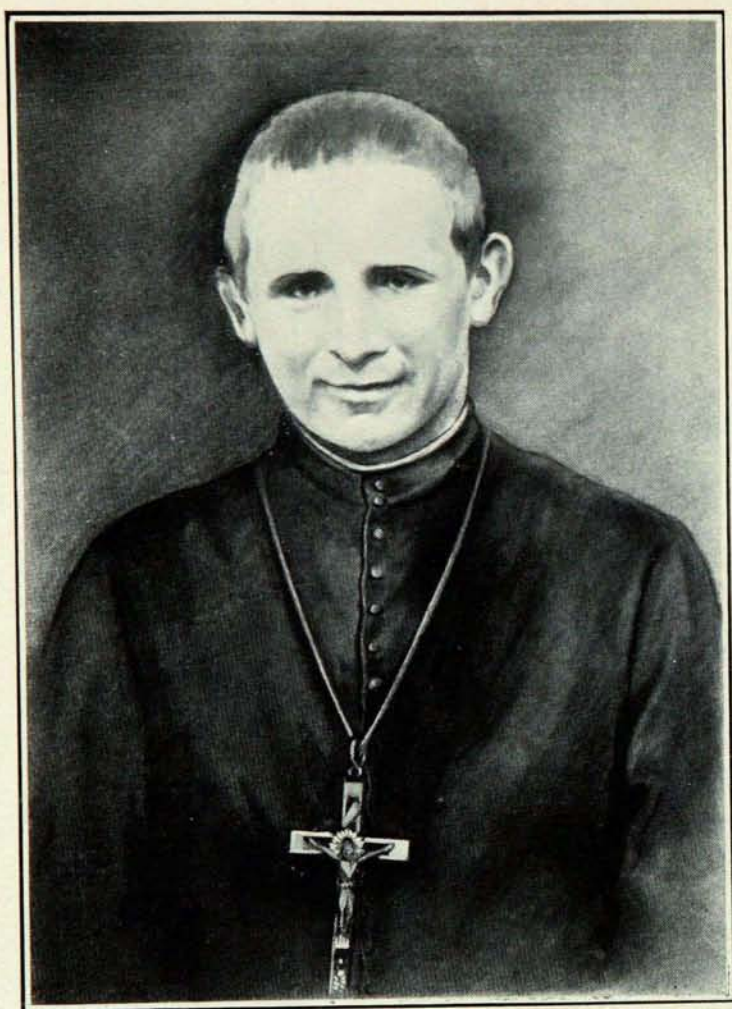
Il écrit quelque part : « Je ferai tous mes efforts pour me perfectionner dans la dévotion à la Sainte Vierge. » Ses efforts semblent avoir pleinement réussi. Il a avec Marie une familiarité charmante. On sent qu'elle est intimement mêlée à toute sa vie. A chaque instant, il se tourne vers elle d'un élan spontané : appels à son secours, mercis de toutes les grâces reçues, à tout propos cris jaillissant du cœur.

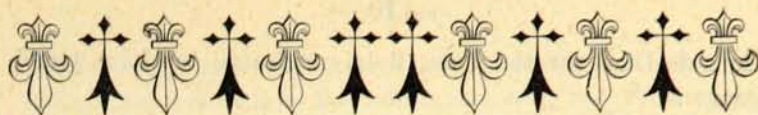
Que dire des grâces spéciales qu'il semble avoir reçues de Dieu ? Il n'en parle que par allusions discrètes, à part la grâce du 2 février 1921 qu'il relate plus longuement. En tous cas, il ne donne nulle part l'impression qu'on puisse de soi-même s'ingérer dans les états mystiques, ou qu'ils soient donnés aux âmes à peu de frais.

Qu'on lise et qu'on médite ce délicieux opuscule et par lui se réalisera le souhait de ce saint Frère : « Je voudrais être la petite étincelle qui allume de grands incendies partout où elle passe. »

Avec tous mes souhaits pour le succès de votre publication, je vous prie d'agréer, mon très cher Frère, l'assurance de mon respectueux dévouement en N. S.

A. CISTERNE, S. J.





Le F. Ignace-Marie

(1889-1922)

(Edouard-Marie-François Besnard)



CHAPITRE I.

ENFANCE ET JEUNESSE. — VOCATION.

Edouard-Marie-François Besnard naquit le 11 juillet 1889 à Acigné, près Rennes en France. Il était l'aîné d'une famille de quatre enfants. Dès l'âge de cinq ans, il perdit son père. Sa mère était une personne d'une grande piété, d'une foi robuste, d'un rare et ferme bon sens. Un jour, repassant les atten-

tions de Dieu sur son âme, il lui rendra ce touchant témoignage :

« Je me suis rappelé, après plus de dix ans, que ma mère était du Tiers-Ordre et de l'Adoration perpétuelle... Nous sommes les enfants des saints... O mon Dieu soyez béni de m'avoir donné une mère si chrétienne ! » Et il aurait pu, en toute vérité, ajouter : Et qui vit d'abord dans la maternité un sacerdoce et un apostolat divin.

Edouard-Marie était âgé de deux mois à peine quand Monseigneur Place vint administrer le sacrement de confirmation à Acigné. La cérémonie terminée, à l'église, Monseigneur rentrait au presbytère bénissant la foule massée sur son passage. Tout à coup, Sa Grandeur pénètre dans cette foule, et, comme s'il l'avait particulièrement distingué, s'en va droit au petit Edouard que tenait sa mère. Il lui fait une caresse, pose sa main sur son front et le bénit en disant : « Oh ! ce bel enfant ! Ce bel enfant ! »

Ce geste si soudain, si spontané du premier Pasteur du diocèse, — et qui répétait l'une des plus émouvantes scènes de l'Evangile, cette main auguste qui a marqué de la croix le front de son fils est, pour Madame Besnard, une anticipation de l'avenir. Elle a, dès cet instant, compris qu'un jour Notre-Seigneur ferait entendre à Edouard l'un de ces appels qu'il réserve aux privilégiés de son amour.

La direction et l'exploitation d'une ferme ne détournent point Madame Besnard de ses devoirs de mère de famille. On prie et travaille à son foyer. Quand la besogne ne presse pas trop, — soit le matin, soit le soir, — accompagnée de ses enfants, elle se rend à l'église ; on se met tous à genoux, bien en face du tabernacle, — et, tout bas, la mère suggère, exhorte, — puis le silence se fait, — et les lèvres de chacun murmurent à Dieu les désirs du cœur.

Parfois, c'est vers la chapelle de Notre-Dame des Miracles que l'on se dirige ; c'est, pour la mère et les enfants, le sanctuaire chéri et vénéré entre tous, — car c'est là que Madame Besnard est venue, au lendemain de leur naissance, consacrer ses enfants à Marie.

Quand le travail retient tout le jour Madame Besnard aux champs ou à la maison, les enfants font seuls la visite au Saint-Sacrement, — non point au hasard et dans l'ennui, — mais d'après un petit programme que la mère leur trace, programme qui comporte toujours la lecture de prières qu'elle leur indique dans son livre d'heures.

Vers l'âge de sept ans, Edouard commença de fréquenter l'école libre d'Acigné que dirigeait un frère de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel. Il y fut, nous dit sa sœur, "un élève docile et obéissant", si curieux d'apprendre, si passionné déjà pour l'étude qu'il eût sacrifié tous les matins son déjeuner plutôt que de se présenter à l'école avec une minute de retard, — et qu'on lui eût infligé le plus redouté des châtimens en le privant d'un jour de classe.

A onze ans, muni du Certificat d'Etudes, Edouard possédait le bagage de notions que dispense une bonne école primaire élémentaire. Son maître lui ayant demandé un jour s'il n'avait point encore pensé à son avenir, — surtout s'il n'avait point pensé à la vie religieuse ! « Oh ! oui, répondit Edouard, j'y ai pensé ! je voudrais être comme vous, comme vous faire la classe et apprendre aux petits enfants à aimer le bon Dieu ! »

Bientôt après Edouard entra au Juvénat de Livré. Il n'eut pas à s'habituer à son nouveau milieu, tant, dès le premier instant, il éprouva que ce milieu était fait pour lui et adapté à toutes ses aspirations. Au moment de la séparation, il s'était jeté au cou de sa mère et l'avait embrassée longuement, chaudement, — mais sans verser une larme. Et ce fut, dit un témoin « en sautillant de joie » qu'aussitôt après il visita les coins et recoins de la propriété. Petit juvéniste, Edouard fut un enfant "pieux, travailleur, sérieux", d'une parfaite délicatesse de conscience, — et qui se serait fait scrupule de solliciter aucune dérogation ou adoucissement au règlement. « Un jour de visite, raconte sa sœur, j'accompagnai maman qui, pour faire plaisir à Edouard, avait apporté un paquet de chocolat et autres gâteries. Quel fut mon étonnement quand j'entendis mon frère qui, tout en manifestant sa joie et sa reconnaissance, refusait obstinément d'accepter ! A toutes nos instances, il se

contenta de répondre : « Je suis heureux, très heureux dans cette maison. Je ne puis, je ne veux rien accepter, car je n'ai besoin de rien ! »

Il passa un an à Livré, d'où on l'envoya au postulat de la Guerche-de-Bretagne. Au mois de septembre 1902, il arrivait à la Maison-Mère de Ploërmel. Il espérait ne la quitter qu'au terme d'une formation qui eût développé en lui les vertus qui font le religieux surnaturel et les qualités qui font l'apôtre et l'éducateur. — Hélas ! six mois plus tard, une loi scélérate l'en expulsait brutalement. Le 25 mars 1903, après s'être agenouillé une dernière fois près du tombeau du Vénérable de la Mennais, il fit à ses Maîtres, — victimes comme lui, parce qu'ils étaient les témoins et les défenseurs de l'idée de Dieu à l'école, — de déchirants adieux entrecoupés de sanglots.

Dans le train qui l'emportait vers Rennes, quand un peu d'apaisement fut revenu en son âme, il tira de sa poche une note qu'on lui avait remise la veille ; il la regarda longtemps. Elle disait : « Nous, soussigné, Supérieur général des Frères de l'Instruction Chrétienne, certifions que Edouard Besnard, postulant, ne rentre dans sa famille que par suite de la grave situation qui nous est faite par le vote de la Chambre du 18 mars dernier. Tout, jusqu'ici, nous faisait croire que ce cher enfant était appelé à exercer un fructueux apostolat dans notre association et c'est ce qui, à nos yeux, le rend digne d'un intérêt tout spécial. Que le bon Dieu qui permet cette cruelle épreuve accorde à ce postulant de rester digne des espérances que nous avons fondées sur lui ! — F. Abel. »

Cette note, il la serra parmi ses plus précieux souvenirs. Souvent, il la reprendra pour savourer et ressentir ce qu'elle exprime de douleur profonde, pour écouter le deuil immense dont elle est l'écho, et raviver et maintenir l'espoir quand même. Elle portera l'empreinte bien accusée des doigts qui l'ont pliée et repliée. — et les traces des pleurs tombées des yeux qui la méditaient.

Rentré dans sa famille, Edouard emprisonna toute sa tristesse en lui-même, — et, sans récrimination, sans plainte, il se livra tout entier au devoir présent, avec le sérieux, la pon-

dération, et le coup d'œil d'un homme qu'auraient muri l'âge et l'expérience. Debout, tous les matins de très bonne heure, il réglait l'ordre et la succession des travaux de la journée, soignait le bétail, enregistrait avec soin minutieux dépenses et recettes, — et se rendait à l'église pour entendre la messe et communier.

Puis, c'était la vie au grand air, dans les champs. Ceux qui le voyaient conduire avec entrain son attelage, tracer droit des sillons, rentrer les foin et engranger la moisson, s'étonnaient et admiraient, — et ils enviaient Madame Besnard d'avoir un fils si diligent, si uniquement à elle, concentrant sur elle toute sa tendresse et ses affections. Du reste, sévère et exigeant pour lui-même, parfois au-delà des justes bornes. Mouillé de sueur ou trempé par la pluie, il fallait un ordre formel de sa mère pour qu'il changeât d'habits et ne courût pas le risque d'un refroidissement.

Dans ses relations avec le dehors, il était affable, quoique un peu distant, et d'une prudente réserve qu'accentuait encore son tempérament timide. Le dimanche, à la sortie des offices, il saluait quelques camarades, échangeait avec eux quelques paroles, — après quoi, en hâte, sans s'arrêter nulle part, il regagnait la maison. Une fois, cependant, on essaya de le faire s'attarder au bourg. Edouard résista, mais il résolut sur-le-champ de ne plus s'exposer à des sollicitations qui, peut-être, à la longue, l'amèneraient à capituler lâchement. Pour fuir plus tôt et plus vite l'occasion, il acheta une bicyclette, après en avoir obtenu l'autorisation de sa mère.

Il conservait un souvenir nostalgique de tout ce qui à Ploërmel rendait la vie si douce, si prenante à son âme d'adolescent. Il y avait goûté les premiers réels enivresments de connaître, il avait fréquemment senti la joie de se vaincre, — et celle plus douce encore de garder son cœur en contact avec celui de Jésus.

Les moments libres, maintenant, étaient rares, — et ne succédaient qu'à des labeurs qui avaient brisé les membres et alourdi la pensée. Il était pourtant jaloux de les utiliser tous. Il suppléait par la lecture à l'absence d'études suivies ; il avait

toujours un ouvrage à portée de sa main, il lisait même à table pendant les repas, — et « il semblait, nous dit sa sœur, qu'il n'aurait pu manger sans un livre ouvert devant lui. »

Ce zèle à s'instruire ne le rendait pas égoïste : lui demandait-on un service, tout aussitôt le livre se fermait. Son jeune frère était maladif et de santé trop délicate pour fréquenter l'école : il se fit son instituteur patient et méthodique, mais à la leçon d'histoire la voix s'animait souvent pour monter jusqu'au ton de l'enthousiasme.

C'est surtout sa piété qui le distinguait, franche, énergique, sans aucune mièvrerie. Dans les allées et venues, pendant les minutes d'attente, sa main droite dans la poche égrenait discrètement le chapelet. Où qu'on le rencontrât, son attitude recueillie, le mouvement de ses lèvres, le calme de toute sa personne marquait une âme soucieuse d'abord de vivre près de Dieu et pour Dieu.

Deux livres contribuaient principalement à alimenter ses méditations : le Manuel de Piété des Frères "qu'il conservait comme un trésor" et l'Imitation de Jésus-Christ.

Nous sommes au début de 1908. Edouard approche de la vingtième année, toujours le même pour les siens, mais un travail s'accomplit au-dedans dont il suit avec angoisse la progression. Parfois, il se surprend, l'esprit distrait de la besogne où s'absorbent les forces du corps, le regard lointain et tout chargé d'inquiétude. Il discute et essaye de résoudre le problème de son avenir. Non que la vocation religieuse n'ait plus pour lui d'attrait. Il en apprécie plus que jamais la grandeur et la beauté intrinsèques, — mais Dieu le veut-il dans la vie religieuse, quand tant et de si constants obstacles s'opposent à ce qu'il l'embrasse ? Il est indispensable à sa mère pour l'exploitation de la ferme : son frère est trop jeune et trop faible pour assumer une pareille tâche. En outre, n'est-il point trop tard pour reprendre, cinq ans après, des études où il faut une mémoire prompte autant qu'une intelligence réfléchie ? Enfin, du cœur montent des appels impérieux, et, en soi, très légitimes de la nature. C'est l'hésitation, puis, bientôt, le doute qui s'étend sur l'âme et paralyse ses premiers élans.

Il en était à ce point de la crise quand la mort de sa mère survint et brusquement aggrava ses responsabilités. Madame Besnard avait été emportée après une courte maladie. Ses suprêmes attentions avaient été pour ses enfants qu'elle avait recommandés à la charité sacerdotale du vicaire de la paroisse.

Au premier moment, Edouard fut comme atterré ; mais il se ressaisit très vite pour prendre les résolutions nécessaires. La mère n'est plus là : il tiendra sa place, assurera la marche de la ferme, sera le tuteur et le gardien de sa sœur et de son frère et leur procurera un établissement honorable. Après quoi, mais après seulement, il envisagera la question de son avenir.

Dieu ne devait pas cependant le laisser aller jusqu'au terme dernier des sacrifices consentis. Bientôt, en effet, sa sœur lui fit confidence de son désir d'embrasser la vie religieuse. Il avait trop apprécié autrefois la grâce de sa propre vocation pour ne pas entrer aussitôt pleinement dans les vues de sa sœur et les seconder. Les démarches faites aboutirent plus tôt qu'on ne l'eût pensé. Des parents acceptaient, par ailleurs, de se charger de son jeune frère. Edouard recouvrait sa liberté d'action.

Elle lui eut été probablement fatale sans une intervention providentielle et décisive.

A son insu une sourde dégradation des sentiments et des aspirations s'était accomplie, en ces derniers mois, dans l'âme d'Edouard. Si le fond primitif de générosité restait intact, les horizons s'étaient rétrécis. Sous quelles influences ? Il est malaisé de le déterminer. Peut-être la lecture passionnée des romans de Danrit n'y fut-elle pas étrangère ? Ses notes, lorsqu'elles parlent de ce brouillard où plongeait l'âme, sont douloureuses et toutes chargées d'un repentir inapaisé. Au cours de la retraite de 1920, il écrira :

« C'est par l'épreuve que vous m'avez ramené à vous, ô mon Jésus ! Elle a été aussi douloureuse qu'elle était indispensable. Elle est venue juste à temps pour sauver ma vocation. O mon Jésus, comment maintenant vous en dire toute ma reconnaissance ! O Amour incompréhensible de mon Jésus ! — Et vous, ô ma Mère, vous souvenez-vous de ce jeune homme, si jeune encore, — et si coupable, mais disant son

chapelet sur les lieux mêmes où s'était commise la faute ? Puis, ô Notre-Dame des Miracles, le voyez-vous ensuite à vos pieds ? Comme vous avez été bonne pour lui ! Il ne sait comment vous en remercier ! »

Depuis la mort de Madame Besnard, le vicaire de la paroisse avait été le conseiller prudent et discret d'Edouard. On parlait volontiers de tout. Sur un point cependant on gardait le silence de part et d'autre, comme si on eût craint de l'aborder.

Le vicaire de la paroisse prit les devants. « Edouard, lui dit-il un jour, votre rôle de chef de famille prend fin avec l'entrée de votre sœur au couvent. Il faut maintenant songer à vous. »

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues d'Edouard. « Moi, dit-il, je devancerai l'appel de ma classe ; je vais m'engager dans l'armée ! » Et, comme le prêtre manifestait son étonnement de cette décision, il continua : « J'ai eu un autre idéal ; maintenant, il est trop tard, je suis trop âgé pour le suivre ! Comment reprendre à vingt ans des études que j'aurais pu terminer à seize ? D'ailleurs, voudrait-on seulement me recevoir chez les Frères ! »

Le prêtre posa droit son regard sur le visage du jeune homme. Quand ils se quittèrent, un grand apaisement s'était fait dans l'âme d'Edouard.

Au début d'octobre 1909, — après avoir tout cédé de ses biens de famille à sa sœur et à son frère, — Edouard se prosternait, pour la dernière fois, au pied de Notre-Dame des Miracles. Il y pria avec ferveur pour les siens, pour tous ceux qui l'avaient encouragé, pour tous ceux qu'il avait aimés et qu'il laissait en France. Un an plus tard, au souvenir de cette visite d'adieu, il confiera à son carnet de notes : « Vous souvenez-vous, ô ma Mère, de cette dernière visite faite la veille de mon HEUREUX départ et où je vous dis adieu... adieu peut-être pour toujours ! Notre-Dame des Miracles, protégez vos enfants, les orphelins qui n'ont plus de mère et qui vous ont choisie pour remplacer celle qu'ils ont perdue ! »

Le 9 octobre 1909, Edouard se présentait à Fullands, au noviciat de l'Immaculée Conception, en Taunton (Angleterre).

Ploërmel ! Fullands ! Le contraste était violent du présent et du passé, de ce qui était et de ce qui avait été !

Ploërmel, c'était la distinction des groupes et des services, une quinzaine de professeurs, trois aumôniers, la chapelle, les grands cloîtres, l'enclos qui aux heures de récréation s'emplissait de la joie de plus de trois cents postulants, novices et scolastiques.

Fullands, c'était une maison bourgeoise, mal distribuée, où se tenaient à l'étroit cinq ou six frères, une vingtaine d'adolescents avec leurs quatre professeurs. « Ce sont les temps héroïques, leur avaient dit le R. F. Abel. Vous vous en souviendrez toujours avec plaisir et avec regret ! »

* * *

Le contraste n'échappa point au nouveau-venu, — mais, s'il l'éprouve, il ne s'y arrête pas. Du reste, ici comme partout, le cadre extérieur et les entours le distraient, l'amuse un instant, — sans l'intéresser ni le retenir. C'est au-dedans qu'il vit, et là qu'il concentre tous ses efforts et exploite des richesses.

C'est là que vont commencer des ascensions ininterrompues où il connaîtra les joies et les épreuves de l'âme que Dieu veut s'approprier pleinement et initier, dès ce monde, à quelques-uns des ineffables ravissements de la vision béatifique.

Et, si tout le secret de ce travail intérieur ne nous a pas été révélé, — il nous en est du moins parvenu l'écho dans des notes prises, au jour le jour, brèves, sans apprêt ; bonheur qui se chante, et soudain se tait comme si le vocable humain défaillait à traduire ses résonnances dans l'âme ; tristesse désolée qui se lamente, prie, implore, dans une nuit que n'éclaire aucun rayon d'En-Haut ; surtout, surtout, soif de souffrance, de sacrifice, pour réparer, pour expier, pour mieux vivre dans sa chair et dans toutes les facultés la passion du Christ.

Au point de départ de ces notes, une plainte discrète, un regret à peine articulé :

« 10 octobre 1909. — Je suis triste, ô mon Jésus ! Mes parents et mon pays me reviennent à la mémoire ; je les aime beau-

coup, vous le savez bien, — mais je veux vous aimer davantage encore. »

Au point d'arrivée, les sommets de la vie unitive :

« 2 juillet 1921. — Contemplation. — Mystère de la Sainte Trinité (première fois). »

« 31 juillet. — Jésus est revenu... Il a eu pitié... Lui ne change pas. »

« 4 août. — Joie, reconnaissance... confiance... abandon total... »

« 5 août. — Notre-Dame des Neiges. — Renouvelé, sur la demande de Jésus, mon offrande comme victime d'holocauste à l'amour miséricordieux (prononcé le 2 juin 1916).

« Jésus m'a encore répété ce matin ce qu'Il m'a dit le 4 novembre dernier... Il m'a assuré que j'étais bien son... (épouse ?)

Oraison pendant sommeil... Mystère de la Très Sainte Trinité après communion.

Vers l'union transformante...

O mon Jésus, je reste confondue... confondue... »

LE POSTULAT (9 octobre — 19 Mars 1910)

Edouard-Marie Besnard fut postulant du 9 octobre 1909 au 19 mars 1910. Si, un jour, il avait douté de sa vocation, elle lui apparaît maintenant certaine, assurée, à la mesure de ses ambitions, digne du don plénier de lui-même :

« 23 octobre 1909. — Toute une vie d'action de grâces ne serait pas assez pour remercier Dieu de m'avoir donné la vocation religieuse, tant cette grâce est grande. »

« 6 novembre 1909. — Je vous remercie, ô Jésus, de m'avoir fait entrer dans une congrégation enseignante. J'ai soif de vous faire aimer et de conduire vers vous les chères petites âmes. »

« 1^{er} décembre 1909. — Ce soir la tempête souffle au dehors avec acharnement ; ô Jésus, je vous remercie de m'avoir appelé dans cette maison religieuse où je suis à l'abri des tempêtes du monde ! Qu'il fait bon, seul, près de vous, seul avec la petite lampe, ô mon bien-aimé ; mon cœur, reste auprès du Tabernacle où est mon Dieu, mon amour, mon Tout ! »

« 13 janvier 1910. — Quelle sublime mission et quelle gloire d'être appelé à coopérer au salut d'âmes qui ont coûté si cher à Jésus, pour lesquelles il a versé tout son sang ! »

Sa piété est affective, mais virile, dévouée à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, avide de sacrifices et d'abaissements.

« 27 octobre 1909. — Qu'il est doux de vivre avec Jésus, d'habiter sous le même toit que lui ! J'irai souvent vous visiter, ô mon bien-aimé, vous dire que je vous aime ; c'est là, dans cette intimité, que se trouve le bonheur et qu'on y goûte les joies inconnues ailleurs. »

« 31 octobre 1909. — En ce jour qui termine le mois du Rosaire, je me jette dans vos bras, ô Marie ! Je me consacre à vous ; toujours je veux être votre enfant. Soyez notre Mère à tous trois, puisque nous sommes orphelins. »

« 8 décembre 1909. — Ah ! qui me donnera des ailes pour voler vers vous, ô Vierge Immaculée ! Je suis votre enfant, et, en ce jour béni de votre fête, conservez-moi dans une pureté parfaite, et venez à mon secours à l'heure du danger... (matin) ».

« Je ne suis pas content de moi ce soir ; moi, ô ma Mère, qui vous avais promis de passer cette sainte journée dans le Ciel, j'ai été dissipé. Pardon ! Obtenez-moi la grâce d'aimer ce Jésus davantage ! »

« 8 février 1910. — Mon désir, ô Marie, est d'être toujours votre enfant ! »

« 12 février 1910. — Avant chaque action, je demanderai la bénédiction de Marie. »

« 30 novembre 1909. — J'ai reçu ce soir une petite humiliation. Mon orgueil est froissé : tant mieux ! Je vous bénis et vous remercie, ô mon bien-aimé ! Tout cela est pour vous ! »

Le sentiment gagnera en profondeur et vivacité, — l'intelligence acquerra une idée plus claire, plus nette des voies de Dieu, l'expression aura plus de relief et de couleur, l'émotion se nuancera et s'enrichira de tout ce qui constitue une honnête culture générale : l'âme est déjà tout entière, avec ses magnifiques ressources, dans ces lignes que trace, sans prétention à bien dire et sous le regard de Dieu seul, une main qui, hier encore, appuyait ferme sur le mancheron de la charrue.

L'arrivée d'Edouard à Fullands avait fait un peu sensation. Avec ses vingt ans, il était l'aîné du groupe. Petit, trapu, physionomie sereine et reposée, regard d'une bienveillance inaltérée, il s'en allait, d'une même allure toujours calme, et partout recueilli comme pour la prière. Quelques-uns furent d'abord un peu surpris, sinon agacés d'une si rare perfection extérieure. Puis ce fut quelque chose de ce respect admiratif qu'accorde l'adolescent à ce qui incarne et réalise son idéal. Tous ceux qui le connurent alors déposent en termes presque identiques :

« Lui, présent, nul d'entre nous n'eût osé contrevenir au règlement, — et, si la tentation nous en était venue, la seule rencontre de son regard eût suffi à la refouler.

« Il était bon, très bon, délicat dans ses procédés, l'une de ces âmes qui ont si bien mortifié la nature qu'il ne paraît plus rien de la lutte qu'elles ont à soutenir contre elles-mêmes.

« On discutait parfois, comme on discute à quinze et seize ans, avec aplomb, sans nuance et un superbe entêtement. Encore un peu et la charité allait souffrir d'une éraflure : il intervenait alors pour jouer le rôle de modérateur. Il n'avait point le mot rare ou spirituel, ni la verve endiablée de quelques-uns ; mais il parlait le langage du bon sens auquel s'ajoutait une modestie charmante, et la discussion s'apaisait.

« Quand, à la chapelle, je me trouvais près de lui, ma prière était plus fervente, — et je me persuadais qu'à demander, agenouillé sur le même banc que lui, Dieu m'écouterait mieux.

« Je l'ai suivi plusieurs fois à la chapelle, moins par dévotion, je l'avoue, que par curiosité ; je voulais voir ce qu'étaient ces visites qu'il multipliait à Notre-Seigneur, comment il s'y comportait ; sa ferveur était telle que la gêne me venait vite de ma curiosité ; alors, moi aussi, je me mettais à prier, sinon avec ferveur, du moins avec le désir de comprendre et de goûter la prière.

« Parfois, surtout à la chapelle, il éprouvait une telle ardeur de dévotion qu'il ne pouvait la contenir au-dedans et qu'elle se reflétait sur le visage. »

Tels sont, en bref, les témoignages des anciens compagnons d'Edouard Besnard à Fullands, — auxquels il faut joindre celui du C. F. Constantin-Marie :

« Nous avons ici un jeune homme qui est pieux comme un ange ! »

CHAPITRE II

LE NOVICIAT (19 mars 1910-19 mars 1911). — LE SCOLASTICAT
19 mars 1911-15 août 1911)

Edouard Besnard fit sa retraite de prise d'habit et d'entrée au Noviciat du 10 au 19 mars 1910. Deux sentiments dominent dans son âme : le regret et la reconnaissance ; regret pour les erreurs du passé, reconnaissance pour son élection à la vie religieuse. Regret plein de repentance et d'espoir :

« 11 mars. — Pleure, ô mon âme, d'avoir offensé le meilleur des pères... Qui me consolera dans ma douleur ?... Ah ! si je pouvais mourir au pied de cette croix que mes crimes ont élevée ! »

Reconnaissance qui entend ne jamais douter de la voie où il s'engage :

« 14 mars. — De même qu'Il avait appelé les Mages à la Crèche, de même Dieu m'appelle à la vie religieuse. Le monde a voulu m'empêcher de suivre l'appel divin, je lui ai résisté avec la grâce de Dieu. Mais dans l'avenir, j'aurai peut-être à subir de grandes épreuves ou tentations contre cette vocation ; peut-être, le démon cherchera-t-il à me détourner de Dieu, à m'empêcher de m'abandonner à lui sans réserve. Mais, à ce moment, ô mon âme, relis ces quelques lignes écrites les jours bénis de la retraite et surtout cette bonne inspiration du Cœur adorable de Jésus. « Je t'ai invité à me suivre pendant la retraite de ta première communion. Tu as voulu répondre à mon appel, — mais les circonstances t'ont empêché de le suivre. — Sept années après ma voix s'est de nouveau fait entendre à ton cœur. Malgré tant de difficultés qui paraissaient insurmontables, alors que tout semblait s'y opposer. — par des moyens que tu as appelés providentiels, — je t'ai conduit dans cette maison où tu as goûté tant de charmes et de bonheur.

« Par conséquent douter de ta vocation après tout ce que j'ai fait pour toi serait me faire injure.

« Et lorsque le démon cherchera à t'illusionner ou à te décourager, souviens-toi de ces quelques lignes écrites après mûre réflexion, et relis-les souvent. »

Le 19 mars, au matin, il s'agenouille avec onze autres dans le chœur de la petite chapelle de Fullands. Le prêtre qui préside la cérémonie bénit la soutane qu'il porte sur le bras gauche et que, dans un instant, il va revêtir, et lui impose un nom de religion : Edouard-Marie Besnard disparaît ; il devient pour nous le Frère Ignace-Marie.

Le Frère Ignace-Marie jouit, sans doute, de tout l'éclat extérieur de cette fête de famille qu'est une prise d'habit. Il participe à cette joie qui met plus de clarté sur les visages, timbre mieux les voix et donne plus d'onction à la prière.

Il chante avec tous :

« Animés par l'amour dont on s'aime entre frères,

« Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter un seul lieu ! »

Mais il chante plus encore du cœur que des lèvres. Car pour le F. Ignace-Marie, la vraie fête s'est célébrée au dedans ; c'est l'âme qui en a été le lieu et le témoin ; c'est là qu'ont résonné les plus beaux et les plus riches accords ; là que se sont donné rendez-vous les plus ineffables tendresses, qu'ont été prononcées les plus belles paroles et les plus fiers serments.

« En ce jour béni, où mon cœur nage de bonheur et de joie, en ce jour où j'ai le bonheur de recevoir ce saint habit, je ne sais comment, ô mon Dieu, vous témoigner ma reconnaissance ! Je voudrais avoir mille cœurs pour vous aimer, hélas ! je n'en ai qu'un, bien pauvre et bien froid !

« Marie, ma bonne Mère, ne permettez pas que ce saint habit soit souillé par le péché... Aujourd'hui, c'est vraiment l'un des plus beaux jours de ma vie ! »

« Me voici donc enfin dans le sanctuaire béni du Noviciat. Il faut commencer la lutte, non pas demain ou plus tard, mais aujourd'hui même. Je VEUX le bien faire ce noviciat, je VEUX DEVENIR UN SAINT : il faut donc que j'en prenne les moyens.

Quel malheur si, à la fin de cette année de préparation à la vie religieuse, Dieu et ma conscience devaient me dire : « Tu n'as pas correspondu à la grâce, tu n'as pas profité de ces jours de salut ! Il n'en sera pas ainsi, je l'espère, ô mon Dieu ! Marie, ma tendre Mère, vous que je n'ai jamais invoqué en vain et dont j'ai reçu tant de marques de bienveillance, saint Joseph qui m'avez aidé si puissamment dans cette retraite, grand saint Ignace, mon glorieux patron, avec votre fidèle enfant saint Stanislas, le modèle des Novices, obtenez de Dieu que je comprenne bien la valeur de ce saint temps et qu'il soit employé suivant son bon plaisir !

« Et vous, mes chers Parents, du ciel vous avez vu votre enfant revêtir cet habit religieux qui brillera d'un éclat incomparable pendant toute l'éternité, si je suis fidèle. Que vous devez être contents et heureux aujourd'hui ! Remerciez ce Dieu de tant de bontés, de tant de bienfaits qu'il daigne accorder à votre enfant ! Et toi, ma bien-aimée Sœur, que Dieu a enlevée de ce monde pervers avant que tu aies connu le mal, je te vois là-haut sourire et tendre les bras.

« La route est pénible, le chemin semé d'épines, mais courage, ô mon âme ! Bientôt le ciel, c'est-à-dire aimer Jésus de tout son cœur et être réuni pour l'éternité à ceux dont la mort t'a brutalement séparé et à ceux qui sont là-bas sur cette belle terre de France, ma chère Thérèse, qui brûle d'envie de recevoir la livrée sainte, et toi, mon Frère bien-aimé, resté là-bas pour garder la tombe de nos chers Parents ! »

JE VEUX BIEN FAIRE MON NOVICIAT ! JE VEUX DEVENIR UN SAINT ! N'est-ce point là le candide souhait d'un soir de prise d'habit, — dont demain plus aucune trace ne restera dans l'âme, — ou l'expression d'une sensibilité montée au ton de l'enthousiasme, de l'héroïsme par dix jours de réclusion, de conseils vibrants à jet continu, de chaudes exhortations, le tout renforcé par la perspective de la mort, de l'enfer et du dernier jugement ? Non, rien de tel, ni qui en approche même de loin. Simplement consigne implacable d'une volonté éclairée par une raison bien lucide, appuyée sur la grâce, consigne qui sera le thème, le *leit-motiv* de ses méditations,

qui décidera de ses lectures, qui résumera toutes ses résolutions, qui sera au point de départ et d'arrivée de toutes ses démarches, et comme l'étalon qui mesurera ses états d'âme et leur degré d'excellence.

Il veut être un saint ! D'où ces revues et dénombrements de ses misères pour s'humilier, s'avilir à ses propres yeux, mortifier l'orgueil, se vider de lui-même et laisser à Dieu seul la place.

« 3 mai 1910. — Quoi, Seigneur ! me croire un saint, meilleur que mes confrères, moi, misérable pécheur, un ingrat, un monstre d'iniquité, est-ce possible ? Quelle folie ! Quel aveuglement ! Ouvrez-moi les yeux, ô mon Dieu, afin que je me connaisse que je me voie et que je recule, épouvanté, devant ma bassesse et mon néant ! »

« 16 mai 1910. — Si Dieu vous avait appelé à telle ou telle heure que vous connaissez bien, où seriez-vous maintenant ? N'y a-t-il pas dans l'enfer des âmes moins coupables que vous ? O Miséricorde de mon Dieu ! Je veux vous bénir pendant toute l'éternité ! Ce sera encore bien peu ! »

« 26 mai 1910. — O mon Dieu ! Tout semble perdu ! Le découragement, le désespoir veulent s'emparer de mon âme. Mais je les repousse, je ne consens pas. Je veux espérer en vous, malgré tout, malgré toutes les misères, faiblesses, malices, chutes, forfaits qui pourraient se trouver en moi ! J'ai espéré, j'espère et j'espérerai toujours ! »

« 18 mai. — Que de bienfaits j'ai reçus de Jésus et de Marie ! Je ne parle pas des bienfaits généraux comme la rédemption, la délivrance de l'enfer, une famille chrétienne, etc..., bienfaits qui sont infinis et qui devraient me rendre infiniment humble, mais j'entends ces bienfaits particuliers que la Providence m'a ménagés dans le cours de ma vie ! »

« Cette vocation religieuse que Dieu m'a donnée préférablement à tant d'autres jeunes gens qui la méritaient mille fois plus que moi !... Cette vocation dont je m'étais rendu indigne par mes crimes... Ma conversion que je dois à Marie... la rentrée dans la vie religieuse... Et depuis, que de grâces, que de bienfaits, pendant le postulat, pendant le noviciat, chaque jour, à

chaque instant du jour... Dois-je après cela m'étonner si cette pensée des bienfaits de Jésus et de Marie m'écrase parfois ! Ne dois-je pas plutôt m'étonner d'être si peu reconnaissant, si lâche à me sanctifier, si superbe avec mes dettes immenses !... *Sois humble, bien humble ! TU ES ÉCRASÉ DE DETTES !* »

« 22 juin 1910. — Le péché est d'autant plus grand qu'il est commis au milieu de plus de lumières et de grâces... Brigands, voleurs de grands chemins, débauchés se seraient mieux conduits que moi, s'ils avaient reçu comme moi une éducation chrétienne.

« *Pour le mal.* — Y a-t-il beaucoup d'âmes qui aient, autant que moi, offensé Dieu, beaucoup d'âmes aussi coupables que la mienne ? Je ne crois pas. Combien ont autant de misères que moi dans le corps, dans l'esprit, dans le cœur ?

« *Pour le bien.* — Un grand nombre de ces personnes sont des vierges ferventes, marchant sur les traces des Catherine de Sienne et des Rose de Lima, des jeunes gens purs comme des anges. Quelle ferveur dans ces belles âmes, et quelle tiédeur dans la mienne ! Avec quelle dévotion elles communient. Et moi !... Elles passeront des heures en action de grâces, et, le soir, des heures au pied des saints autels ! Et moi, tout de suite le temps m'y dure ! O honte, honte, à moi-même !... Je n'ai qu'un pas à faire pour aller à la chapelle ; elles viennent de loin, par le froid, la pluie. Où est le mérite ? De quel côté est le sacrifice, la sainteté ? Dans le monde, combien d'âmes font plus de mortifications que moi, dans le manger et le boire, dans les pénitences corporelles ! Que dirai-je ? Quel visage ferai-je, au jour du jugement, au milieu de tant de personnes du monde, pures, pieuses, vertueuses ? Alors, contrairement à ce que désirait et espérait mon orgueil, je me verrai bien au-dessous, je ne dis pas des religieux, mais d'une infinité de personnes qui prendront les premières places dont elles se seront rendues très dignes...

« O ma Mère, conservez en moi ce vif sentiment d'humilité que vous me donnez en ce moment. Faites que toute ma vie je sois humble comme je le serai forcément au jour du jugement dernier !... »

Après ce parallèle avec les chrétiens du monde, où il s'est si cruellement maltraité, et calomnié avec une allégresse propre

à dégoûter la superbe à tout jamais, il poursuit en aggravant les accusations : on dirait un corps à corps sans merci, un véritable duel à mort.

« Que suis-je, comparé aux religieux parmi lesquels j'ai osé prendre place ? Cette comparaison offre deux faces :

« a) *Pour le mal.* — Y a-t-il beaucoup de religieux, ou même y en a-t-il, qui aient commis autant de péchés que moi ? Avec autant de lumières et de grâces ? Non, il n'y en a point.

« Y a-t-il, peut-il y avoir des religieux qui aient d'aussi ridicules tentations d'égoïsme, de jalousies que moi ? Des misères aussi humiliantes dans le cœur et dans l'esprit ? Non, c'est impossible. »

« b) *Pour le bien.* — Je devrais être un modèle de ferveur et de pénitence, AFIN DE RACHETER LE TEMPS PERDU ET D'EXPIER LES PÉCHÉS QUE J'AI COMMIS. Et c'est le contraire qui a lieu. Que sont mes pénitences si je les compare à celles des autres religieux ? Les Chartreux portent toujours le cilice ; les Carmélites sont assises à terre, les Clarisses marchent nu-pieds. Et lorsque je lis la vie des premiers disciples du Père de La Mennais, je suis émerveillé par leur vie sainte, leur pauvreté, leur dénuement, leur générosité. Oh ! le pauvre homme que je suis au milieu de mes frères ! Combien de fois mon peu de ferveur m'a fait rougir ! »

Et ce que nous entendons ici le Frère Ignace le tient pour indiscutable, et justifié par la comparaison de ce qu'il déplore en lui et admire chez ses Frères. Sur quoi il conclut :

« Or de n'avoir pas d'autre pouvoir que de se damner, il n'y a pas de quoi s'enorgueillir, bien plutôt de quoi trembler jour et nuit ».

Cet assaut à l'orgueil, à un orgueil qu'il est seul à déceler, — tant pour tous il est le novice simple et modeste, — mais dont il perçoit jusqu'aux plus timides infiltrations dans sa pensée et dans les mouvements divers de son âme, il le répète quotidiennement comme s'il avait pour lui le charme d'un sport à la mode.

« 23 juin. — Je suis anéanti, ô mon Dieu ; je vois que je suis un propre à rien. Pas de comparaison possible avec mes

confrères sous le rapport de la science, encore moins celui de l'éducation et de la vertu. Que je suis indigne d'être au milieu d'eux ! Je vous remercie de m'avoir appelé, moi, misérable pécheur, au milieu des saints. Soyez béni ! soyez béni surtout de m'avoir fait voir ma misère et mon indignité et ne permettez pas que je m'éloigne un instant DE MA PLACE. »

« 24 juillet. — Mon Dieu, je vous bénis pour toutes les croix que vous m'envoyez ; mais ma plus grande souffrance est d'être si lâche. Mon Dieu, donnez-moi un cœur grand et généreux. »

« 10 août. — Tout ce qu'on dira de mal de moi est bien au-dessous de la vérité ; tout ce qu'on me donnera est beaucoup plus que je ne mérite, car l'ENFER SEUL J'AI MÉRITÉ. »

« 29 août. — Il faut qu'il n'y ait rien en moi qui me distingue des autres. Suivre l'exacte observance de ma règle. Vivre dans l'obscurité, vivre inconnu et ignoré, vivre perdu en Dieu ! »

« 8 septembre. — Mon enfant, si tu étais bien pénétré de ton impuissance et de ta misère, cela irait beaucoup mieux ! »

« 20 octobre. — Je suis anéanti en voyant toutes les grâces que j'ai reçues, tant pour le spirituel que pour le temporel, depuis mon entrée ici et je n'ai encore rien donné ! Mon Dieu m'accable de ses bienfaits et je n'ai encore rien fait pour lui ! O mon Dieu ! »

« 9 novembre. — IL FAUT que les autres puissent te piétiner, te fouler aux pieds sans que tu souffles mot ! Ah ! Misérable ! Jamais tu ne seras traité comme tu le mérites ! Jamais ! »

« 15 novembre. — Arrivée à Bitterne Grove. Il ne suffit pas d'avoir une belle maison : Ce qui fait la force d'une communauté c'est l'HUMILITÉ ET LE SACRIFICE. »

« 16 novembre. — Quand tu seras tenté d'orgueil, rappelle-toi ces jours-ci ! Tu as vu ce que tu es, misérable. Ne pas pouvoir dire un mot de prière sans distractions, ne chercher que la satisfaction de tes appétits grossiers, ne plus penser à Dieu, vivre comme une bête, en un mot : voilà ce que, seul, tu es capable de faire ! Comment, mon Dieu, vous daignez me supporter ! Que vous êtes bon ! Ayez pitié de moi ! »

« 29 novembre. — O Jésus, quand je regarde tous ces frères de travail ! Ils sont utiles, au moins, ceux-là ! Moi, je suis un propre à rien, un objet de dépense ! »

Et qu'on n'aille pas se récrier et prétendre que tout ceci ne pourrait bien n'être qu'orgueil raffiné, pure exercice psychologique, étude anatomique d'une âme qui se complaît en ses états, les cultive, les irrite. D'abord, il s'y trouve des accents qui ne mentent pas, qu'on n'invente pas, qui ne permettent pas la simulation. Puis, voici les actes à pratiquer qu'il accomplira et qui créeront l'habitude :

« Dès le matin, adorer et m'humilier pour attirer la grâce de Dieu en pensant aux dangers qui m'attendent pendant cette journée.

« A la prière, reconnaître que je suis indigne de mêler ma voix à celle de mes frères.

« A l'oraison, me tenir comme un pauvre, un mendiant, un malade.

« Au réfectoire, reconnaître que je suis indigne de partager le repas de mes frères !

« A la récréation parler peu et humblement ; mes frères sont des savants et je ne suis qu'un idiot : le plus âgé et le plus bête ; céder dans les discussions.

« A l'étude, étudier avec ardeur et en vue de Dieu, sans désirer trop ardemment le succès.

« M'estimer heureux quand il me manque quelque chose, en pensant que dans le monde il y a des âmes qui n'ont point offensé Dieu, comme les enfants, et qui sont loin d'avoir le nécessaire relativement à la nourriture, au logement, au vêtement.

« Si l'on m'humilie, m'en réjouir.

« Rechercher les réprimandes publiques et particulières, autant pour m'humilier que pour me corriger de mes défauts.

« Demander des explications pour vaincre ma timidité et avouer mon ignorance.

« *Je veux être un saint !* » Et Marie jouera, dans ce grand œuvre, un rôle de conseillère, de confidente, de médiatrice. Elle sera surtout Mère admirée dans ses vertus, dans ses privilèges, dans les merveilles que la sainte Trinité a opérées en elle, — Mère aimée d'un amour ingénieux, sacrifié, qui inspire les plus touchantes et naïves prières, et revêt tous les modes d'une piété sincère

et éclairée. Recueillons-nous pour entendre quelques-uns des colloques de l'enfant et de la Mère :

« 1^{er} mai 1910. — Que vous offrirai-je, ô ma Mère ; Je n'ai point de fleurs, et d'ailleurs elles faneraient trop vite !...

« Ah ! Je comprends votre désir, ô Marie ; chaque soir, je vous offrirai le bouquet que vous me demandez si gracieusement et qui sera composé de fleurs toujours fraîches, toujours nouvelles, bouquet que je m'efforcerai de rendre chaque jour plus beau, pour vous plaire, ô ma Souveraine, et qui sera composé :

« 1^o D'autant de fleurs qu'il aura fallu de fois briser ma volonté pour la soumettre au règlement ;

« 2^o De quelques sacrifices recherchés pour votre amour ; et je veux chaque jour, mille fois le jour, aller vous dire : « *Ave Maria* ! »

« Notre-Dame-des-Miracles ! Quel doux nom bien cher à mon cœur ! Vous rappelez-vous, Marie, que c'est dans votre sanctuaire, au pied de votre autel, que notre pieuse mère nous a consacrés tous, dès notre plus bas âge ! J'y allais lorsque je m'étais éloigné de votre divin Fils, et, ô bonne Mère, vous m'avez retenu et m'avez gardé auprès de vous ! »

« 8 mai. — Oh ! qu'il est doux de faire son action de grâces entre les bras de Marie, — le Cœur où repose Jésus, sur son Cœur Immaculé ! Quelle union !... Le Cœur d'un Dieu, le Cœur de la plus parfaite des créatures avec un cœur indigne, souillé !

« Faites, ô mon doux Jésus, que mon cœur se brise sous l'étreinte, que sa glace se fonde sous les flammes de votre amour, qu'il ne fasse plus qu'un avec vous et Marie !

« 26 mai. — Ma Mère ! Ma Mère ! C'est le cri que pousse un enfant à la vue du danger. Ainsi, dans toute tentation, peine, scrupule, découragement, détresse, surtout au premier moment de l'attaque, je crierai : Au secours ! Au secours ! ô Vierge, ma Mère ! Et je suis sûr d'échapper *toujours, toujours*, parce qu'elle est plus forte que tous mes ennemis intérieurs et extérieurs.

« Voici encore une journée bien agitée : tentations de découragement, d'orgueil sous toutes ses formes, troubles... Très bien,

satan, c'est signe que je ne t'appartiens pas ; tu fais assez de bruit, mais tu ne me tiens pas !

« Et dire qu'il n'est encore que trois heures : j'ai le temps de gagner d'autres victoires ! EN AVANT, VIVE LA GUERRE ! L'ENFANT DE MARIE NE SAURAIT PÉRIR ! »

« 1^{er} mai 1910. — Ce matin, après la communion, je me suis consacré à Marie ; je me suis fait *son esclave à jamais* ! Heureux jour !

« 31 mai. — O Cœur de Jésus, qui avez poussé la générosité jusqu'à sacrifier votre honneur, votre réputation, votre vie même, donnez-moi un cœur généreux ! O Marie, ma Souveraine et Maîtresse, faites que je ne recule jamais devant aucun sacrifice, que je sois sans cesse immolé pour la gloire et la volonté de Jésus et votre bon plaisir.

« 20 octobre 1910. — L'enfant qui a coûté plus de larmes à sa Mère est le plus cher à son cœur. O ma Mère, ma bonne et tendre Mère !

« 17 janvier 1911. — Marie est une bonne Mère, mais elle veut cependant donner à ses enfants une éducation virile. Elle n'imité pas la faiblesse de ces mères qui, pour ne pas faire pleurer leur enfant, lui donnent tout ce qu'il leur demande, même si c'est une chose nuisible.

« O Marie, vous savez mieux que moi ce qu'il me faut : je m'abandonne à vous !

« 16 avril 1910. — Quand j'aurai eu le malheur de commettre une faute, J'IRAI ME JETER AUX PIEDS DE MARIE, et, de là, je m'adresserai à Dieu avec humilité et confiance, et je lui demanderai pardon en lui disant comme sainte Catherine de Gênes : « Seigneur, ce sont là les fruits de mon jardin ; je vous aime de tout mon cœur ; je vous ai offensé, je m'en repens, je ne veux plus le faire ; aidez-moi, donnez-moi votre sainte grâce ! »

Pendant la retraite préparatoire à sa première profession, du 10 au 19 mars 1911, il médite sur la grâce actuelle, « flèche d'amour que le bon Dieu lance à l'homme pour qu'il se retourne vers lui », — que l'indifférence de l'homme amortit, que son orgueil sous-estime quand il ne la méprise pas, — comme si,

dans l'ordre surnaturel, tout ne s'entresuivait pas, — comme si, à refuser une invite de l'Esprit-Saint, on ne s'exposait pas à rompre irrémédiablement, peut-être, la chaîne des secours nécessaires pour parvenir au salut. Cette considération des suites, toujours à redouter, du rejet de la grâce prévenante lui cause une véritable épouvante :

« ON NE PEUT, écrit-il, PRÉVOIR LES GRAVES CONSÉQUENCES DU REFUS DE LA MOINDRE GRACE... J'avancerai rapidement dans la perfection si je corresponds à la moindre grâce, CAR C'EST LA VOLONTÉ DE DIEU QUE JE SOIS UN SAINT.

Mais souvent Jésus frappe à la porte ; on se met à parlementer avec lui ; on le prie d'ôter sa couronne d'épines, de ne pas entrer avec sa croix. Mais Jésus ne vient pas sans la Croix, et alors on le laisse passer. »

Lui ne veut pas que Jésus frappe en vain à la porte de son âme ; c'est un malheur trop funeste, qu'il veut éviter, qu'il peut éviter, car il a « Marie, sa Mère, sa très bonne Mère. »

« Si Marie règne dans mon cœur, si elle y habite, elle entendra mieux que moi les moindres coups de Jésus frappant à la porte, elle sera plus sensible que moi aux moindres touches de la grâce. Donc, moyen facile pour correspondre à la grâce et par suite pour me sanctifier : AGIR PAR MARIE, EN MARIE, AVEC MARIE, POUR MARIE. Avoir les yeux fixés sur Elle, agir sous son impulsion, la consulter. Se rappeler que l'esprit de Marie est un esprit d'obéissance ; en conséquence *voir tout par les yeux de mes supérieurs, passer toutes choses à travers le crible de ma Règle*. Faisant cela, je posséderai la paix, le bonheur. »

Il médite sur Marie, et ce qui lui semble plus merveilleux dans sa Mère, c'est la progression de sa sainteté presque infinie. Et tout à coup il se retourne contre lui-même pour s'invectiver en termes à heurter la délicatesse de qui n'a pas le sens des choses de Dieu :

« Eh ! Sot, imbécile, préféreras-tu encore agir seul que de t'unir à tant de sainteté et de perfection ! Oh ! non, ma bonne Mère, je suis enfin vaincu. J'éprouve en ce moment même le

bonheur de m'être donné à vous car, sans cela, je ne sais ce que je deviendrais. Vous êtes le seul appui qui me reste dans ma détresse et ma misère profonde.

« Jamais, je ne remercierai assez le bon Dieu d'avoir fait Marie si belle et si bonne !

« Jamais, je ne le remercierai assez de m'avoir accordé de connaître cette dévotion si consolante !

« O Marie, venez en moi pour glorifier le Seigneur et pour tressaillir de joie en Dieu, mon Sauveur.

« Au ciel, là du moins, on aime ! Dieu m'a créé pour me faire participer à son propre bonheur. Vivre de la vie divine, ô mon âme ! Aimer Dieu, l'aimer en toi-même, admirer les voies de Dieu sur les élus, se réjouir de leur grand nombre, voilà le triomphe de l'amour, voilà ma destinée !

« O Marie, serrez un peu mon misérable cœur pour en faire sortir le pus de l'amour propre ! Quand donc commencera-t-il à aimer ? »

Déjà, aujourd'hui, ce cœur aime ardemment, d'un amour qui croit et affirme la divinisation de l'âme par la grâce sanctifiante et l'inhabitation de la Trinité tout entière dans l'âme du juste.

Demain matin, après l'oblation de lui-même dans les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ce cœur chantera le cantique de la jubilation, l'hymne de la louange et de l'action de grâces, mais c'est à Marie qu'ira sa première gratitude et c'est sous l'égide maternelle de Marie qu'il placera ses résolutions.

« 19 mars. — Quel beau jour, ô Marie ! Jour à jamais inoubliable, prévu de toute éternité ! C'est aujourd'hui que vous avez daigné admettre au nombre de vos enfants chéris du Père de La Mennais ce misérable ingrat, ce pécheur qui a tant de fois violé les vœux de son baptême. Il n'en sera pas ainsi de ceux-ci, je l'espère, ô ma Mère, et la profession que j'ai faite ce matin sera le gage de mon alliance avec vous. *O Jésus ! O Marie !* JE SUIS A VOUS POUR JAMAIS, POUR L'ÉTERNITÉ !

« J'ai demandé à Marie, comme grâce de ma profession, de ne pas passer un seul jour sans avoir quelque chose à souffrir en union avec mon divin Crucifié... Aujourd'hui, elle m'a

exaucé. Qu'Elle en soit à jamais bénie. Aujourd'hui, aussi, j'ai renouvelé ma consécration à Marie. »

« Je VEUX ETRE UN SAINT ! » C'est dans le cadre et le plan de sa Règle, uniquement, qu'il exercera et contiendra cette ambition, c'est sous la discipline de la Règle qu'il mobilisera et organisera toutes ses énergies naturelles et surnaturelles, pour que, toutes, elles soient ordonnées vers la double fin de sa vocation : sanctification personnelle, éducation chrétienne des enfants. Pour lui, être un saint, c'est vivre dans son intégrité la charte disciplinaire élaborée par le Père de La Mennais pour ses disciples, prendre pour modèles les Frères qui ont particulièrement honoré l'Institut par leur science et leur vertu, s'assujétir à la vie commune et en accepter avec allégresse, pour Dieu, les inévitables misères et désagréments. Ces principes, il les redit, sous mille formes, et il est attentif à utiliser même les plus menus faits, et les circonstances les plus banales, pour les rendre plus agissants et les muer en véritables idées-forces :

« *Novembre 1909.* — J'observerai mon Règlement en tout et partout. A chaque faute, j'opposerai une mortification. »

« *15 décembre 1909.* — Regarder le Règlement comme l'expression de la volonté de Dieu.

« *7 novembre 1910.* — Après une visite au Révérend Frère Jean-Joseph. « Prier et Souffrir pour le recrutement de la Congrégation. »

« *23 novembre 1910.* — O Jésus, donnez-moi un cœur d'apôtre, une âme de Missionnaire ! (Souvenir du passage du T. C. F. Ulysse, Provincial du Canada). »

« *10 août 1911.* — Prier, souffrir et surtout bien observer sa Règle et travailler à sa sanctification pour obtenir de bonnes vocations. (Entretien du Révérend Frère Jean-Joseph). »

« *12 mars 1910.* — Mon habit m'enseigne l'humilité, la pauvreté, la modestie : C'EST UNE ROBE DE GLOIRE.

« *11 février 1911.* — Les Règles sont pour ainsi dire l'Evangile de l'âme religieuse.

« *4 décembre 1910.* — Merci, ô mon Dieu, de ce bel exemple de patience et d'égalité d'âme ! Toujours redire les mêmes choses,

les mêmes avis, mais toujours les redire avec la même douceur, sans hausser le ton de rien ! Nous sommes à bonne école !

« 9 août 1911. — On a plus ou moins d'estime pour sa vocation, suivant qu'on est plus ou moins fervent. Remercier Dieu du grand bienfait de la vocation religieuse : (offrir à cette fin) la communion du lundi et du mercredi, les prières du matin et du soir, la sainte Messe ; remercier le matin en m'habillant et le soir en allant prendre mon repos. »

Parmi ceux qui ne connaissaient du Frère Ignace-Marie que sa fidélité extérieure au Règlement, n'y eût-il pas des réflexions chagrines, pessimistes à son sujet ? Il est probable, et, sans doute, qu'il arrivât, une fois au moins, qu'on fût assez étourdi pour répéter à son entendement et à son adresse ! « C'est trop beau ! Ça ne durera pas ! » Il comprend la leçon, il la reçoit sans dépit. Il se sait vulnérable ; il est même persuadé que, plus lâchement qu'aucun autre, livré à lui-même, bientôt il aurait démenti le présent, mais il sait la puissance de la grâce et comment elle arme notre volonté pour tous les triomphes. C'est une sagesse bien humaine, bien courte et, au fond, souverainement maladroite qui vient de lui prédire sa prochaine déchéance et la faillite de sa formation. Il ne croit pas à cette sagesse, il estime qu'il n'a pas le droit d'en accepter le verdict, et il écrit, pour se prémunir contre elle, et tous les tristes propos du même genre qu'elle inspire :

« En voyant la ferveur d'un novice, le proverbe dit : « Ça ne durera pas ! Ça ne durera pas ! » Il faut que je fasse mentir le proverbe, tout en restant bien humble ! »

Et c'est à se préparer à faire mentir « le proverbe » qu'il a employé le temps de son noviciat ; — c'est pour que, demain, il reste tel qu'aujourd'hui, gardant la même et indéfectible dévotion à sa vocation et à son Institut, — que la veille de terminer son noviciat il rédige son plan de vie et fixe ses résolutions :

« PETIT PLAN DE VIE. — Exercices de piété : union étroite à Marie, dans les consolations et les désolations.

2 — Repas : Le strict nécessaire : union à Marie par oraisons jaculatoires ; amabilité.

3 — Classe : étude assidue en union à Marie ; accepter toutes

les humiliations avec joie et patience, voir dans tout la volonté de Dieu ; NE JAMAIS SE DÉCOURAGER.

4 — Récréations : Amabilité ; union à Marie ;

5 — Direction : Dans les difficultés, s'ouvrir au Directeur ;

6 — Temps ; ne jamais perdre une minute. S'examiner souvent sur l'emploi du temps.

RÉSOLUTIONS : a) JE FERAI TOUS MES EFFORTS POUR ME PERFECTIONNER DANS LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE ; j'irai à elle avec simplicité et confiance, comme un petit enfant va à sa mère, QUEL QUE SOIT L'ETAT DE MON AME.

b) Je pratiquerai la mortification comme au noviciat —, particulièrement : dans l'observance exacte de la Règle, — dans les repas, — dans la curiosité.

Chaque immortification dans les repas sera réparée le lendemain au même repas.

c) Je combattrai avec énergie la vaine complaisance :

1 — En m'unissant à Marie dans les consolations ;

2 — En chassant la mélancolie, le découragement : C'EST DE L'ORGUEIL DÉGUISE ;

3 — En m'efforçant de pratiquer une obéissance aveugle.

Résumé. — S'unir à Marie et voir dans tous les événements journaliers, dans la Règle, dans les ordres des Supérieurs, sa SAINTE VOLONTÉ ».

LE SCOLASTICAT — 19 mars 1911-15 août 1911

Dans tous les districts de l'Institut, les besoins sont urgents. On y répond par les seules mesures que permettent les circonstances : abandon de postes, formation intensive, sinon hâtive, des sujets. C'est ainsi que, pour le Frère Ignace-Marie, le Scolasticat durera six mois à peine : période bien abrégée, — féconde en épreuves pour son âme, — où la curiosité intellectuelle est excitée et mise en appétit plutôt que satisfaite, — où le futur éducateur-apôtre écoute et collige avidement les conseils et principes de pédagogie qui, demain, éclaireront sa tâche et

l'aideront à instruire et élever, — et à conformer ses démarches aux lois des facultés de l'enfant.

Toutes les matières du programme d'études l'intéressent, — mais il est des notions qui lui sont lointaines et qu'il n'a point revues depuis sept ou huit ans, — d'autres lui sont totalement étrangères. Il a pour émules en classe des esprits avides, eux aussi, de savoir, — prompts à concevoir et comprendre, — presque tous remarquablement doués. Au début, surtout dans les sciences abstraites, ils le dominaient nettement : il ressent cette infériorité, pour en faire une occasion de mérite, se confier filialement à Marie et dresser sa volonté à affronter l'échec et surmonter le dégoût : « L'INSUCCÈS PEUT ÊTRE UNE GRACE INSIGNE DE DIEU, aussi je ne manquerai pas de l'en remercier chaque fois, cette faveur de Dieu montrant un plus grand amour. Je m'exciterai à le bénir et à l'aimer davantage en songeant au bien qu'il m'a fait en m'humiliant, bien que je ne fais qu'entrevoir. »

Il se serait donc volontiers résigné à l'effort sans l'heureux résultat qui le récompense et lui inspire un nouvel élan. Mais le succès vint couronner l'effort ; classé en octobre 1909 dans la division inférieure, il avait, en juillet 1911, parcouru le programme d'études des écoles normales d'instituteurs.

Les notes pédagogiques qu'il rédige n'ont, évidemment, rien d'original : elles enregistrent ce qu'il a entendu dans des conférences ou résument des lectures. Elles contiennent l'essentiel de ce qu'il importe au maître de connaître et de pratiquer pour inculquer la piété à l'enfant, le préparer à la digne réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, imposer et sauvegarder son autorité, les méthodes et les procédés qui conviennent aux différentes matières au cours préparatoire, élémentaire et moyen.

Notons ces maximes, toujours utiles à rappeler :

« Quel malheur si, pendant une absence du maître ou par l'incurie d'un surveillant, les enfants offensaient Dieu gravement ! »

« Prier avant de reprendre ; avertir sans heurter ! »

« Présenter la leçon ou le devoir d'une manière si attrayante que les enfants s'offrent au lieu de se faire traîner ! »

« L'autorité s'affirme plus par les yeux que par la parole : regarder les enfants en face montre qu'on a confiance en soi-même ! »

« Faire pratiquer l'apostolat mutuel. »

Le Frère Ignace-Marie s'acquitte du grand devoir de l'étude sans oublier qu'il n'est ni le premier ni l'essentiel devoir, et que, s'il est utile qu'un Frère ait une culture générale qui le rende apte à tous les emplois de l'Institut, il est indispensable que tout Membre de l'Institut, tout Frère, travaille et se dévoue avec le souci constant de tendre vers une perfection de plus en plus haute et d'assurer à sa Congrégation « cette renommée de sainteté dont doit jouir toute famille religieuse. »

Il jouit de sentir ses facultés d'ensemble se développer, s'étendre et prendre conscience de leur valeur, mais sans ralentir un seul jour le contrôle de son intérieur, des courants qui le traversent, — et des passions qui l'émeuvent, — menaçant d'y produire le désarroi. Suivons-le dans ces visites à son âme ou plutôt lisons le véridique procès-verbal qu'il nous en a laissé :

« 20 avril. — A tout prix, éviter la mélancolie, être joyeux, visage calme et serein, s'occuper uniquement du présent. La joie, malgré toutes les peines, est indispensable pour mon avancement spirituel, à moi, bien plus qu'à d'autres encore. »

« 16 mai. — Resterai-je insensible en présence de la lutte que le Cœur de Jésus livre aux impies et dont l'enjeu est l'âme des enfants ? Oh ! non, mon bon Jésus : me voici pour faire votre volonté. Revêtez-moi d'une armure puissante : je veux combattre, et, s'il le faut, mourir pour vous et pour ces jeunes âmes ! »

« En toi, ô mon Bien, je me repose ! Mon âme fatiguée, meurtrie par la lutte, se repose en vos bras, ô mon bon Père ! »

« Tout « *In Domino*. »

« Confiance, confiance, abandon à la divine Providence.

(En lisant Cottolengo) »

« 30 mai. — La Providence ferait plutôt un miracle que de laisser sans secours une âme qui se confie en Elle. Mais elle permet

certains événements pour mieux faire sentir sa main. Donc
Confiance ! CONFIANCE ! CONFIANCE !!

Chanter : J'adore en tout la Providence ;

Dieu soit béni ! Dieu soit béni. »

« 10 juin. — S'immoler en silence.

Attendre en paix les Cieux (Sœur Thérèse). »

« 29 juin. — Que vous rendrai-je, ô mon Jésus ! pour m'avoir fait naître au sein de votre Eglise ! Je suis sûre d'être dans la véritable voie en suivant notre Chef infaillible... O mon bien-aimé Jésus, souvenez-vous du sang que vous avez versé sur le Calvaire et sauvez tous ceux qui vous méconnaissent ou vous ignorent, tous les hérétiques, tous les païens, tous ceux qui sont dans l'erreur ou sont exposés à se perdre. »

« 14 juillet. — Ah ! pardon, mon bon Père, pour tous ceux qui vous outragent et vous offensent ! Pauvre France ! »

« 15 juillet. — Que vos voies sont admirables, ô mon Dieu ! Qui dira jamais la douceur de vos consolations ! Rien ne manque à ma joie : *O Marie, qu'il fait bon de s'abandonner à vous !* »

« O mon enfant, que pouvais-je faire pour toi que je n'ai pas fait ! O Jésus, mon Jésus ! »

Mais voici que l'âme est sous le pressoir ; le présent lui est douloureux, et l'avenir lui semble redoutable. Elle, aussi, souhaiterait que le calice où elle s'abreuve s'éloigne, et que les sombres perspectives s'effacent, qu'elle aperçoit par delà l'horizon du Noviciat.

« Pourquoi, mon Dieu, gémit-elle, pourquoi me laissez-vous souffrir ? »

Et la réponse lui vient toute paternelle et chargée d'infinie tendresse :

« Ecoute, pauvre âme si douloureusement affligée, écoute la voix de celui qui a souffert comme toi, plus que toi, et qui veut te rendre heureux au milieu de ta douleur. Tu souffres : c'est pour *détacher de la terre ton cœur si aimant et si impressionnable* ; il se flétrirait, pauvre enfant, ou peut-être il resterait moins pur, parce qu'il aimerait trop ou serait trop aimé. »

L'âme a écouté et compris, mais l'abandon au vouloir divin n'est pas encore complet ; elle appréhende encore que Dieu ne

sache pas proportionner l'épreuve à sa faiblesse ; elle s'exhorte à plus de patience, de résignation, à une confiance plus filiale et plus abandonnée :

« Laisse faire le bon Dieu.

« Le bon Dieu ne fait pas de mal.

« O mon âme, tu trembles à la vue de cette épreuve qui vient à toi, menaçante... *Non, non, il ne te fera pas de mal, le bon Dieu... Va, laisse-le faire ; il est le bon Dieu*, et c'est Lui qui, de ses mains divines, prépare l'instrument qui doit guérir une plaie que tu ne vois pas et qui, petit à petit, te ferait mourir... Il sera là, pleurant avec toi à la vue des larmes qu'il est obligé de te faire verser. »

Mais le lendemain à l'affre que causait la pointe acérée qui pressait sur le cœur, s'y enfonçait et le faisait tout sanglant, succède, non pas simplement la résignation et l'abandonnement au bon plaisir divin, mais l'ivresse et le délire de la souffrance !

« Viens, oh ! oui, viens, couronne d'épines, je te veux ! Sois bien accueillie, petite couronne, car tu es le délicat présent de mon Jésus ! Et vous, douce Vierge, ma bonne Mère, posez-la vous-même, sur mon front, de vos mains bénies ! »

Et comme, malgré cela, son âme est atteinte dans ses parties vives, qu'elle est excédée par l'épreuve, que la partie inférieure crie merci dans sa détresse, le Frère Ignace-Marie l'interpelle pour l'animer à la vaillance et la conforter :

« Courage, ô ma pauvre âme défaillante ! Vois comme il te plaint ce regard de Jésus ! Vois comme il t'aime ! »

François de Sales eût aimé ce langage et loué cet accent. Monseigneur Gay y eût ajouté peut-être trois mots : « Gardez chère âme, gardez au fond de votre cœur et répétez souvent ces trois mots qui disent l'ordre présent des choses et le programme complet d'une vie parfaitement chrétienne, programme que Dieu n'a point rédigé seul, mais qu'il a souscrit après coup et signé de son sang : la croix ici, la joie là-haut, l'amour partout. »

Du 8 au 15 août, le Frère Ignace-Marie fait la retraite qui clôt le temps canonique de sa formation. Trois actes la résument : un examen, une résolution, une prière.

L'examen porte sur le caractère : le Frère Ignace-Marie en dé-

taille et dénonce à sa manière les déficiences : pusillanimité, sensibilité trop prompte à s'affoler, cœur trop chaud, toujours prêt à battre la breloque, — volonté lente à décider, — traces de mélancolie, — tendance à la sévérité dans les jugements.

Il y a ici des indications précieuses, qui demandent toutefois à être interprétées et amendées : le Frère Ignace-Marie se tait sur ses qualités, il aggrave ses manques, jusqu'à les dénaturer.

Le Frère Ignace-Marie est un *timide* : cela est indiscutable, mais il est tout l'opposé du pusillanime : il marche au devoir certain, sans peur ni honte, ni hésitation ; aucune pression, aucune influence, aucun exemple ne le fera dévier de la Règle. Mais sa timidité qu'il ne parviendra jamais à dominer entièrement lui ôte une part de ses moyens ; elle rend son élocution hésitante, embarrassée ; elle lui interdit toute initiative un peu hardie, mais, ici, elle sert son humilité et pactise avec elle. En classe, il n'aura pas l'aplomb et l'acuité du regard qui commande la rectitude des positions, retient l'impatience des petites langues et fixe les attentions sur le livre ou sur le tableau noir. Cette timidité ne l'empêchera pas d'être excellemment éducateur ; par ses conséquences et suites, plus ou moins désagréables, elle sera pour lui une source de mérites et un puissant moyen de progrès et de sanctification.

Il a vingt-deux ans, quoi d'étonnant qu'il porte en lui et sente, impérieusement, le besoin de donner et de recevoir, d'aimer et d'être aimé ! Mais c'est bien chez lui que la grâce a exhaussé la nature et a fait choisir, entre les fins légitimes qui s'offraient, celles-là qui étaient les plus dépouillées de toute recherche d'amour-propre. Mieux que d'autres, — parce que plus âgé, — il a mesuré l'étendue et la gravité des renoncements qu'impliquaient les engagements pris au pied des autels et, en particulier, en quoi cette chasteté qu'il vouait contredisait à quelques-unes des plus incoercibles tendances de l'être. Des désirs ébranlent encore le cœur, et, dans l'imagination, se lèvent des tableaux trop gracieux pour ne pas se répercuter jusque dans la sensibilité. Et c'est cela qu'il nomme affolement, qu'il signale comme un trait inquiétant de caractère et qui réclame une surveillance étroite d'abord, — et puis, réforme.

En réalité, il est parvenu à une extraordinaire maîtrise de soi : il règne vraiment sur lui-même. En outre, autant son amour pour Notre-Seigneur et sa sainte Mère est expansif et jamais rassasié dans ses expressions variées, autant sont rares et réservées les notes qui touchent à la belle vertu. Et de cela, il faut l'en louer grandement.

Frère Ignace-Marie : cœur affectueux, oui ! Mais ne le croyons pas quand il dit : « Sensibilité de fillette, tout de suite prête à pleurer ! Quel pauvre sire ! Quand donc seras-tu un homme ! » Au vrai, s'il fut un tendre, incontestablement, — il fut d'abord, et avant tout, un fort, « fort comme le diamant », — parce qu'il aimait Dieu et que, s'il aima des âmes, — ce fut uniquement en Dieu, pour Dieu et après Dieu, — dans l'ordre. « Seul, écrira-t-il un jour, seul le saint ciboire peut entrer dans le tabernacle ; seul, l'amour de Jésus doit régner dans le cœur du religieux : les autres amours, *mêmes légitimes*, doivent rester à la porte, — comme les fleurs du sanctuaire. (chasteté). »

Volonté lente à décider : assurément pas dans le domaine du devoir, où il ne délibérait pas, où il se bornait à se soumettre, sans retard ni discussion. Volonté tenace plutôt et qui poursuit une idée, un projet jusqu'à l'entière réalisation : elle apparaît dans la manière dont il conduit sa vie spirituelle ; tout y est prévu dans le détail, contrôlé minutieusement, renforcé par des sanctions et des pénalités. Et quand on dépouille ses cahiers de notes et fiches, c'est l'histoire de son développement intellectuel qu'on lit, jour par jour, et, en même temps, c'est l'œuvre d'une volonté inflexible que l'on déchiffre. Le Frère Ignace-Marie laissera l'équivalent d'un manuscrit de près de deux mille pages : il n'en est pas une seule qui accuse la hâte et la fièvre, ni l'impatience d'en finir avec une tâche devenue insipide ou trop lourde.

La résolution de retraite ne s'accompagne d'aucun considérant. Elle dit : « Marie, bénissez-la et aidez-moi.

Ne jamais se décourager et s'abandonner à Marie, quoi qu'il advienne.

Vivre le plus possible la vie du scolasticat .»

La page de la *prière* est la plus fatiguée du carnet où elle se

trouve, toute jaunie et maculée. Que de fois, elle lui monta du cœur aux lèvres, — et avec quelle reposante et lénifiante vertu ! Relisons-la ensemble pour mieux apprécier la source d'où elle est jaillie.

« Mon Père, vous savez ce qui m'est nécessaire aujourd'hui : je viens humblement vous le demander.

« Mon bon Père, vous voyez quelles difficultés j'éprouve... Vous savez ce qui va m'arriver en ce jour, les dangers que je vais courir... Venez à mon aide, ô Père ! Je suis inexpérimenté, faible, inconstant, misérable ! Je crains de succomber...

O mon Dieu, je voudrais vous faire aimer de ces jeunes âmes ! Vous voyez mon désir. Mais je suis inhabile à conduire ces jeunes âmes à vous. O mon Père, enseignez-moi, dirigez-moi !

Père, vous savez aussi les humiliations, les peines qui m'attendent : mon Dieu aidez-moi à porter cette croix que je crains tant ! qui me tourmente !

Seulement pour aujourd'hui, Père !

Puis, je m'abandonne entre vos bras, je m'en remets entièrement à vous. Vous savez ce qui m'est utile. Vous m'aimez, ô tendre Père : cela me suffit.

Que votre volonté s'accomplisse toujours en moi ! »

* * *

Le 16 août 1911, le Frère Ignace-Marie s'embarquait à Southampton à destination du Canada. Après lui avoir dit l'un de ces *A Dieu* où son âme, si saintement, si noblement et si fidèlement affectueuse, vous enveloppait d'un regard profond et scrutateur, le C. F. Constantin-Marie regagna Saint Mary's House. Il repassait, en son esprit, le travail de la grâce, depuis vingt mois, chez le Frère Ignace-Marie. A une joie qu'il contenait à peine se mêlait une angoisse poignante. Tant d'autres qu'il avait connus jadis, à Ploërmel, avaient été, eux aussi, beaux, très beaux à voir prier, des flammes très pures avaient brillé au fond de leurs yeux : ils avaient inspiré de glorieux espoirs, — et ils avaient si tôt, si lâchement, — quelques-uns du moins, renié leur idéal, — et déserté leur vocation ! Et il se demandait : « Ce Frère Ignace-Marie : que sera-t-il demain ? »

CHAPITRE III

LES DÉBUTS DANS L'ENSEIGNEMENT : CÔTE SAINT-PAUL (Montréal, — 30 août 1911 — 8 janvier 1912 ; LA POINTE GATINEAU, 8 janvier 1912 — 16 août 1914 ; SAINT-EDOUARD (Montréal), 16 août 1914 — 29 septembre 1915. — Chez les Révérends Pères Trappistes à L'INSTITUT AGRICOLE D'OKA, 29 septembre 1915 — 9 mai 1918.

De son voyage, de ses émotions à promener de longs et lointains regards sur l'océan, de la vie à bord d'un grand transatlantique et des réactions intérieures dont elle s'accompagne, le F. Ignace-Marie ne nous a rien livré que ce bref colloque :

23 août. — « Confie-toi en la Providence, mon enfant ; regarde comme elle te porte littéralement dans ses bras. — Merci, ô Vénérable Père ! »

Le 25 août, le F. Ignace-Marie arrivait à Laprairie, et, le 30, on lui remettait une obédience pour la Côte Saint-Paul (Montréal). L'heure avait sonné pour lui de la vie active et des contradictions, plus ou moins accusées, qu'elle dénonce, presque toujours, de ses réalités avec quelques-uns des traits les plus attachants de l'idéal de notre vocation.

Il en est, — âmes flasques et amorphes, — que les premières révélations déflorent à jamais et abaissent d'emblée au niveau d'une désolante et incurable médiocrité.

Il en est d'autres chez qui elles provoquent des réactions douloureuses, violentes, indignées, — comme si on avait abusé de leur candeur durant la période de formation, et, de propos délibéré, méconnu ou ignoré quels obstacles ils devraient affronter, quelles luttes soutenir au-dedans et au-dehors pour ne pas déchoir, — et contre quels scandales ils auraient à se défendre et s'immuniser ! Ames ardentes, impulsives, toutes d'une pièce, auxquelles il manque d'entendre cet avertissement de Notre-

Seigneur : « Non potestis portare modo ! » L'heure n'était pas venue de vous dire ces choses !

Il en est enfin, — et le F. Ignace-Marie aura été de ceux-là, — qu'elles heurtent, non seulement sans dommage à leurs convictions essentielles, mais plutôt pour rendre leur conscience plus susceptible à tout ce qui est brèche, déficience ou infidélité au devoir, — pour donner plus de mordant à l'effort, de consistance à la volonté.

Le F. Ignace-Marie constate, enregistre, — et ne témoigne ni étonnement ni amertume. Il est, d'ailleurs, dans une maison où l'esprit est excellent.

Pourtant, ce n'est plus la chaude et vivifiante atmosphère du noviciat. Il a besoin d'être sans cesse attentif à lui-même et aux comportements actuels de son âme : on en a l'impression certaine à le lire :

2 septembre. — « Le bon Dieu m'a envoyé ici ; il ne me manquera rien de son côté pour accomplir ma mission : j'aurai toujours la grâce nécessaire. — Confiance et ferveur ! »

9 septembre. — « Je ne veux pas réformer, — mais non plus que saint Jean Berchmans, je ne veux me laisser déformer. »

24 septembre. — « Notre-Dame de la Merci ! Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour nous ! »

« Jésus-Eucharistie, modèle de l'âme pieuse... »

« Lève-toi ! Sors de cette vie de misères où tu te traînes depuis si longtemps ! »

20 avril 1912. — « Dieu n'abandonne pas les infidèles. Plus un être est disgracié par la nature, plus il est aimé, protégé, soigné par sa Mère : ceci est copié sur Dieu. »

3 juillet 1912. — « Allons, un peu plus de courage !
Là-haut une couronne t'attend ;
Un peu plus de confiance :
N'es-tu pas mon enfant ? »

« Dans les travaux et les peines, se rappeler le Ciel ! »

« Je ferai le bien aujourd'hui ; pour demain, le bon Dieu y pourvoira. Quel bien puis-je faire aujourd'hui ? »

« Se dépenser dans l'obéissance et dans l'union à Dieu : voilà le moyen de faire beaucoup de bien à ces jeunes âmes. »

Le F. Ignace-Marie achève sa première année d'enseignement. Après quatre mois passés à la Côte Saint-Paul, il a été transféré à la Pointe-Gatineau où il séjournera jusqu'au 16 août 1914.

Ses notes, moins denses, moins nombreuses, moins suivies qu'au temps de sa formation, ont conservé le même caractère, rendant le même son pour traduire des aspirations identiques, — tant tous les ressorts de l'âme restent tendus vers le double but de sa vocation : sanctification personnelle, dévouement constant et surnaturel aux enfants.

Lorsqu'on examine le plan de vie qu'il trace le 10 juillet 1912, on y relève des précisions et des détails qui ne figurent dans aucun de ceux qui l'ont précédé, — et qui sont l'indice de lumières nouvelles et d'une plus étroite intimité entre l'âme et son Dieu :

« *Lever.* — Jésus, Marie, Joseph. — Consécration, *Veni Creator* — Sujet de Méditation.

« *Prière.* — Acte profond d'adoration.

« *Oraison.* — *Simplicité.* — *Ecouter Jésus.*

« *Communion.* — *Ecouter Jésus.*

« *Repas.* — *Part de Jésus* : oraisons jaculatoires, mortifications. — *Part du prochain* : gaieté.

« *Classe.* — La confier chaque jour à Marie. — La bien préparer. — Calme et patience. — Zèle de feu.

« *Visite.* — *Ecouter d'abord Jésus.* — Abandon.

« *Etude.* — Tâcher de faire *cinq minutes de méditation avant.*

« *Récréation.* — En commun. — La diriger vers Dieu. — Le premier pour la surveillance. — De l'expansion, de la gaieté, de la générosité.

« *Prière du soir.* — Attention au commencement. — Examen soigneux. Penser à la communion du lendemain.

« *Coucher à 9 heures.* — Mon frère, c'est fini : nous allons mourir !

« *Préparation aux Fêtes.* — Par des neuvaines, avec but spécial. — Les déterminer le jour de la récollection, ou d'après l'intention du Messager du Cœur de Jésus,

« Relire ce carnet et les notes de ma première profession, pendant cinq minutes le dimanche matin. »

Et voici les résolutions qui corroborent ce plan de vie :

« a) Je m'efforcerai de faire le plus parfaitement possible mes exercices de piété ;

« b) J'observerai fidèlement et surnaturellement ma Règle ;

« c) Toutes mes actions en union avec Marie ;

« d) Bien préparer ma classe ; zèle ingénieux. »

Ce qu'il fut en communauté, dans l'année 1911-1912, deux de ses confrères vont nous le dire :

Côte Saint-Paul : « Il ne resta que quelques mois à la Côte Saint-Paul. Il était timide à l'excès, *très régulier*, — et en cela son mérite était d'autant plus grand que nous avions notre résidence en dehors du collège. Le frère directeur l'estimait beaucoup. »

Pointe-Gatineau : « D'une régularité exemplaire, il joignait à une piété rare un grand amour de l'étude. Sa docilité entière fut toujours remarquée ; je n'ai pas souvenir qu'il ait jamais montré la moindre mauvaise humeur ou la plus petite hésitation dans l'obéissance. D'une réserve pleine de modestie, il prenait rarement la parole le premier, et, quand il parlait, c'était, le plus souvent, le sourire aux lèvres et pour dire... quelque chose. Les jours de congé, il se retirait à certaines heures dans sa chambre. Si alors vous aviez besoin de ses services, vous le surpreniez récitant l'office de la sainte Vierge. »

De son côté, le C. F. Louis-Arsène, visiteur provincial, écrivait, le 21 juin 1912, au C. F. Constantin-Marie : « Le F. Ignace-Marie fait une troisième année à la Pointe-Gatineau ; il acquiert peu à peu de l'autorité et a, je crois, une bonne méthode. Quel brave enfant ! Envoyez-nous-en beaucoup comme celui-là ! »

De 1912 à 1917 les confidences proprement dites sont rares, — assez expresses néanmoins pour nous introduire au plus intime de l'âme et nous permettre d'entendre, non toutes les paroles qu'elle échange avec son Dieu, — mais quelques-unes des plus significatives, — et des plus solennelles,

10 juillet 1913. — « Une Mère réserve ses soins les plus tendres pour son enfant malade. O ma Mère ! »

« J'ai librement embrassé une règle que je n'observerais pas maintenant ! »

« Quoi, mon enfant, après avoir bien commencé, tu veux regarder en arrière !... Oh ! ma Mère ! »

« Etudier la vie du Père. »

« Sur l'importance de l'observation des Règles, voir la circulaire du R. F. Abel sur l'esprit de sacrifice. »

Le 10 juillet, il prononce les vœux de trois ans, et il les scelle par des résolutions et directives qui démontrent que de nouveaux échelons de la vie illuminative sont atteints et qu'il semble s'approcher du moment où l'activité des vertus le cédera fréquemment à l'influence et à la passivité des dons.

« *Prières et exercices de piété* : Les faire toujours avec grande attention.

« *Humilité* : S'y appliquer avec soin.

« *Obéissance* : Empressée et surnaturelle.

« *Modestie* : En toute rencontre.

« *Douceur* : En classe, en communauté.

« *Résolutions* : a) *Persévérer toujours et à chaque instant dans une prière humble et fervente*, malgré les occupations et les ennuis, *en union avec Marie* ;

« b) Eviter, avec soin, tout péché véniel délibéré, toute faute volontaire.

« Aidez-moi, ô ma Mère ! »

« Relire ces notes pendant méditation et examen particulier. Pendant l'année, au commencement de l'étude de la Religion. »

19 août 1914. — « Il ne faudrait quitter ma vocation que lorsque le bon Dieu lui-même me prendrait par la main pour m'en faire sortir. »

« Ce que je désire, ô Marie, et que je voudrais toujours désirer, c'est de vous plaire et de faire beaucoup de bien, sans le savoir. »

« Faire généreusement tous les sacrifices qui vont se présenter, — pour plaire à la Vierge fidèle. »

23 août 1915. — « Ne pas être de ces gens qui sont toujours

fatigués. » « O Vierge fidèle, je suis à vous pour toujours, toujours, toujours : protégez votre enfant ! — J'accepte ton offre, mon enfant ! N'oublie jamais que le vrai bonheur se trouve dans le sacrifice ! »

Ce bonheur, fruit du sacrifice, le F. Ignace-Marie le savourait trois semaines plus tard. Une obédience l'enlevait à Saint-Edouard (Montréal) où il était depuis le 16 août 1914 pour l'envoyer à l'Institut Agricole d'Oka, dirigé par les Révérends Pères Trappistes.

« Douleoureuse séparation ! » écrit-il le 29 septembre. Et il n'en pouvait être autrement. Oka, c'était pour lui un milieu étranger, l'inconnu, l'isolement.

Lorsque le 27 décembre 1917 un incendie anéantira le Monastère, le F. Ignace-Marie s'affligera autant que les victimes. « Le Monastère détruit, note-t-il. Quel désastre ! Le bon Dieu éprouve ceux qu'il aime. Demain, nous partirons... Maintenant, je vois que j'étais attaché à ces bons Pères Trappistes. Oui, *bons* : c'est l'impression qui reste. Des jeunes, le visage souriant durant le chant de l'office divin me laissait rêveur : c'est comme cela que doivent prier les anges au Ciel ! »

Dans ces lignes où il compatit à l'épreuve, le F. Ignace-Marie nous définit, sans y prendre garde, ses relations avec les Révérends Pères Trappistes. Les Pères se montrent *bons*, fort attentionnés pour lui ; ils lui marquent une estime dont il est heureux, plus pour sa Congrégation que pour lui-même. Mais la nature des fonctions qu'il exerce et les sévérités de la règle cistercienne condamnent à s'apprécier mutuellement du dehors, — et sans aucun de ces épanchements où se libère ce que nous portons de plus glorieux en nous et que nous redoutons de profaner en le divulguant à un indigne. A ces jeunes moines, dont la récitation de l'office embellit le visage, lui, jeune aussi, il souhaiterait parler de qui enchante sa pensée et lui rend sacrée, noble entre toutes, sa propre vocation : entre eux et lui, se dressent, pour les séparer, deux règles : il est un isolé.

Il avait 26 ans. Les élèves de l'Institut Agricole avaient de 20 à 30 ans ; une cinquantaine d'entre eux avaient terminé leurs cours classiques. Malgré ce qu'aurait pu avoir d'anormal

la situation, le F. Ignace-Marie s'assura vite sur les étudiants un ascendant « que son âge ne semblait pas devoir lui promettre. » Il n'en eut pas moins à subir parfois les contre-coups d'infractions à la discipline. Il gardait dans ces circonstances critiques un calme à faire penser qu'il était insensible ou indifférent, — quand, en réalité, les indécidables de ces jeunes gens lui portaient droit au cœur : il souffrait de ses élèves et de leurs incartades.

Si, de 1915 à 1918, tout, à Oka, ne fut pas crucifiements pour le F. Ignace-Marie, l'impression des premiers jours persista : il était transplanté dans un milieu qui n'était pas le sien. Oka, dans la vie du F. Ignace-Marie, aura été une période d'épreuves, ignorées de son entourage et de ses supérieurs, tant il se dominait et régnait sur ses impressions, tant son regard rayonnait constamment la joie et le bonheur profond, — mais réelles, — qui auront précipité les ascensions, sans cesse ravivé l'élan, au lieu de le ralentir.

Ses notes de cette époque parlent de « refroidissements », de « tentations pénibles », de « pluies de grâces et d'amour », « d'invitations à gravir jusqu'au sommet la montagne de l'Amour. »

Le 2 juillet 1916, il s'offre en « Victime d'amour. »

Il veut que l'idée d'amour s'aggrave, en quelque sorte, toutes les autres dans l'entendement et qu'elle préside à toutes les démarches de la volonté.

Ces notes, — et ce qu'elles apprennent, — suffisent-elles à définir l'intérieur du F. Ignace-Marie et à décider de son degré d'union à Dieu ? Il est malaisé de répondre. Peut-être, cependant, après les avoir parcourues, y décèlera-t-on quelques-uns des signes qui dénoncent l'entrée prochaine dans la voie unitive et l'indice des épreuves qui, d'ordinaire, y introduisent.

31 décembre 1915. — « Sœur Thérèse... pluie de grâces et d'amour...

« Tentations pénibles... Refroidissements... Mort du C. F. Honorat... Je ne veux plus être de la terre ; je veux aimer maintenant pour aimer toujours. »

10 mai. — « Jésus dort toujours dans ma nacelle... Bien ra-

rement les âmes le laissent dormir tranquillement en elles... Ce bon Maître est si fatigué de faire des avances qu'il s'empresse de profiter du repos que je lui offre...

« Je devrais me désoler de dormir bien souvent dans mes oraisons et mes actions de grâces. Eh bien, je ne me désole pas. Je pense que les petits enfants plaisent autant à leurs parents lorsqu'ils dorment que lorsqu'ils sont éveillés ; je pense que pour faire des opérations les médecins endorment leurs malades...

« Je lui ai répondu que je n'avais qu'un seul désir, celui de me rendre au sommet de la montagne de l'Amour !

« Et Notre-Seigneur me prit par la main...

« Au sortir de cette vie, vous serez jugé sur l'Amour ! »

21 juin 1916. — « Demandé conversion de... Obtenue quelque temps après ; de... Obtenue deux semaines après, quand je n'y pensais plus... délicates attentions de mon Jésus... qui ne refuse rien aux petits enfants, si vilains soient-ils, du moment qu'ils aiment. »

22 juin 1916. — *Pour mon dernier départ.* Lisez-moi ceci, s'il vous plaît. Rendez-moi ce dernier service avant le suprême départ. Je vous le rendrai au Ciel.

« Avant le départ, vers l'Amour pour toujours.

« O Cœur d'Amour, je mets toute ma confiance en vous !

« Mon... Jésus... je... vous aime... de tout mon cœur...

« Doux Cœur de Marie, soyez mon salut !

« Mon Jésus, miséricorde !

« Laissez venir à moi les petits enfants ! »

30 juin 1916. — « En la fête du Sacré-Cœur. — Faites que je remplisse mes engagements dans toute leur perfection, que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulé aux pieds, oublié, comme un petit grain de sable, Je m'offre à vous, ô mon bien-aimé, afin que vous accomplissiez parfaitement en moi votre volonté sainte, sans que jamais les créatures y puissent mettre obstacle ! »

2 juillet 1916. — ... VICTIME D'AMOUR...

16 juillet 1916. — « Clôture de la retraite. — Vœux de cinq ans.

« Une idée fixe : AIMER.

« Faculté à perfectionner : LA VOLONTÉ. Volonté opiniâtre dans ce qu'on a résolu pour Dieu.

« Acquisitions à poursuivre : a) Une conception plus juste de la vie intérieure et du rôle de Jésus : laisser Jésus parler ;

« b) Une exacte appréciation de soi-même et des personnes : HUMILITÉ.

« c) Une notion vraie, saine, de la douceur et de l'humilité.

« Moyens à employer : 1) S'attacher à bien faire la Visite au Saint Sacrement ;

« 2) Ne pas perdre une minute, — pour être à même de faire plus de bien ;

« 3) Faire plaisir à Jésus. »

23 décembre 1916. — « Je l'ai vu encore aujourd'hui : que de belles âmes aiment le Christ, le cherchent de tout leur cœur parmi nos frères séparés ! C'est à me couvrir de confusion. Sera-t-il dit que moi qui connais la lumière, qui ai l'Eucharistie, je reste affamé et comme sans vie ! Ah ! que je suis misérable ! »

Janvier 1917. — « Nos frères des tranchées auront-ils le monopole de l'héroïsme ? »

Le résultat immédiat de la retraite de 1917 aura été principalement d'intensifier le rôle de la sainte Vierge dans les efforts d'union plus étroite, plus constante, plus sacrifiée à Notre-Seigneur.

L'idée qui occupe le centre de la pensée, c'est comme l'année précédente, l'idée d'Amour : cette idée, il voudrait la voir drainer, capter, à son profit exclusif, toute l'activité supérieure de l'âme.

L'obligation dont il veut se pénétrer, s'imbiber, et concevoir l'importance primordiale, c'est l'obligation d'aimer Dieu, — et le prochain en Dieu et pour Dieu.

La merveilleuse ouvrière de ses desseins : Marie.

D'où ces résolutions : a) « Au commencement de chaque action, œillade à Marie ;

« b) Chercher à faire plaisir à Jésus et à Marie par l'application à rendre les autres heureux : petits services rendus, à table,

en récréation, partout, *par tous les temps* ; amener les sujets qu'ils préfèrent. A leur insu, leur rendre service. — Poser des questions, alors même qu'on est déjà renseigné. »

A l'Institut agricole d'Oka, le premier semestre de l'année scolaire 1917-1918 dut être assez mouvementé, — et le F. Ignace-Marie aurait vécu des heures bien sombres, s'il n'avait trouvé appui et réconfort dans son parfait esprit de foi, — et institué Marie la confidente de ses secrets les plus intimes, — de ceux-là qu'on n'ose articuler à une oreille humaine.

C'est le 16 janvier 1918 que débute ce qu'il a intitulé son : « *Petit Journal* » : document sans prix, capital, pour l'histoire de son âme, qu'il a rédigé sous le regard de Dieu seul, qu'aucune curiosité humaine n'était appelée à déchiffrer, — et n'aurait déchiffré, — sans la marche foudroyante du mal qui l'emportait le 4 janvier 1922.

Soumis à l'examen de théologiens éminents et de maîtres réputés de la vie spirituelle, il a obtenu leurs unanimes suffrages. Sans se prononcer sur la nature des grâces et faveurs, tous affirment y reconnaître l'action du bon esprit.

Nous serait-il permis, à nous, de confesser qu'après avoir accepté le « *Petit Journal* » d'une main amie, avec la plus vive répugnance, — et uniquement pour ne pas gravement désobliger, nous en avons achevé la lecture dans des sentiments de dévotion et de gratitude envers Dieu qu'aucune œuvre similaire n'avait excité en nous. Qu'on pardonne à une piété fraternelle d'avoir préféré le « *Petit Journal* » du F. Ignace-Marie au « *Carnet du bon Dieu* » de Pie de Hemptinne, aux effusions du journal intime du P. Delpech, — et peut-être au livre de sa vie où Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus enseigne la voie d'Enfance spirituelle.

On aura d'ailleurs tout loisir de comparer, d'apprécier, de rectifier, — puisque c'est le « *Petit Journal* », lui-même, qui, désormais, déposera presque uniquement.

Entendons-le dans ses premières pages :

16 janvier 1918. — « *Petit Journal*, tu seras mon confident intime... Tu refléteras mes tristesses comme mes joies ; tu seras témoin de mes défaillances comme de mes efforts pour le mieux. Puisses-tu me donner à l'heure de l'épreuve, consolation, force

et courage... Ma Mère, ces feuilles, mobiles comme le vent, publieront vos bontés et votre amour. Bénissez votre enfant ! »

17 janvier 1918. — « Si je ne vous avais, ô ma Mère, que ma vie serait triste ! Pas un cœur pour battre à l'unisson du mien ! Ces jeunes gens que j'aime pourtant beaucoup, — (mais je voudrais les voir aimer l'ordre), ne semblent pas comprendre. Eclairez-les, ô mon Dieu, afin qu'ils vous aiment ! Pour moi, en tout, tant qu'il vous plaira de me laisser ces croix, ces humiliations, je veux les recevoir de votre main, avec amour... les yeux fixés éternellement sur vous, ô ma Mère, qui êtes la fin, le but suprême de ma vie, après Jésus, et pour me conduire à Jésus.

« En lisant l'*Echo des Missions*, j'ai remarqué la transformation de l'académie S. E. : soyez béni, mon Dieu ! Moi, seul ici, je suis privé de bien des consolations, de bien des encouragements. Je lutte seul. Je me trompe, ô ma Mère, vous êtes celle en qui j'ai mis toute mon espérance. En Mère des plus aimables, vous suivez les petits pas de votre petit enfant... Vous voyez aussi toutes mes peines : tous mes jours sont tissés de peines et d'angoisses. Je les accepte et je vous bénis. D'ailleurs, la petite victime ne fait que commencer ses souffrances. »

22 janvier. — « Je ne veux plus travailler pour un peu de boue, m'inquiéter de l'opinion des hommes et de ce qui sera pourriture demain... Dieu seul ! Dieu seul !

« Mon enfant, tu dois sans doute étudier les sciences, mais n'oublie pas les *Vrais biens* qui, par une grâce singulière, t'ont été dévoilés... Dans quelques jours, ce sera les seuls qui resteront.

« Depuis que je me laisse guider par vous, ô Mère, quel calme profond, au milieu des tribulations de toutes sortes ! J'en suis tout confondu d'amour et de reconnaissance... Ces jeunes gens, en voyant ma vie toute monotone, semée de croix et de tribulations auxquelles ils ne sont pas toujours étrangers, ne sont pas près d'envier mon sort. Et pourtant, s'ils savaient !... Je le vois bien, j'en suis persuadé intimement, ce ne sont pas les croix qui séparent de Jésus, c'est l'indifférence... O mon Dieu, donnez-moi de vous aimer ! »

2 février. — « Composition de trigonométrie passée par les élèves des cours classiques... le P. Directeur malade... Je tiendrai mon bout... Ce serait rendre un mauvais service à ces jeunes gens que de leur céder. Comment cela se terminera-t-il ? A la volonté de Dieu. Mais, malheureusement, au milieu de toutes ces difficultés la vie intérieure baisse. Cependant, je me sens calme, étonnamment calme.

« Ma mère, votre petit enfant se confie à vous. Je veux, pendant ce mois, vivre avec vous à Nazareth, en compagnie de Jésus, que, si j'osais, j'appellerais mon frère. »

11 février. — « Fête de Notre-Dame de Lourdes. Aujourd'hui, je me suis expliqué avec les élèves. C'est une rude leçon pour eux, — et tout a tourné beaucoup mieux que je ne l'aurais cru. — Merci, ô ma Mère !

« Quel plaisir pour moi de vous saluer du nom d'Immaculée !... Oh ! oui, que vous êtes belle, ô Reine des Anges et ... ma Mère ! Mon âme vous voit déjà ; vous la rassasiez tout entière, ô Ravisseuse des cœurs !... *Tota pluchra es.*

« Aujourd'hui, reçu catalogue de Fitzpatrick (8 décembre, reçu Botanique de Fernald). Merci ! »

16 février. — « Une petite expérience :

« Vendredi, 10-11 h., géométrie descriptive : répugnance, nausée... Quand même !

« Samedi : 10-11 h., un peu d'attrait ; 11 h., véritable plaisir.

« Ne pas apprendre une chose à moitié : des idées claires, de la méthode, — et le succès est certain. »

16 février (soir). — « Cet après-midi, dans un moment de souffrance et d'abattement physique, ma Mère m'a demandé si je l'aimais. Je lui ai répondu qu'elle le savait bien. Elle m'a demandé si je voulais souffrir pour les pauvres pécheurs. Je lui ai répondu que je m'étais offert comme victime et que je ne retirais rien de ce que j'avais donné. Mais craignant d'être dans l'illusion, je lui ai dit que si tout cela venait de moi, il ne fallait pas en tenir compte. Jésus m'a dit que cela venait de Lui. Et, ouvrant la vie de Sœur Thérèse, j'ai lu ces mots : « Le bon

Dieu ne demande rien autre chose de vous ; il est content, très content. »

27 mars. — « Où sont vos saints, Seigneur ? Parmi tous ces jeunes gens, combien qui ont réellement l'esprit de sacrifice, pourtant base de la vie chrétienne, — et condition exigée de vous ?... Mais suis-je à l'abri de tout reproche ? Hélas ! ma position m'oblige à faire quelque effort, — mais rechercher le plaisir intellectuel, n'est-ce pas aussi travailler pour le plaisir ?... »

14 avril. — « Aujourd'hui, à 2 heures du matin, on a avancé les horloges d'une heure, par ordre d'Otawa. Qu'importe le temps ? L'éternité s'approche ! Je ne veux pas avoir besoin de changer mes affections quand elle sera venue... Je me suis attaché à vous, Seigneur, — ou plutôt, vous m'avez attiré à Vous avec bonté. Vous êtes mon partage pour jamais.

Je suis peiné des indécidesses à votre égard, de la part même de ceux qui sont à vous, ô Jésus ! Acceptez en réparation l'amour de votre Mère ! »

25 avril. — « Veille de Notre-Dame de Bon-Conseil. — Causerie d'une heure trois quarts avec le P. M. : importance du *Credo*, — convictions et principes. — Nouveaux aperçus dans la dévotion à Marie... Vie de Jésus plus agitée, vie de Marie plus calme, plus cachée... intensité de l'amour... Les Apôtres ont vécu de la vie de Marie...

Oui, Mère, *en Vous*, toujours, toujours... »

L'Institut agricole ayant fermé ses portes, le F. Ignace-Marie et son directeur, le F. Benjamin-Marie, rentraient à Laprairie le 7 mai 1918. Les Pères Trappistes avaient espéré que, le monastère reconstruit, les Frères leur continueraient leur collaboration. Mais les besoins de nos propres œuvres étaient multiples, urgents, et, au mois d'août, le C. F. Louis-Arsène et son Conseil décidèrent l'abandon définitif du poste d'Oka.

À la Trappe, on jugea la mesure inopportune et on la regretta longtemps. Du moins, quatre ans plus tard, le R.P. Yves tiendra-t-il, au nom du R. P. Directeur de l'Ecole d'Agriculture, à rendre à la mémoire du F. Ignace-Marie, le plus touchant

et le plus distingué des hommages. Citons sans rien retrancher :

« La première chose qui frappait dans le F. Ignace-Marie, c'était la parfaite courtoisie de manières, qualité native, sans doute, — mais relevée par son esprit vraiment surnaturel, qui en avait fait chez lui une vertu. Cet abord aimable, simple, mais digne, joint à l'auréole privilégiée qui semble entourer dans tous les milieux les fronts des mathématiciens et leur attirer des sympathies spontanées nuancées de respect, lui gagnait l'estime des élèves et lui assurait auprès d'eux un ascendant que son âge ne semblait pas devoir lui promettre. Réservé, de nature plutôt un peu timide, quoique ferme dans la résolution prise, toujours égal à lui-même, car on sentait qu'il vivait continuellement sous le regard de Dieu, il jouissait de l'estime générale des religieux, des professeurs laïques et des élèves de l'Institut agricole.

« Dans sa conduite, il se montrait d'une ponctualité exemplaire. Son service auprès des élèves lui demandait d'être présent au milieu d'eux à telle heure, on pouvait être assuré qu'au son de l'horloge le F. Ignace-Marie serait là, pour s'éclipser de nouveau modestement dès que son temps de consigne aurait expiré.

« D'accord avec ses deux confrères, il avait été convenu que le F. Ignace-Marie descendrait chaque soir, vers 4 heures, au monastère pour reconduire à l'Institut les élèves dispersés dans les divers emplois. Il arrivait parfois que, sous la menace de pluie ou de tempête de neige, les élèves devançaient l'heure du retour, et à 4 heures on pouvait affirmer que les emplois étaient vides. Mais, ainsi que son règlement le lui prescrivait, à 4 heures, le F. Ignace-Marie, armé de son parapluie au besoin, la soutane légèrement retroussée, et luttant contre le vent et la pluie, descendait la côte du monastère, stationnait quelques instants au coin de l'hôtellerie, lieu du rendez-vous, et, ne voyant personne arriver, reprenait le chemin de l'Institut agricole, aussi calme que si son voyage avait été fructueux.

« Il apportait la même ponctualité à ses exercices de règle. Exempté par son rang de troisième surveillant de veiller au bon ordre des dortoirs, tous les matins, à 4 h. 30, on pouvait le

voir agenouillé à la chapelle faisant sa méditation, en attendant le lever des élèves.

« D'une culture intellectuelle variée, très soigneux dans la préparation de sa classe, il faisait de son enseignement la lucidité même, de l'aveu des élèves qui disaient que ceux qui ne saisissaient pas les explications du F. Ignace-Marie, c'est qu'ils ne comprendraient jamais.

« Religieux modèle, excellent professeur, le F. Ignace-Marie était aussi bon surveillant, doué surtout de cette belle qualité qui permet de se rendre compte des fautes sans avoir l'air d'examiner la conduite des élèves, et peu de manquements lui échappaient, lors même qu'il croyait que son jeune âge et son rang ne l'autorisaient pas à reprendre directement les coupables. « Le F. Ignace est fin » disait un jour un élève qui en avait fait l'expérience. Mais, avec un tact délicat, il savait reculer au besoin, quand il sentait que la réprimande commencée serait alors mal reçue de ces jeunes gens susceptibles, dont la plupart avaient de 20 à 30 ans. Il attendait un moment plus propice, de préférence la fin d'un cours, alors qu'il se sentait plus d'ascendant sur ces élèves qu'il venait d'instruire, et toujours avec supériorité, durant une heure. Et encore avec quelle légèreté de touche, cette réprimande était-elle faite ? Néanmoins, parfois encore, le coupable regimbait. Le F. Ignace-Marie n'insistait pas, mais après avoir déposé ses livres dans sa chambre, on le voyait prendre le chemin de la chapelle, où il recommandait, sans doute, cette affaire au bon Dieu... Nous osions le considérer déjà comme l'un des futurs hommes éminents de sa congrégation, — et nous prions sa famille religieuse d'accepter nos plus respectueuses sympathies dans cette lourde perte. »

Cette lettre développe et motive la parole d'admiration qui, spontanément, échappa au Révérendissime Père Abbé un jour qu'il s'entretenait avec le C. F. Louis-Arsène :

« Vous avez dans le F. Ignace-Marie un trésor sans prix ! »

CHAPITRE IV

ZÈLE DU F. IGNACE-MARIE POUR ÉTENDRE SES CONNAISSANCES.

— SA MÉTHODE DE TRAVAIL. — SA COLLABORATION AUX
MANUELS CLASSIQUES ÉDITÉS PAR LES FRÈRES DE L'INSTRUC-
TION CHRÉTIENNE, AU CANADA.

L'obédience qu'il reçoit au départ d'Oka fixe le F. Ignace-Marie à Laprairie en le rattachant au « Bureau des Etudes. »

« Je l'appelai à Laprairie, dit le T.C.F. Louis-Arsène dans un remarquable mémoire auquel nous ferons de fréquents emprunts, pour y aider à la confection et à la revision de nos livres classiques. »

Quelles qualités le recommandaient pour ce poste et quels titres l'accréditaient pour la tâche qu'il devait assumer ? S'il y en eût à trouver le choix hasardeux, c'est, nous le verrons, qu'ils étaient bien mal instruits, — et les faits devaient donner un démenti catégorique à leurs prévisions pessimistes.

Le Vénérable de la Mennais a rédigé pour ses fils un code de discipline dont l'Eglise infailible a reconnu la haute sagesse, — où il a résumé et condensé sa science théologique, son expérience des voies surnaturelles, soixante années de dévouement ininterrompu à l'enfance et à la jeunesse, — et d'études et d'enquêtes sur les choses de l'instruction et de l'éducation.

Parmi les plus instantes et solennelles recommandations du Vénérable, il faut assurément ranger celles-ci :

« Les Frères s'appliqueront à développer de plus en plus l'instruction qui leur est nécessaire pour répondre aux desseins de Dieu dans leur vocation. Ils s'adonneront surtout à l'étude approfondie de la doctrine chrétienne, car, entre toutes leurs connaissances, la science de Dieu et du salut doit tenir le premier rang.

« Ils prépareront soigneusement le catéchisme dans les ouvrages autorisés par le Supérieur Général.

« Les Frères ne devront pas chercher à acquérir une vaine science qui ne serait propre qu'à les dégoûter de leurs humbles et saintes fonctions.

« Ils seront très prudents dans leurs lectures et ne liront aucun ouvrage douteux sans avoir pris l'avis du Supérieur de la Congrégation ou de leur confesseur. »

Les Annales de l'Institut n'ont, — autant qu'il nous a été donné de les connaître, — retracé la mémoire d'aucun frère qui ait vécu, et dans la lettre et dans l'esprit, cette discipline des études avec une constance aussi uniforme et religieuse que le F. Ignace-Marie.

Convaincu que le temps est une richesse que Dieu nous abandonne, non pour la dissiper, mais pour que nous l'exploitions et la mettions en valeur, — et qu'un religieux qui la gaspille risque de blesser cette pauvreté qu'il a vouée, le F. Ignace-Marie ne perdait jamais un instant.

Il aimait l'étude, ardemment, — mais l'étude ne sera jamais pour lui un simple dérivatif à son besoin d'activité, ou pur amusement d'une curiosité qui s'égare dans toutes les directions et s'exaspère à toute nouvelle rencontre. L'étude est pour lui, avant tout, discipline et assouplissement des facultés d'ensemble ; il la pratique dans l'obéissance.

De 1912 à 1915, la « Direction des Etudes » de Laprairie n'aura pas de correspondant plus régulier dans la remise des travaux, plus consciencieux dans leur rédaction, d'une plus prompte docilité à se conformer à ses indications. On lui a imposé des programmes qu'un autre jeune homme de vingt-deux, vingt-trois ans, eût jugés probablement insipides, en tous cas d'un médiocre intérêt, dans plusieurs de leurs parties : il les suit à la lettre. Les succès d'ailleurs viennent tôt récompenser son esprit de foi, — et affirmer son égale et remarquable aptitude pour toutes les matières qui confèrent cette distinction et politesse par où « l'honnête homme » s'avère et se reconnaît.

Dès 1913, il est en possession du brevet supérieur d'enseignement primaire de la province de Québec, — pour le français

et l'anglais. Deux ans plus tard, en 1915, il passe avec succès, à l'Université de Montréal, les épreuves finales du diplôme d'enseignement secondaire, — série scientifique.

Il peut maintenant songer à se spécialiser. Pendant quelque temps, il cultivera les mathématiques supérieures, — mais les facilités que lui offre l'Institut Agricole d'Oka, et aussi l'exemple et les conseils du visiteur provincial, le décident, en 1916, à consacrer une bonne part de ses loisirs à l'étude de la botanique systématique.

Ici, comme dans toutes les autres branches, les acquisitions seront rapides. « Il en arriva à une connaissance très convenable de la flore de la province de Québec, surtout de celle de la vallée du Saint-Laurent, de l'Ottawa et du bas Saint-Maurice, — et non seulement des phanérogames et des cryptogames vasculaires, mais aussi des mousses, des hépatiques et des lichens. Nous avions à Laprairie un jardin botanique assez complet, et l'on ne pouvait guère faire d'erreur dans la détermination ou l'étiquetage des espèces, sans qu'elle ne fût relevée par le coup d'œil sûr du F. Ignace-Marie. C'est à lui que j'avais confié, en 1912, le soin de mettre en ordre définitif la collection assez importante de plantes recueillies à Saint-Pierre-et-Miquelon et au Canada, de 1898 à 1908... Pour se rendre compte du soin avec lequel il travaillait, il suffirait de jeter les yeux sur les ouvrages qu'il avait annotés, spécialement sur la Flore du N.-E. de l'Amérique. » (1)

« Modérez donc le désir trop vif de savoir, car souvent on ne trouve là qu'une grande dissipation et une grande illusion. — Lorsque vous vous appliquerez à une pieuse lecture, ne cherchez point la satisfaction d'une vaine curiosité, et ne parcourrez point sans ordre, tantôt un livre, tantôt un autre. — Ne lisez point trop à la fois ; arrêtez-vous de temps en temps pour méditer sur les passages qui vous touchent ou qui vous frappent. »

Cette règle d'or que le Vénérable de la Mennais a insérée dans les Constitutions de ses fils, le F. Ignace-Marie en a fait

(1) Fr. L.-A.

la norme de son activité intellectuelle, dans tous les ordres où elle s'est exercée. Il a été un grand laborieux, ordonné, méthodique, réprimant les impatiences d'une curiosité, d'autant plus exposée à la dispersion qu'elle était plus vive, plus avide, plus universelle.

Il était avare de son temps, — en ce sens qu'il n'en perdait pas une minute. « Il réduisait ses récréations au strict nécessaire. Ainsi durant les trois ans qu'il a passés à Laprairie (1918-1921), il ne manquait pas de se mettre au travail à 8 heures du soir, bien qu'il eût pu, comme beaucoup d'autres, prolonger sa récréation jusqu'à 8 heures et demie. » (1)

Il a laissé une liste, bien incomplète, d'ouvrages qu'il a lus ou étudiés, — et elle représente, pour quatre années seulement, une bibliothèque d'environ 200 volumes. Pendant l'année 1916, alors que son emploi comportait cinquante-trois heures de classe et de surveillance chaque semaine, et, qu'au plus, il lui restait quatre heures et quarante minutes, chaque jour, pour la préparation des leçons, la correction des copies et ses études personnelles, il a su se créer, *sans jamais sortir de la Règle et de l'obéissance*, le temps nécessaire pour lire dix mille quatre cent trente-trois pages, la plume à la main, en extraire les passages ou pensées qui l'avaient frappé davantage, souvent dresser un plan analytique des œuvres, condenser l'impression d'ensemble dans quelques phrases frappées au coin d'un goût averti et d'une raison bien informée.

Pour échapper à la fantaisie et au caprice, — et ne rien offrir à son intelligence de nocif, de malsain ou de risqué, — il s'entourait de précautions aussi sages que religieuses. En principe, il éliminait impitoyablement tout livre trop étranger à ses études présentes. « Deux fois l'an, au moins, à la retraite et à la visite régulière, il faisait approuver ses lectures. Il avait même pris comme résolution de retraite de ne jamais lire de romans, à moins d'y être FORCÉ par l'obéissance. C'est donc par obéissance, uniquement, qu'il en lût un certain nombre. » (1)

Aucune des notes retrouvées du F. Ignace-Marie n'est banale.

(1) Fr. L.-A.

Elles sont cependant loin d'avoir toutes pour nous un égal intérêt.

Les unes nous montrent l'étudiant au labeur. Elles sont abondantes, — si on considère le nombre de pages qu'elles couvrent, — mais sévères, didactiques, froides comme l'idée-pure, souvent disposées en dépendance d'une notion principale qu'elles explicitent et dont elles marquent les aspects variés. C'est ainsi qu'il présente, en tableaux synoptiques, les périodes les plus caractéristiques des littératures, anglaise, canadienne, américaine. Simple schéma, — qui sera le cadre où viendront se ranger et se classer d'elles-mêmes les acquisitions ultérieures : car, il l'a dessiné, assez souple et large pour que s'y insère, par la suite, ce qui lui viendra du contact direct avec des œuvres entrevues d'abord à travers les informations, — et parfois les déformations, d'un critique plus ou moins autorisé et impartial.

Ces résumés squelettiques s'enrichiront et se surchargeront de renseignements, de références, de citations, d'appréciations. Il en est qui, datés de 1911-1912, se complétaient encore en 1921. Chaque année y a déposé un peu d'elle-même et enregistré, là, sur un coin de papier jauni, quelques-unes des joies que la vérité découverte, contemplée, ou mieux aperçue, a fait passer dans l'âme tout entière du F. Ignace-Marie, — et aussi les stades progressifs, plutôt que successifs, de son développement.

Deux ou trois exemples pour illustrer et, si besoin, justifier.

Sur la foi d'un critique, le F. Ignace-Marie a écrit, vers 1912, de Dryden : « *Tempérament* : très modeste, très facile à déconcerter ; est mort catholique. »

Vers 1918, il rectifiera au crayon : « Esprit versatile et vénal, ne tarda pas à se rallier à Charles II dont il chanta le retour. Guidé par l'intérêt, il changea trois fois de religion : catholique, puritain, catholique. »

Du « Paradis Perdu », il écrit, se guidant sur son manuel : « La solennité continue et massive de son style, à la longue, engendre l'ennui. » Plus tard, il améliorera cette opinion, en l'aggravant : « En général, il cherche trop à faire montre de son érudition, — ce qui convient d'autant moins qu'il parle

du monde à sa naissance... Son style quoique entraînant et plein de force sent l'effort et n'est pas exempt de raideur ; il est aussi chargé d'hébraïsmes, d'hellénismes, de latinismes. »

Combien, cependant, sont plus curieuses et attachantes pour nous, ces notes de l'autre groupe, réunies, non dans un but d'abord utilitaire, et pour parer aux surprises d'un examen, — mais guidé par le souci d'une culture désintéressée, la hantise de l'apostolat, l'infléchissable désir d'une vie continuellement unie à Dieu !

Nous les feuilleterons, après les avoir distribuées sous les chefs suivants : Pédagogie, éducation, ascèse et mystique.

A) *Pédagogie*. — Des connaissances philosophiques, assez étendues, convenablement digérées, lui rendaient accessibles, — et même lui permettaient de lire avec aisance, — tous livres traitant de psychologie appliquée à l'éducation, de méthodologie, de sociologie et d'esthétique.

Dans cet ordre d'idées, retenons trois œuvres dont il a laissé des analyses, — accompagnées de brefs commentaires qui reflètent et souvent condensent ses impressions : Le Gouvernement de soi-même du P. Eymieu, la Psychologie pédagogique du P. de la Vaissière, la Théorie des Belles-Lettres du P. Longhaye. Nous écartons le Cours d'Economie sociale de Ch. Antoine.

1) *Le Gouvernement de soi-même*. — Savoir n'est pas pour le F. Ignace-Marie une fin, mais un moyen. Il veut savoir pour mieux agir, orienter plus sagement ses efforts, créer ou accentuer en lui les courants favorables au devoir et à la vertu, — tels que les définit sa vocation de Frère de l'Instruction Chrétienne.

Et c'est de cette préoccupation qu'il part et s'inspire quand il retient et se signale comme ayant une particulière importance pratique :

a) *L'influence de l'idée sur l'acte* et les conséquences qui en découlent :

« Gouverner ses idées pour se gouverner soi-même. »

« Ne jamais discuter une bonne résolution quand le moment

est venu de la tenir ; pour cela, faire la résolution aussi riche, incarnée, complexe que possible. »

« Constaté froidement le devoir à remplir, s'y résoudre par des motifs énergiques, tirés surtout d'ordre général ou transcendant, en détourner la pensée jusqu'au moment de l'exécution — le moment venu, *se jeter à l'action*, sachant qu'il n'y a que le premier pas qui coûte. »

b) *Le rebondissement de l'acte sur le sentiment :*

« Pour se donner le sentiment que l'on *peut* avoir, il faut agir comme si on l'avait déjà. »

« Applications aux sympathies et antipathies déréglées, aux sécheresses et aridités spirituelles, aux vertus à acquérir. »

c) *Le rôle de l'Idéal :*

« L'idéal mobilise et tend à s'agréger toutes nos ressources psychologiques ; il faut qu'il réponde à la destinée et aux aptitudes, qu'il présente le devoir sous une lumière qui le fasse aimer, surtout qu'il développe la faculté maîtresse ; il s'exprimera dans une devise. »

Le F. Ignace-Marie a vivement goûté l'ouvrage du P. Eymieu. « Livre vraiment intéressant, dit-il ; le chapitre consacré à l'idéal est particulièrement remarquable et suggestif ; le reprendre et m'en inspirer à l'avenir. — La Revue augustinienne reproduit des appréciations fort élogieuses des périodiques les plus estimés. Mgr Blanc, dans son dictionnaire de philosophie, se demande si le P. Eymieu n'accorde pas à la psychologie plus qu'elle ne peut donner »

2) La « *Psychologie pédagogique* » du P. de la Vaissière serait d'une lecture plutôt ardue pour qui ne se tient pas au courant des recherches sur les méthodes modernes d'enseignement et d'éducation. Le F. Ignace-Marie semble n'y avoir rencontré que des idées déjà familières, — tant il y a de clarté, de précision et d'exactitude dans les pages qui résument le livre.

Il souligne, sans doute à cause de la valeur qu'il leur attribue :

a) *Le but de l'éducation** :

« Former un sujet capable de faire face à une situation nouvelle

par une connaissance de ce qu'il doit faire et une réalisation aussi parfaite que possible des prescriptions de la raison. »

b) *Les intérêts pendant l'adolescence et la jeunesse :*

« Préoccupations d'ordre moral et religieux, attrait pour les connaissances rationnelles, — foi robuste en la raison humaine, — l'essai actif des forces vitales, dans toutes les directions. »

c) *L'évolution de l'intelligence et de la volonté.*

Ses notes portent en conclusion ce jugement : « Ouvrage remarquable ; synthèse de ce qui a été fait en psychologie pédagogique. »

3) La « Théorie des Belles-Lettres » du P. Longhaye l'a conquis absolument. Lui, d'ordinaire, si attentif à n'excéder en rien et à ne point se régler sur l'enthousiasme, se laisse entraîner cette fois, en fermant le livre, à écrire :

« Livre magnifique, très profond, d'un apôtre, pétri des vrais principes, d'une logique inattaquable, d'une hardiesse assurée, — par suite, déboulonne bien des idoles du jour, dénonce et flagelle la monstrueuse inconséquence de certains catholiques s'accommodant aux opinions toutes faites, prompts à s'engouer, même des auteurs les plus perfidement hostiles aux choses les plus sacrées, — proclame le nécessaire équilibre des facultés pour la belle et bienfaisante création artistique, — et leur interdépendance, et rappelle que nos jugements doivent résulter de la vérité perçue par l'esprit, — et non des courants de l'opinion. »

« A faire lire par les âmes capables de sentir avec délicatesse et de s'éprendre du beau.

« Merci, mon Dieu. »

Il a lu et médité l'ouvrage, non pour jouir en esthète plus ou moins raffiné et satisfait, — mais l'œil fixé sur Jésus-Christ, le beau idéal incarné. Et quand une pensée qu'il transcrit n'explicite pas suffisamment tout le surnaturel qui l'inspire ou qu'elle suggère, il la complète par un mot ou une courte et sobre réflexion.

« *Toute parole est une action morale sur autrui !* » Un trait

rouge attire l'attention sur cette pensée. Et il ajoute : « Voilà pourquoi il faudra rendre compte de toute parole inutile. »

« Ainsi, le vrai, le beau, le bien tendent par nature à transfigurer en eux-mêmes tout ce qui vient à leur contact immédiat. » Et lui de dégager cette conclusion : « Vivre avec Jésus afin d'être transformé par Lui. »

Il serait facile d'apporter d'autres exemples, également topiques, mais il suffit pour montrer la manière, et à quel point, chez le F. Ignace-Marie, l'idée de Dieu accompagnait, pour la pénétrer, la transfigurer et l'exhausser jusqu'au plan de la sur-nature, la réflexion sur la vérité humaine.

B) *Education*. — Le F. Ignace-Marie avait compris que l'œuvre de l'éducation ne doit pas être livrée au hasard, — qu'elle a ses principes qui en font une science, — et des procédés dont l'expérience a démontré la sagesse et la validité, — et donc qu'on ne s'improvise pas éducateur sans risques pour les âmes d'enfants et d'adolescents qui nous sont confiées.

Aussi, faut-il signaler au tout premier plan de ses curiosités, tout ce qui touche à l'éducation. Il a lu, la plume à la main, et ramassé en de copieux résumés ceux que l'on pourrait appeler les « classiques » en la matière : Dupanloup, Montfat, Guibert, Fénelon, — la plupart des manuels édités par les Instituts religieux enseignants : Guide de l'Instituteur, — cela va de soi, — Guide des Ecoles des Petits Frères de Marie, Conduite des Ecoles, — sans exclure radicalement des auteurs dont l'idéal s'est alourdi de laïcisme et de naturalisme. Il a, sans doute, moins fréquenté Buisson que Dupanloup, — mais il n'ignore ni ses théories, ni ses prétentions, — ni non plus, probablement, avec quel sans-gêne désinvolte le « Dictionnaire de Pédagogie » dénature les sévérités de la brochure de notre Vénérable Père sur l'Enseignement mutuel. Sur des fiches spéciales, le F. Ignace-Marie reporte les remarques, conseils et directions relatives à un même objet : formation de la conscience, prière et liturgie, — lutte contre un défaut, acquisition d'une vertu, etc...

C) *Ascèse et Mystique*. — « Posséder Dieu, dit Saint Augustin,

c'est le connaître. » Et le F. Ignace-Marie a conclu : « C'est par la connaissance que je parviendrai à l'amour ; plus Dieu me sera connu, — et plus mon âme sera invinciblement emportée vers Lui ; plus j'aurai le sens de la grâce et des richesses dont elle me dote, et plus sera puissant le désir de préserver jalousement, et d'accroître sans cesse « tout ce dedans » que je porte en moi et qu'un trop grand nombre n'ont pas exploré. »

De là, ces notes sur l'ascèse et la mystique, singulièrement, et plus que toutes autres, révélatrices de la nature et de la qualité de ses préoccupations dominantes.

Elles expriment la substance d'œuvres qu'on n'aborde d'ordinaire avec fruit qu'après une sérieuse initiation théologique ; même, il en est quelques-unes qui semblent plutôt réservées aux seules âmes que le Saint-Esprit guide par ses dons dans les voies de l'Amour : Somme de Saint Thomas, Traité de la Sainte Trinité (Lachat), — Traité du Saint-Esprit (Gaume), — l'Ascétique de Ribet, — les Grâces d'oraison de Poulain, la Montée du Carmel de Saint Jean de la Croix, — et aussi des articles des Etudes, de la Revue Augustinienne, du Messager du Cœur de Jésus sur la Mystique, la sainteté et l'enfance, la première grâce en Marie, le mystère de la Rédemption, la dévotion au Sacré-Cœur, etc...

Ici encore, tout, dans ces lectures et études, même celles dont le caractère est purement spéculatif est ordonné par le F. Ignace-Marie, à la pratique. Il étudie la vie de Dieu en lui-même, évidemment parce que Dieu, pour le croyant, à plus forte raison pour le religieux, est l'objet de connaissance le plus digne, et d'un ordre qui le situe au-dessus de tout le reste, — mais autant, et plus encore, pour concevoir le vrai caractère de la vie chrétienne qui sera d'autant plus parfaite qu'elle se rapprochera davantage de la vie même de Dieu au sein de la Trinité. L'essence divine n'est-elle pas notre fin dernière ?

Il lit le traité du Saint-Esprit de Mgr Gaume pour mieux éclairer en lui « le ciel de la foi », entendre comment s'accomplit notre divinisation par la grâce sanctifiante et la présence substantielle du Saint-Esprit en nous.

Dans Ribet, c'est l'idée de perfection à laquelle il s'attache

davantage. En marge, il a écrit : « Clair ! lumineux ! », — et, en regard cette phrase : « A ceux qui sont tentés de se décourager et de faiblir à la vue du passé et des difficultés de l'avenir, il faut conseiller d'oublier le passé et de ne prendre que le jour présent, mais de concentrer en ce jour tous leurs désirs et tous leurs efforts, — et le lendemain recourir au même stratagème. A chaque jour suffit sa peine. — Vivre au jour le jour ! »

Pour retrouver rapidement ce qui lui est apparu comme plus substantiel, ou plus important, ou plus en rapport avec ses états propres, il le copie à l'encre rouge et le souligne d'un trait vigoureux. C'est ainsi qu'il met en relief les idées suivantes : « L'essentiel, c'est de ne pas contrarier l'action divine en nous. — Docilité à suivre les impulsions de l'attrait surnaturel : Dieu mesure sa confiance à l'attention qu'on lui donne... Donc, fidélité à la grâce du moment. — Quant aux consolations, il vaut mieux ne pas les désirer. »

Dans les Grâces d'oraison du P. Poulain, il ne paraît point douteux qu'il ait d'abord cherché des lumières pour percevoir et définir plus précisément le travail de Dieu en son intérieur. On a l'impression très nette que le volume vaut pour le F. Ignace-Marie avant tout par ce qu'il dit de l'oraison de quiétude, de sa nature, de ses caractères, des épreuves qui l'accompagnent pour l'authentifier : présence sentie de Dieu, possession intérieure de Dieu, connaissance obscure et confuse de Dieu, — distractions auxquelles la patience est le grand remède. Cette impression devient une quasi certitude quand on jette un coup d'œil sur les réflexions et maximes dont, à cette époque, il couvre les feuilles-signets de ses livres d'études ou de ses cahiers. Qu'on en juge plutôt :

« On ne peut arriver à l'union sans croix ; s'abandonner sans réserve à la volonté divine... spécialement dans souffrances, maladies. »

« Résumé : détachement de soi-même ; soumission entière à la volonté divine ; prière continuelle pour obtenir l'une et l'autre. »

« Jésus est insatiable de souffrances et d'humiliations : arrivée au Calvaire... Comment répondre à tant d'amour ? Par des péchés ? »

« Ne pas chercher à jouir, mais chercher par tous les moyens souffrir, car qui dira la valeur des souffrances ? »

« *Encore, toujours* ; soumission amoureuse à la volonté divine. »

« Renoncement en tout. Détachement ! Détachement ! »

« L'oraison de quiétude est assez forte pour produire des effets... mais pas assez pour atteindre le sentiment (à cause de la conscience obscure) : d'où souffrances... »

« Se défier de soi (à propos du vœu de victime.) Plutôt le saint abandon à Jésus... Si Jésus demande, oh ! oui, tout de suite !... »

« Abandon total à Jésus si sage, si puissant, si bon, si aimant. »

* * *

Il est une matière d'enseignement sur laquelle les notes du F. Ignace-Marie sont particulièrement abondantes : c'est le catéchisme. A les parcourir, on est vite convaincu qu'il a voulu, en cette matière, exceller par la clarté de l'exposition, l'intégrité doctrinale, le charme et le prenant de la leçon.

Ici, aux exigences d'une conscience professionnelle singulièrement délicate, s'ajoutait un suprême et inaltéré respect des âmes, de l'organisme surnaturel instauré en elles par le baptême et de leur déification par la grâce. Il voyait Notre-Seigneur dans ses élèves, — et il aimait assez Notre-Seigneur pour ne l'annoncer qu'après s'être rendu propre à cet office, — autant qu'il était en lui.

Il avait le sens des valeurs et de l'importance relative des objets d'enseignement, — et cette souveraine excellence que sa foi lui affirmait de Dieu, il eût estimé sacrilège et impie de ne pas l'attribuer à la doctrine chrétienne, aux programmes qui la circonscrivent et la définissent pour l'école primaire, aux moments que les horaires lui réservent. Il eût redouté d'être atteint par cet anathème de Notre-Seigneur : « Malheur à celui qui scandalise l'un de ces petits qui croient en moi ! », si, même une seule fois, dans une seule circonstance, il avait donné, aux enfants de sa classe, l'impression que la matière qui se subordonne toutes les autres, — et par son contenu, et par ses applications

pratiques, — c'est-à-dire la vérité religieuse, n'est pas celle à laquelle il attache lui-même le plus d'importance, — celle à laquelle les autres cèdent, — et qui maintient ses droits contre toutes les exigences des examens, concours et diplômes, officiels ou non.

Respect absolu des âmes, sens des valeurs hiérarchisées aux clartés de la foi : voilà où le F. Ignace-Marie puisait ce zèle qui l'animait, le subjuguait, dans l'enseignement du catéchisme.

Il s'était rappelé ces vers de La Fontaine :

« Une morale nue apporte de l'ennui :

Le conte fait passer la morale avec lui ! »

Aussi dès le noviciat, avait-il commencé le « Carnet-trésor » : c'est un recueil qu'il s'était composé afin d'avoir toujours, sous la main, le trait, l'anecdote, la comparaison, la citation qui illustrera la vérité trop abstraite, mettra un peu de joie sur les fronts qu'une attention prolongée a rendu trop graves, aidera à capter les esprits volages « pour y verser, d'un doigt preste, la goutte d'or de la divine doctrine. »

Il a emprunté partout et tiré parti de tout : Ancien et Nouveau Testament, vies des Saints, sermons, lectures spirituelles, entretien avec un supérieur, un confrère, un étranger.

A parcourir le recueil, on passe sans cesse

Du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ici, c'est le Cardinal Bégin qui est en scène. Il interroge un petit Canadien de cinq ans qui a fait sa première communion.

« Qu'as-tu reçu ? — Le p'tit Jésus. — Est-il plus grand que moi, le p'tit Jésus ? — Ah ! ben oui ! un boutt. — Mais alors, comment se fait-il qu'il soit dans l'hostie ? » Hésitation, embarras du petit Canadien, — nouvelle question et plus pressante du Cardinal. « Il... il... se tasse ! »

Plus loin, c'est la réponse de sainte Jeanne de Chantal, âgée, elle aussi, de cinq ans, à un protestant : « Ainsi, vous ne croyez pas que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie : vous le prenez donc pour un menteur ! »

Et voici, pour aviver la foi de son auditoire à la présence

réelle, le miracle de Turin en 1453, puis le miracle de Faverney en 1608.

Nous rencontrons fréquemment le curé d'Ars, avec des images de son crû, si neuves, si colorées, si pittoresques, si imprévues : « Le démon nous amuse jusqu'au dernier moment, comme on amuse un pauvre homme en attendant que les gendarmes viennent le prendre. Quand les gendarmes arrivent, il crie et se tourmente, mais on ne le lâche pas pour autant. » — « Le calomniateur est semblable à la chenille qui se promenant sur les fleurs y laisse sa bave et les salit. »

Le F. Ignace-Marie s'imposait une préparation écrite, minutieuse, détaillée, de toutes les leçons de catéchisme.

Qu'on juge de cette préparation par les extraits suivants : il expose à des élèves d'un cours supérieur les attributs de l'Eglise.

« *L'Eglise est une* » : qu'est-ce que cela signifie ?

Il ne peut y avoir plusieurs églises vraies. Dans l'Evangile, Jésus-Christ a parlé de *son Eglise* et de *son troupeau*.

Que veut dire : « *Ont la même foi ?* »

Quelle différence avec les Protestants !... Luther l'avouait : « Le diable est parmi nous ; il y a autant de *fois* que de *têtes*. »

On en comptait 288 sectes aux Etats-Unis (Devivier).

Que veut dire : « *Sont dans une même communion ?* »

Même culte, — reçoivent les mêmes sacrements.

Le protestantisme a autant de « Bonnets » (têtes, chefs) que de clochers.

L'église protestante ressemble à un ver coupé en mille morceaux, dont chacun remue tant qu'il lui reste un peu de vie, mais qui finira par mourir. (Aveu d'un protestant.)

Multiplés sectes protestantes qui se détestent souvent... tandis qu'au contraire, allez en Europe, en Amérique, tous les catholiques croient, pensent et sentent de même en religion.

Un ambassadeur de France en Angleterre étant revenu d'une grave maladie, quelques protestants lui demandaient s'il n'aurait pas été affligé de mourir et d'être enterré parmi des protestants. « Non, j'aurais seulement ordonné de creuser une

fosse un peu plus profonde, et je me serais trouvé parmi les catholiques. »

Un protestant qui se fait catholique revient à la religion de ses pères.

Une dame catholique à deux ministres protestants : « Il faut avouer que vous avez fait une admirable réforme. Vous avez ôté la messe, le carême, la confession, le purgatoire. Otez encore l'enfer, — et je serai des vôtres ! »

*
* *

Le F. Ignace-Marie ressentit autant de surprise que d'embaras de se voir chargé de la confection ou de la refonte de manuels pour les écoles primaires du Canada. Il fit de respectueuses représentations. Nous sommes désormais assez renseignés pour comprendre qu'on n'en ait pas tenu compte.

Il se mit donc à la tâche. Ce qu'il n'entreprit, certes, ni par goût, ni par plaisir, il l'exécuta sans témoigner, à aucun moment, de quelles répugnances il avait à triompher. A voir l'entrain, l'application qu'il apportait, qui donc eût pu soupçonner quels soulèvements intérieurs il devait comprimer, — et tous les déchirements d'âme qui restèrent le secret de Dieu !

Ici, encore, écoutons le C. F. Louis-Arsène :

« Pendant de longs mois, le F. Ignace-Marie travailla à la revision des parties du Maître de l'Arithmétique, Cours supérieur, — du Cours d'algèbre et de géométrie. Il fit avec un soin scrupuleux et une sérénité parfaite la vérification de fastidieux calculs. Ses confrères du « Bureau des Etudes » étaient presque stupéfaits de l'inlassable patience et de l'ordre merveilleux avec lequel il alignait les chiffres et contrôlait l'exactitude des formules et des solutions. Nous lui devons les Notions de Trigonométrie pratique, — partie du Maître et de l'élève. »

Mais ce sont les « Lectures Littéraires », Cours supérieur, qui ont surtout prouvé sa puissance de travail, ses qualités pédagogiques, l'étendue de son information, — avec quelle finesse et délicatesse il disséquait une page d'auteur pour en faire saillir la beauté et l'originalité. « Lorsque l'ouvrage parut

en 1921, nous avons reçu les lettres les plus élogieuses de la part des supérieurs des collèges classiques, de principaux d'écoles normales, d'inspecteurs primaires, de directeurs et directrices de pensionnats et d'écoles primaires supérieures. » (1)

La mort ne permit pas au F. Ignace-Marie de rédiger la Partie du Maître. M. l'abbé Grillet, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université catholique de Lyon s'est chargé de ce travail. Et sans rien modifier du plan primitif, il a produit une œuvre qui se classe parmi les meilleures du genre.

(1) Fr. L.-A.

CHAPITRE V

LE F. IGNACE-MARIE A LA MAISON PROVINCIALE DE LAPRAIRIE. — SA VIE DE TRAVAIL ET D'UNION A DIEU. — SA CHARITÉ FRATERNELLE.

« Dans le silence extérieur et intérieur, ô mon âme, écoute Dieu qui te parle ; écoute l'Ami divin qui est en toi. Lui, acte pur, n'est pas inactif. »

Dans ces paroles que le F. Ignace-Marie écrivait le 6 juin 1918, nous avons mieux qu'un désir et une aspiration ; aucune formule, en effet, ne traduirait en termes plus exacts et saisissants la vie du F. Ignace-Marie, de son arrivée à la maison provinciale jusqu'à sa mort le 4 janvier 1922.

Il voulut et sut rester à sa place, ignoré, entouré de solitude et de silence, — et après avoir, libéralement, joyeusement, avec entrain et allégresse, sans exception ni acception, abandonné de sa personne ce que suggérerait la charité fraternelle la plus attentive et dévouée, « fermer sur lui-même sa porte, appeler à lui, Jésus, son bien-aimé, — et demeurer avec Lui dans la cellule intérieure. »

Le « Bureau des Etudes », sa chambre qui lui sert de salle de travail et qu'il partage avec un confrère, la chapelle, la salle ou la cour de récréation : c'étaient les seuls endroits où on avait chance de le rencontrer, — mais où il se trouvait toujours, à la minute fixée par le règlement.

Une image pieuse décore sa table de travail. Le matériel dont il use est des plus communs, et même des plus rudimentaires, parfois insuffisant. La salle, assez vaste, n'a pour l'éclairer qu'une lampe, trop faible. Toute une année, le soir venu, le F. Ignace-Marie transportera ses affaires au milieu de la pièce : l'installation est au petit bonheur, mal aisée, mal commode : il ne se plaint pas, ne fait pas une remarque, — tellement il

trouve naturel qu'un religieux manque de confort. L'année suivante, il imagine cependant une amélioration : il suspend à un bec de gaz une autre lampe qui lui brûle les yeux : un abat-jour, sorti d'un magasin, serait pour lui article de luxe : il y supplée par une feuille de papier chiffonnée avec plus ou moins de grâce.

Il avait, comme compagnon habituel, un homme réservé, tenace autant que consciencieux dans sa besogne. On ne rompait pas souvent le silence. Parfois, pourtant, lorsque la fatigue commençait de se faire sentir, le F. Ignace-Marie allait trouver son collègue pour lui communiquer une trouvaille, savourer avec lui une belle page qu'il venait de découvrir, échanger avec lui quelques vues sur les besognes dont ils étaient chargées. L'entente était parfaite, — sauf sur un point : le F. Ignace-Marie « s'arrangeait à balayer la chambre cinq ou six fois, ou plus, contre moi une, » Du reste, « il n'aurait rien changé à notre aménagement sans demander mon avis. »

Il y avait bien, de temps en temps, quelque fâcheux à s'introduire dans ce sanctuaire du travail. Un dimanche, après la grand'messe, un visiteur se présente : le F. Ignace-Marie était absorbé dans une besogne fastidieuse, urgente, pour laquelle il ne disposait que du temps strictement nécessaire : l'instant était évidemment mal choisi, mais l'accueil est si cordial, la poignée de main si franche, toute la physionomie du F. Ignace-Marie s'éclaire d'un si bon sourire que l'importun s'y laisse prendre. Et le voilà d'amorcer une discussion sur un sujet repris vingt fois déjà et dont l'objet est souverainement puéril. Un autre eût rongé son frein ou signifié qu'il avait plus pressé que d'entendre des fadaïses. Le F. Ignace-Marie, pendant deux heures, écouta, sans manifester la moindre impatience. Et la séance se fût prolongée au delà, probablement, si la cloche de l'examen particulier n'était venue la clore. Toutefois, le F. Ignace-Marie, pour ne pas être complice du temps perdu, n'avait pas offert de siège au visiteur.

Un autre jour, c'est un jeune Frère, chargé d'un emploi manuel, qui s'amène, et, à brûle-pourpoint : « Cher Frère, voudriez-vous m'enseigner les logarithmes ? — Les logarithmes ?

Et pourquoi donc ? — C'est que, tout à l'heure, j'ai vu le F. M. calculer ; il a une manière à lui, très rapide et que je lui ai demandé de m'enseigner. Mais il m'a répondu qu'il me faudrait d'abord apprendre les logarithmes. » Le F. Ignace-Marie hasarda une petite remarque : « Ne serait-ce pas un tour, mon Frère ? » Mais le front du jeune frère s'était rembruni ; il s'aperçut qu'il allait désobliger et qu'un refus contristerait profondément. « C'est bien, dit-il, asseyez-vous là ! » Et la leçon commença. Le professeur y mit tout son cœur, tout son talent ; il aménua ses connaissances, simplifia méthodes et procédés, reprit vingt fois les mêmes notions. L'élève écoutait avec un grand désir d'apprendre et de comprendre. Quand on se quitta, le jeune frère était ravi de la condescendante et patiente bonté du F. Ignace-Marie, mais convaincu aussi que les logarithmes n'étaient point vraiment pour lui le moyen le plus expéditif d'effectuer de longues et difficiles opérations. Il s'en tint à cette première et décisive épreuve.

Au « Bureau des Etudes », la besogne est absorbante. Elle eût épuisé, — et bien au delà, — la puissance de travail d'un autre. Au F. Ignace-Marie, elle laisse des loisirs pour l'exercice du dévouement et de la charité.

Voici un malade dont la chambre est isolée : le F. Ignace-Marie se constituera son infirmier bénévole. Fréquemment, matin et soir, il lui fait visite ; il l'entoure de prévenances et de délicatesses, le supplée dans son emploi, lui administre potions et remèdes.

En voici un autre qui a la hantise des microbes : le F. Ignace-Marie lui offre sa propre chambre où l'air et la lumière pénètrent à plein une bonne partie du jour : lui, il n'a cure ni de la contagion, ni des microbes quand, à si peu de frais, il dispense à une âme le bonheur et la sécurité.

Le F. Ignace-Marie s'aperçoit que l'un de ses voisins traîne dans sa besogne et n'arrive pas à se libérer à temps pour la récréation. Il se porte à son aide. Et comme on éprouve quelque scrupule à accepter son concours. « Cela me sera, dit-il, la meilleure détente et le plus efficace dérivatif. Laissez-moi faire. » Il n'avait

point convaincu son interlocuteur, — mais sa charité s'était imposée.

Il était chargé du réfectoire des étrangers. « Il le tenait, dit le T. C. F. Louis-Arsène, avec une propreté méticuleuse, — et ceux qui le voyaient occupé à cette humble fonction étaient profondément édifiés de la modestie charmante avec laquelle il s'acquittait de son emploi. Presque toujours les hôtes étrangers à l'Institut que nous recevions dans ce réfectoire, — supérieurs de communautés religieuses, prédicateurs de retraite, prêtres des paroisses, dignitaires ecclésiastiques, ne pouvaient s'empêcher de faire quelque remarque élogieuse à son sujet et de montrer qu'ils s'intéressaient à sa personne »

Depuis plusieurs années déjà, le F. Albert-Marie traînait à Laprairie ses restes de forces. Nature ardente, ouverte à tous les enthousiasmes, intelligence curieuse, affinée par l'étude, d'une culture étendue et variée, il avait, dans son adolescence, et au delà, — caressé bien des rêves, tous inspirés par un noble idéal, — dont quelques-uns pourtant n'étaient peut-être pas radicalement purs de tout alliage. Directeur de Saint-François-Xavier (Montréal), de Buckingham, il avait affirmé ses qualités d'administrateur et d'éducateur, par des initiatives hardies, le besoin de rénover, sinon d'innover, — le caractère très personnel de ses démarches, l'horreur de la banalité et de la routine. C'était un tempérament de chef, l'un de ces hommes que, d'instinct, l'on interroge pour recevoir des ordres et accepter des consignes. Et, en pleine jeunesse, en pleine fièvre d'action, il est frappé, sans remède, par un mal impitoyable. Il luttera sept années, — d'abord sans rien abandonner de ses espoirs : dans ses lettres, dans ses conversations, on pressent que toutes les énergies restent centrées vers l'avenir ? Puis, un jour, la cruelle réalité se dénonce, à lui, dans une série d'accidents. C'est l'effondrement des illusions, — qui opère les utiles redressements et oriente définitivement et uniquement l'âme vers Dieu.

Le F. Ignace-Marie a été le témoin, — et même un peu l'instrument de la transformation. Il en sera, plus que nul autre, l'heureux bénéficiaire.

Le F. Albert-Marie est trop faible pour lire ; il a un jour souhaité qu'on vienne, parfois, lui parler de Dieu et lui commenter quelque ouvrage de piété. Et le F. Ignace-Marie s'est mis à sa disposition.

Tous les soirs, à 8 heures, ils se retrouvent tous les deux. Ce qu'ils disent, les propos qu'ils échangent, — à quelles ascensions ils s'entraînent, — et comment vibrent les deux âmes en contact, — nous en avons retrouvé l'écho dans une fiche que le F. Ignace-Marie fait précéder de cette observation.

« Notes de lectures (Sauvé, *Elévations dogmatiques*, — l'Ange intime, l'homme intime) faites le soir avec le F. Albert-Marie, — résumées de mémoire. Octobre 1920. »

Nous les reproduisons textuellement, — malgré leur longueur.

« La création est un acte de la souveraine bonté de Dieu...

« Rien, sur la terre, si l'on en excepte l'Eucharistie, ne peut donner une idée de la gloire que les Anges rendent à Dieu... Quel horizon !

« Les Anges, et chacun d'eux, s'intéressent vivement à nous. Preuves : a) Ils veulent la plus grande gloire de Dieu... Par suite, ils voudraient nous la voir procurer également ; b) Dans le plus intime de mon être, je sens que je ne suis pas capable de me désintéresser du sort des hommes... Et eux, qui sont plus parfaits que moi !...

« Chaque créature sert à manifester les perfections divines...

« Chaque ordre des Anges manifeste une perfection de Dieu... chaque âme a aussi la même fin...

« Les Anges manifestent sa bonté : qu'ils doivent donc être bons !...

« Les Archanges manifestent la révélation de Dieu : leur demander de comprendre le plan divin de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie.

« Les Principautés manifestent le gouvernement de Dieu : se recommander à elles si on a quelque supériorité.

« Les Vertus manifestent sa force. C'est par leur intermédiaire que s'accomplissent les miracles.

« Les Dominations manifestent son domaine ; les Trônes, son

repos, sa béatitude ; les Chérubins, la science de Dieu : ils sont tout yeux... ; les Séraphins, l'amour de Dieu. Ce sont des globes de feu.

« Et tous m'aiment... et veulent irradier sur moi les perfections que le bon Dieu leur a données...

« Il y a parmi ces Anges, dans un de ces chœurs, une place qui m'est destinée... laquelle ? O Mère, pourquoi m'avoir donné de tels desirs ? Oui, moi, votre petit enfant, je veux être sur la terre, un séraphin d'amour pour... Les Séraphins du ciel veulent embraser d'amour toutes les créatures... Alors, ô ma Mère, je vois mon rôle... mon double rôle : aimer... se consumer... faire aimer...

« L'activité des Anges dans le repos.

« La science des Anges comparée à celle des plus grands savants... Que nous sommes petits... Comment après cela, être assez déraisonnable et assez ridicule pour avoir des pensées de vaine complaisance !...

« L'Ange est plus parfait que l'homme dans son intelligence, dans sa volonté, dans sa puissance sur la matière, parce qu'il est plus semblable à Dieu... Que l'humilité nous convient bien !...

« Le respect que Dieu a de notre liberté : les Anges ne connaissent pas les pensées intimes des hommes, à moins qu'elles n'aient un écho dans les sens ou l'imagination. L'âme est un sanctuaire... Venez, bel Ange, habiter en moi, parce que je sais que vous m'aimez...

« Qui dira la perfection des Anges !.. Pendant que nous traînons notre misérable corps..., eux dégagés de toute matière...

« Qui dira leur sainteté !.. Les démons ont en horreur les péchés de la chair... Mais la haine chez eux les porte à vaincre leur répugnance pour proposer ces péchés aux hommes.

« Nous n'avons qu'un avantage sur eux, c'est de pouvoir souffrir... Notre-Seigneur aurait demandé à une sainte âme : « Veux-tu encore souffrir un jour ? — Seigneur, je n'en puis plus... — Je te placerais parmi les Séraphins... »

« Par permission de Dieu, le démon peut habiter des corps

(possession) ; de même les Anges peuvent venir en nous, si nous le désirons... ; des saints l'ont demandé... Oh ! venez, bel Ange !

« On ne peut songer sans effroi à ce que des anges si intelligents, si parfaits... en soient venus jusqu'à tomber dans l'abîme du péché !

« *Pratique* : Se faire petit... Combattre, déraciner l'orgueil... L'épreuve des Anges : M'aimes-tu jusqu'à croire à la vision béatifique, à l'Incarnation... ?

« C'est la même épreuve pour l'homme... Mais l'Ange a mis dans un seul acte une telle intensité de volonté que, en un instant, son sort a été fixé.

« L'auteur dit que, sans doute, il y a des hommes plus méchants que certains démons... et qu'il y a des saints qui aiment plus Dieu que certains Anges. D'abord la Très Sainte Vierge...

« L'auteur dit que certains Anges, dans l'épreuve, ont dû commettre des imperfections, mais l'imperfection ne mène pas au purgatoire.

« Consolant : à rapprocher de la Vie intérieure de Tissoit qui, autant que je me rappelle, ne semble pas dire tout à fait cela.

« Il analyse aussi la fidélité ou la chute des Anges : il nous montre ces derniers glissant insensiblement vers l'abîme... Cela paraît étrange au premier abord, mais on voit, après réflexion, que c'est très sensé : les Anges étaient dans la pure foi... D'ailleurs, cette épreuve n'a pu durer quand même qu'un instant, ces esprits étant si parfaits...

« L'auteur fait consister la peine afflictive pour les démons dans l'impossibilité de contenter leur activité. Au lieu de se tourner vers Dieu, ils se sont tournés vers eux-mêmes, vers leur beauté, et, pour punition, ils en sont réduits à rester avec eux-mêmes... J'ai déjà expérimenté comme c'est pénible de n'avoir de goût pour rien... De plus, combien c'est douloureux pour des âmes de rester dans l'inaction ! Cette épreuve est rendue supportable par la pensée du séjour de Jésus à Nazareth... Mais pour les démons... c'est l'ennui à tout jamais... Le peu d'activité qu'ils déploient à perdre les hommes est insuffisante

à les contenter... D'ailleurs, il n'est pas douteux que Dieu ne les fasse rentrer dans l'enfer (prière après messe)... Certains démons n'en sont jamais sortis...

« Avec quel intérêt les Anges ont suivi Jésus dans les diverses circonstances de sa vie... de sa passion... ! Il n'y a pas de doute que des légions d'Anges entourent nos tabernacles si délaissés... nos âmes quand elles ont reçu Jésus...

« *Pratique* : Inviter les Anges à venir en moi après la communion... (D'ailleurs, il me semble que les Anges doivent toujours accompagner leur Reine.)

« La double activité des Anges : 1) Ils s'abiment en Dieu... dans un acte perpétuel d'adoration et d'amour ;

2) Ils communiquent avec les autres êtres, s'intéressent vivement à tous et particulièrement à nous.

« *Pratique* : S'efforcer d'imiter cette double activité.

« Le F. Albert-Marie me dit qu'au-dessus de l'extase, il y a un état où tout rentre dans l'ordinaire : le saint vaque à ses occupations habituelles, tout en ne perdant pas de vue Dieu.... C'est ainsi qu'agissaient dans leurs dernières années Sainte Thérèse, Saint Jean de la Croix... D'ailleurs, cela devait être le cas de Marie... (Consolant)

« Les Anges se parlent entre eux... ils nous parlent... Quand je suis seul, les écouter...

« On se plaint d'être seul... de n'avoir pas d'amis... Et ces multitudes d'Anges qui nous aiment !

« *Pratique* : Grande dévotion à Saint Michel... invocations après la Messe, — à mon bel Ange Gardien, — aux Anges Gardiens des hommes, — les voir par la foi, les saluer, leur parler.

« Magnifique élévation. On y trouve de tout : théologie, ascétisme, poésie... Mon Dieu, il ne me reste plus qu'à vous remercier et vous bénir.. Je m'unis à vous, Chœurs angéliques. »

« Le bon Dieu est si bon qu'à peine a-t-il créé, par amour naturel, l'ange et l'homme, il veut les élever jusqu'à Lui, en les gratifiant de dons surnaturels... Comme la mère qui prend

son petit enfant et l'élève en face de son visage pour qu'il la regarde dans les yeux... Il prend sa petite créature... et veut la rendre capable de le regarder face à face... O Amour infini !...

« Lui, le grand Dieu du Ciel et de la terre, l'Infini... ira jusqu'à la Croix... afin de forcer, pour ainsi dire, sa créature à l'aimer, O Amour, Amour incompréhensible, Vous n'êtes point aimé !... »

Et pendant que le F. Ignace-Marie se répète ainsi à lui-même les réflexions échangées, — et qu'il enregistre quelques thèmes des harmonies modulées par leurs âmes, le F. Albert-Marie voit dans sa chambre un « *petit cénacle* » dont Jésus est le président, — sa « Maman du Ciel », la Maîtresse, — Marie-Madeleine, l'intendante — et, lui, le petit enfant qui va, de l'un à l'autre, donner un baiser, recevoir une caresse, prendre des ordres.

D'une main tremblante, il trace :

« *Idee unique* : Union à Jésus, amour passionné pour Jésus.

« *Motif unique* : Plaire à Jésus ; rien pour moi !

« *Une seule joie* : la joie de Dieu, la joie de Jésus et de Marie.

« *Une seule haine* : la haine du péché.

« *Une seule douleur* : Jésus souffrant, Dieu outragé, les âmes qui se perdent.

« *Recueillement* : Plus rien de profane ! Jésus en Croix ! Jésus-Hostie. »

A quoi, — et comme s'ils s'étaient concertés, — le F. Ignace-Marie réplique dans son « *Petit Journal* » :

« Jésus sait mieux que nous quelles sont les croix qui nous sont le plus utiles, — celles qui doivent nous rapprocher le plus de Lui... et Il nous aime d'un amour ineffable... Donc confiance... Abandon... Amour...

« Quitter tout... pour avoir le Tout... faire de sa vie un acte intense d'adoration, d'amour...

« *Pratique* : Arrêter sa pensée sur Jésus qui, Lui, ne cesse de me regarder... de m'aimer... »

* * *

« Mon enfant, pouvais-je t'aimer davantage ? Je t'ai donné

mon Fils, l'objet de mes éternelles complaisances... Je t'ai donné l'Esprit-Saint... Je t'ai donné Marie, ma Fille bien-aimée... ». — « O mon Dieu, ô mon bon Père, soyez-en à jamais béni !.. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Tout ! »

* * *

« Je chanterai éternellement vos miséricordes, ô mon Dieu !... »
Jésus est là, regarde ! L'aimer comme on doit aimer le Bien suprême... seul, seul avec Lui... en Lui... O Beauté infinie... O mon Dieu !.. O mon Tout ! »

* * *

« Abandon le plus complet à la volonté divine... Chaque matin, Jésus vient, comme à Sœur Gertrude, nous offrir toute une brassée de petites croix... « Veux-tu m'accepter avec ceci ?... » — Etre, pour le petit Jésus, la petite balle que tantôt il presse contre son cœur, tantôt frappe rudement... tantôt abandonne dans un coin ». (Sœur Thérèse)

* * *

« Toute la vie spirituelle se résume dans le renoncement... dans la soumission amoureuse à la volonté de Dieu... (S'occuper moins de soi que de Jésus... s'abandonner à Lui... même et surtout dans la vie spirituelle... obéir avec joie dans les choses difficiles ou qui paraissent l'être (charges, emplois), s'imaginer alors que Dieu a plus d'une manière de procurer sa gloire. »

* * *

« Je t'ai aimé d'un amour éternel... De toute éternité, je vois ce jour où notre union sera consommée... » — « Et moi qui n'ai que le temps pour vous prouver mon amour, je vous ai oublié, méprisé... Ah ! mon Sauveur !.. »

* * *

« Jésus Crucifié à copier... devenir un crucifix vivant... »

* * *

« O éternelle lumière, ô Beauté incréée, et infinie, ô mon Bien suprême... tout ce qui est en moi tend vers vous ! »

* * *

« Tu souffres... tu sembles triste... Tu ne vas pas du moins te plaindre de ce qu'une épine de mon front touche le tien ?... »
— Oh ! non, mon Jésus, merci ! merci !... »

* * *

« O mon Dieu, vous le Bien suprême... l'Amour infini... Vous n'êtes point aimé... Vous êtes le grand Méconnu... le grand Oublié... »

* * *

« Ne savez-vous pas que vous êtes le *temple de Dieu* et que l'Esprit-Saint habite en vous ? » (1, Cor. 111, 16) Il faut que l'on devine à travers mon être l'hôte adoré. »

* * *

« Dieu, Fin suprême... Que désirerai-je au Ciel et sur la terre ?
— Rien que vous, ô mon Dieu, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité !.. Dieu prépare dans la retraite et le silence les âmes qu'il a choisies pour ses desseins... »

* * *

« Comme cette vie de saint Bénézet est merveilleuse ! A douze ans, il reçoit l'ordre d'aller bâtir un pont sur le Rhône ; mort à dix-neuf ans... Que les voies du Seigneur sont mystérieuses et admirables !.. Saint Bénézet, mort si jeune, avait rempli sa mission... Chacun la sienne, chacun doit glorifier Dieu dans la voie que Dieu lui a tracée de toute éternité... Cette idée ouvre des horizons insoupçonnés... Nous sommes si fascinés par le sensible... Des chenilles insignifiantes donnent parfois de magnifiques papillons, tandis que de belles chenilles se transforment en de ternes papillons... C'est l'image du monde surnaturel, du monde des âmes... Tel génie qui a brillé d'un éclat incomparable en cette vie, qu'est-il devenu dans l'autre ?.. Plus que jamais avoir en vue l'éternité... »

« La chenille vous semble morte dans son cocon, mais détrompez-vous : un mystérieux travail s'y accomplit... Ainsi, telle âme qui vit dans l'obscurité, toujours fidèle, ne semble guère avoir d'éclat... Mais attendez, Jésus est là, avec elle,

en elle, et c'est un maître-ouvrier !... Mais pour cette mystérieuse transformation, il faut que la chenille se tienne bien tranquille, isolée complètement, comme morte...

« *Pratique* : Parler de cette analogie de la chenille et de l'âme : nous sommes les chenilles du bon Dieu, en général laides, rampantes, mais... »

Ces réflexions sur saint Bénézet et sa mission sont du 13 avril 1920. Quand le F. Ignace-Marie s'épanchait de la sorte sous le regard de Dieu seul, avait-il le pressentiment que l'heure était proche où dans la lumière de gloire, le F. Albert-Marie contemplerait ces ineffables vérités dont, depuis des mois, chaque soir, ils enchantaient leur intelligence et leur cœur de religieux ? Il est permis de le croire, — car le lendemain, 14, à 7 heures du soir, au terme d'une crise où ses yeux ne s'étaient pas détachés du crucifix appendu au mur de sa cellule, le F. Albert-Marie expirait.

Le F. Ignace-Marie note aussitôt :

« A 7 heures du soir, mort du C. F. Albert-Marie... Prières ardentes pendant son agonie... puis calme profond... Servir le Seigneur avec une grande joie. »

Et le 15, il ajoutait : « Sur un lit de mort, qu'est-ce que la science ?... les honneurs ?... Oh ! que nous sommes insensés !... Les seuls sages sont les saints... Qu'est-ce que le corps après la mort ?... Et l'on voudrait qu'il commande pendant la vie !

« *Pratique* : N'étudier que selon la volonté de Dieu... jamais par amour-propre... ou entrain naturel... Le C. F. Albert-Marie avait étudié l'allemand, l'italien... Tout dans l'ordre : corps soumis à l'âme, l'âme soumise à Dieu. »

* * *

Le F. Ignace-Marie, avant de voir dans la récréation un moment de nécessaire détente, y voyait d'abord un exercice de communauté dont nul ne se dispense sans contrevenir à l'ordre et à l'obéissance, léser la charité fraternelle et infliger à son âme un notable dommage. Il répondait au signal qui l'annonçait avec la même exactitude empressée qu'au signal du réveil

le matin, ou de la visite au Saint Sacrement le soir. Il y portait une âme toute tendresse pour Dieu et ses frères, parlait peu, écoutait beaucoup, préoccupé de se faire oublier et de mettre les autres en évidence.

Non pas que la récréation ait été habituellement pour lui l'heure délicieuse, impatientement attendue. Son tempérament timide l'y accompagnait pour rendre sa parole hésitante, saccadée, ôter de leur spontanéité à ses gestes et attitudes, — jusqu'à les faire paraître à quelques-uns guindés et compassés.

Combien de fois s'est renouvelé ce tourment que, le 7 août 1918, il recommande à Marie ! « O Mère, vous savez que j'aime tous ces frères, et, pourtant, c'est pour moi un vrai supplice que d'aller avec eux : je n'ose pas... Que cette timidité me fait souffrir !.. Heureusement que vous, ô ma Mère, vous avez toujours un faible pour vos enfants malades... Je me jette dans vos bras... Je vous aime, soyez mon appui, ma consolation. »

« Sa présence, a-t-on dit du F. Ignace-Marie, n'a jamais été appréhendée par personne. » Bel éloge, qui devient émouvant quand on atteint aux réalités intérieures qui le fonde et le justifie ! Car se retrouver avec ses frères en récréation, c'est pour le F. Ignace-Marie : « Se faire tout petit !.. se faire petit roseau !... Unir la gaieté, l'enthousiasme du caractère joyeux au recueillement du caractère mélancolique, — se montrer aimable, poli, surtout envers ceux qui sont moins sympathiques, — amener chacun à parler de son sujet préféré. — donner des marques spéciales d'intérêt aux jeunes (puissant moyen de les affectionner à leur vocation), les défendre. »

Et c'est encore. « Mener le bon combat par la guerre à la médiocrité, à la vulgarité, — trouver et répéter le mot lumineux qui hausse les âmes et dissipe les inquiétudes, — acclimater le sourire sur nos lèvres pour rayonner autour de nous un peu de ce bonheur dont Dieu nous gratifie, jusqu'à nous accabler, à son service. »

Aussi, en récréation, plus que partout ailleurs : « Foin des médisants et des critiqueurs de tout acabit ! Pauvres gens ! ». — « Si quelqu'un y dénigre l'autorité ou apprécie cavalière-

ment les supérieurs, non seulement ne point pactiser avec lui, mais, avec tact et fermeté, rappeler les vrais principes. Dire par exemple : « Cela, frère, c'est le point de vue humain ; il y a l'autre, autrement réel et vrai, qui considère tout sous l'angle de la foi, ordonne et dispose tout dans l'ordre de l'obéissance. »

En récréation, par dessus tout, une âme catholique, uniquement, bienveillante à toute conviction sincère. Et donc, « éviter de se passionner pour des questions brûlantes, comme les questions de nationalité et de politique internationale qui ne sont bonnes qu'à troubler la paix, dessécher l'âme, — et gaspiller en pure perte le meilleur de ses énergies... Ne se passionner que pour le Cœur de Jésus, pour les âmes, pour les choses de l'éternité... »

Il faut, « dans la conversation, émettre son opinion sans chercher à l'imposer ; écouter avec bienveillance, politesse, largeur d'esprit, les opinions contraires, avoir toujours l'œil ouvert du côté de la vérité, de quelque part qu'elle vienne : a) — parce qu'on acquiert ainsi de nouvelles lumières : se rappeler « qu'une erreur n'est qu'une vérité dont on abuse. » b) — parce qu'on a souvent d'autant plus d'influence qu'on semble en désirer moins ; c) — parce qu'on acquiert ainsi la connaissance des hommes ; d) — parce qu'en connaissant l'erreur, il sera plus facile de s'en préserver et d'en préserver les autres ; e) — parce que la charité est sauvegardée..., d'où relations cordiales, puis bonheur qui est un élément de persévérance ; f) — parce que l'humilité, le détachement sont pratiqués ; g) — parce que le calme de l'esprit et la paix de l'âme sont assurés : d'où maîtrise de soi et pas d'obstacle à l'union à Dieu ; i) — parce que c'est l'occasion d'un petit sacrifice et ces petits sacrifices sont trop précieux pour les laisser passer, — quand on aime. »

Comme tout cela sonne clair et s'inspire de ces avis du Vénérable Père Fondateur sur les *Récréations*, s'y ajuste, les amplifie, les explicite !

« Evitez, dit en effet le Vénérable de la Mennais, dans les récréations, les cris, les jeux trop bruyants ; en un mot, tout

ce qui blesse la modestie et la gravité religieuses. — Mais n'évitez pas avec moins de soin une triste contrainte d'esprit et de cœur, qui vous empêcherait de prendre part à des jeux permis. Que votre visage soit serein ; qu'une douce gaieté anime vos paroles... Si vous remarquez dans l'un de vos frères une fâcheuse disposition à s'éloigner des autres et à se livrer à la mélancolie, faites ce qui dépend de vous pour le retirer d'un état presque toujours funeste à l'âme. — Ne vous entretenez jamais avec vos Frères de vos peines, de vos ennuis, de vos tentations ou de vos mécontentements. — Qu'il ne vous échappe jamais la moindre parole de nature à blesser la charité. — Que votre amitié soit grave, modérée, simple, édifiante en tout. »

Jusqu'à quel point chez le F. Ignace-Marie la pratique coïncide avec la théorie ? La réponse a déjà été faite à cette question : « sa présence n'a jamais été appréhendée par personne. » Et nous pourrions nous y tenir. Mais voici d'autres témoins qui déposent :

« En conversation, il s'effaçait vraiment et cherchait à mettre les autres en évidence ; jamais il ne faisait étalage de son savoir, pourtant peu ordinaire ; jamais, non plus, il ne refusait une explication à qui la lui demandait. »

« La bonté fut l'une des vertus dominantes du C. F. Ignace-Marie, — celle qui, du moins, paraît avoir été la plus apparente aux yeux de ses confrères. Que de fois pour le caractériser, n'ai-je pas entendu des expressions comme celle-ci : « Ah ! le bon F. Ignace ! — Quel bon Frère !. — « Ça c'est du bon monde ! » Aussi tous s'accordent à lui reconnaître cette qualité distinctive, la bonté. Et, en effet, malgré le proverbe qui veut que l'on ne juge pas les gens sur la mine, son extérieur seul motiverait déjà cette appréciation : modestie du regard, physionomie paisible et douce, démarche contenue ; enfin, dans toute sa personne un air de simplicité et de réserve qui charme dès le premier abord. »

« Me promenant un jour sur le trottoir avec le F. Ignace-Marie, j'avais amené la conversation sur un sujet où il était assez difficile de sauvegarder la charité à l'égard du prochain.

Le F. Ignace-Marie prétexta aussitôt une raison pour se retirer... La conduite du F. Ignace-Marie me semblait si parfaite que je me demandais quelquefois ce qu'il pouvait bien avoir à dire à confesse. »

« Une après-midi de congé, nous eûmes l'occasion de faire ensemble une promenade... Au retour, comme à l'aller, la conversation ne roula que sur des sujets édifiants. J'entends encore sa chaude parole expliquant la belle doctrine du Cardinal Bilot sur le péché originel. Ce souvenir me fait du bien. »

Terminons par ce témoignage du T. C. F. Louis-Arsène : « Je ne me rappelle pas l'avoir trouvé une seule fois en défaut, au point de vue de la régularité, de ses rapports avec ses confrères et ses supérieurs, ou de l'accomplissement de ses devoirs professionnels. Je ne crois pas, non plus, avoir jamais entendu de qui que ce soit, non seulement une plainte sur sa conduite, — mais pas même l'une de ces remarques tant soit peu désobligeantes ou cavalières auxquelles, cependant, les personnes les plus parfaites échappent elles-mêmes difficilement. Ceci est d'autant plus remarquable que deux ou trois fois par an, quelquefois plus, dans mes rapports officiels avec les Frères, j'ai dû prendre connaissance des jugements que portaient sur lui ceux avec lesquels il vivait. Mais il était si *modeste* et si *réserve*, il savait si bien échapper aux regards que plusieurs de ses confrères, même vivant à ses côtés, dans une grande communauté, le connaissaient peu et ne s'imaginaient pas quels trésors de science et de vertu se cachaient sous cette simplicité et cet effacement volontaire. — Ceux qui avaient l'avantage de l'approcher de plus près et de vivre dans son intimité étaient unanimes à dire l'estime et même l'admiration qu'ils éprouvaient pour son exceptionnelle vertu. Tous le considéraient comme un religieux d'élite. La même conclusion s'imposait à l'esprit à la suite des trois enquêtes auxquelles il fut soumis pour l'admission aux vœux, spécialement la dernière et la plus sérieuse de toutes, celle qui précéda la profession perpétuelle, en 1920... On m'a plusieurs fois fait remarquer qu'il ne parlait jamais mal du prochain, ni ne montrait la moindre impatience. Je ne l'ai personnellement jamais entendu se

plaindre des personnes ou des choses dont je savais, d'une manière certaine, qu'il avait à souffrir. »

A la Chapelle. — Un imposant signe de croix, une gène flexion profonde, lente sans affectation, — un regard tout chargé d'amour au Tabernacle, — et le F. Ignace-Marie était à sa place, à la chapelle. En même temps que tout le corps s'immobilise dans une posture de recueillement, que les paupières s'abaissent, — l'âme s'absorbe dans un acte prolongé d'anéantissement et d'adoration.

L'anéantissement, l'adoration, c'est l'attitude par où il prélude à chacune des audiences divines que ses différents exercices de piété sont pour le religieux.

Avant la prière du matin, il jette un coup d'œil sur le billet mensuel de l'Apostolat de la Prière afin de se rappeler les intentions ; le vendredi, il consulte la « Journée réparatrice de l'âme religieuse » (archiconfrérie de prière et de pénitence). Au début de la méditation, il ouvre son livre, un instant. Détail significatif : le signet restera dix-huit mois à la même page. — Du commencement à la fin, il entendra la messe dans un esprit vraiment liturgique, « en participation active » avec le sacrifice qui s'accomplit à l'autel ; il est très *attentif* à réciter, dans le Missel et Vespéral, les mêmes prières que le prêtre à l'autel.

Plus d'un regard le suit, dans le groupe des jeunes gens, lorsqu'il se présente à la Sainte Table, — regards où il entre avec un peu de curiosité un vrai désir d'édification à considérer ce qu'irradie sur un visage la présence réelle de Dieu et les ineffables échanges qui la consacrent et la ratifient.

Le soir, à la visite au Saint Sacrement, souvent le F. Ignace-Marie se transporte en esprit, en pays de mission, dans la hutte en branchage ou en pisé, dont Jésus a fait sa résidence. Il se sent ainsi plus d'amour, plus de compassion, plus de liberté pour gémir sur ces millions d'âmes qui méconnaissent ou ignorent totalement l'Unique Pasteur et ses tendresses pour ses brebis,

Au cours de la journée, on retrouve fréquemment le F. Ignace-Marie à la chapelle : il y récite, les jours ordinaires, l'office de

l'Immaculée Conception, — les jeudi et dimanche, le Petit Office de la Sainte Vierge. Et toujours « sa vue exhortait à la prière et à la piété. On le sentait en audience devant la plus haute majesté, en même temps qu'en communication intime avec un Père Aimé. » (1)

De ces stations prolongées à la chapelle, nous ne lirons qu'au Ciel le compte rendu intégral et merveilleux. Ici-bas, nous ne connaissons que quelques fragments du poème que l'Amour lui faisait chanter. Il y a plus grandiose ; rien ne nous a paru plus émouvant :

6 juin 1920. — « O Cœur adorable, Cœur infiniment miséricordieux de mon Jésus, vous qui aviez pitié des foules innombrables errant sans pasteur... vous qui avez dit : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les conduise..., vous qui êtes venu pour qu'elles aient la vie... oh ! je vous en conjure, jetez les yeux sur tous ces malheureux qui sont loin de vous... plongés dans les ténèbres de l'hérésie et du schisme... Je vous recommande instamment chacune de ces âmes que vous avez rachetées... *Je vous offre ma vie*, si vous le désirez, pour chacune d'elles. »

16 juin 1920. — « O mon Dieu, présent au plus intime de mon âme, je vous adore... Qu'aucun nuage ne m'empêche de vous voir... Tout mon être tend vers vous... vous désire avec ardeur... O ma Fin... O mon Tout... je vous adore... »

20 juin 1920. — « Jésus, venez dans mon cœur... les vainqueurs aiment à revoir le théâtre de leurs luttes victorieuses... vous y verrez aussi l'objet de vos miséricordes...

« Plus d'appui humain ; seul, seul, seul avec ma faiblesse et mes misères... mais je suis et je reste votre petit enfant, votre petit esclave d'amour... ô ma bien-aimée Mère et Maîtresse, désireux de souffrir, de souffrir beaucoup... pour Jésus ; pour Jésus seul, sans que personne ne le sache... sans espoir d'aucune

(1) F. L.-A.,

récompense... pour le seul plaisir de vous aimer... de vous ressembler... »

Je vous adore... ô mon Dieu... et mon Tout... je vous adore... »

CHAPITRE VI.

DURS TRAITEMENTS OÙ S'ÉLABORE LA PURIFICATION DE L'ÂME.

— « VOUS AVEZ PERMIS, O MON DIEU, QUE MON CŒUR FÛT
PLONGÉ DANS L'ANGOISSE ! ». — LA « GRANDE RETRAITE ».
— « C'EN EST FAIT, O MON DIEU ! JE SUIS À VOUS POUR L'ÉTER-
NITÉ ! »

« Puisqu'il plaît au bon Dieu de toujours vous éprouver par les mêmes souffrances, il faut continuer à les supporter avec résignation, patience, amour même. Il sait mieux que vous ce qui vous convient : cette sécheresse intérieure, cette impuissance de vous exprimer, cette nuit profonde qui semble quelquefois vous environner de toutes parts, tout cela est bien pénible, — et par conséquent bien méritoire et bien précieux..... »

« Oui, il faut vous perdre en Dieu, vous y abîmer tout entière, sans réserve aucune. Que vous sachiez bien lorsque vous reposerez entre ses bras ! S'il vous cache un instant sa figure aimable, ses yeux n'en sont pas moins fixés sur vous..... »

« Acceptez (vos épreuves) dans le même esprit de résignation, d'amour et de paix ; offrez-lui plus encore qu'il ne demande et soyez plus généreuse qu'il ne paraît sévère : je veux dire que vous devez être continuellement devant lui en état d'holocauste, être dans la disposition de lui sacrifier tous les goûts, toutes les consolations sensibles, s'il voulait vous en priver entièrement, et vous enfoncer avec une sainte intrépidité dans les ténèbres dont il vous environne quelquefois. Il est tout rayonnant de lumière au milieu de ces nuages ; vous ne le voyez pas, mais votre bon ange le voit et lui rend grâce de ce qu'il daigne vous appeler à lui par une voie d'autant plus sûre qu'elle est plus pénible... »

Ces conseils, d'une si pure et si ferme spiritualité, qu'au cours des années 1815-1816, le Vénérable de la Mennais adressait à

l'une de ses pénitentes, quelle joie ils eussent portée au cœur du F. Ignace-Marie, quelles décisives et lumineuses clartés, ils eussent projetées sur son intérieur s'ils lui avaient été adressés, au début de l'année 1919 !

Depuis longtemps déjà, Dieu le soumettait à quelques-uns des durs traitements où s'élaborent les purifications successives et progressives de l'âme, — mais, au début de l'année 1919, il semble bien que le F. Ignace-Marie soit à l'un de ces tournants mystérieux où l'amour divin plonge l'âme dans une effrayante solitude.

Le « Petit Journal » nous conduit jusqu'aux approches de la crise ; il nous amène à la lisière de cette nuit intense qui, dans quelques semaines, va régner sur les facultés inférieures, — et les désoler. Puis, il se taira un an, jour pour jour, du 17 novembre 1918 au 16 novembre 1919.

9 juin 1918. — « Ténèbres pour l'esprit, concupiscence pour le cœur, voilà le partage de l'homme dans cette vallée de larmes... Il ne sait le tout de rien... Et, mon Dieu, vous me voyez toujours et je ne vous vois jamais. Mon cœur, tirailé de tous côtés, n'a pas ce qu'il désire ; il vous cherche pourtant, Seigneur... Les ténèbres ont encore augmenté ; mais, ô mon Dieu, je sais que vous m'aimez... Qu'advient-il demain ?... Je sais que vous m'aimez. Tout mon espoir est en vous, parce que je sais que vous m'aimez ! »

13 août 1918. — « Oui ou non, est-ce que je crois que mon Dieu est descendu sur la terre pour moi ? Si oui, comment se fait-il que je ne sois pas fou d'amour !... Quel abîme d'amour de la part d'un Dieu pour des pécheurs, ses ennemis !... Quel abîme d'ingratitude de la part des hommes !... O mon Dieu, nous ne vous connaissons pas ... et c'est pour cela que nous ne vous aimons pas... Manifestez-vous à nos âmes...

« O mon bon Jésus, que j'ai tant offensé, que j'ai si peu aimé, qui pourra dire l'amertume de mes regrets et de ma douleur !... Du moins, mon bon Sauveur, accordez à tous ces jeunes gens, qui n'ont pas connu le mal, un accroissement d'amour, en réparation de la peine que je vous ai faite... *Miserere mei Deus...* »

14 août 1918. — « Que je vous remercie, ô mon Jésus, de m'avoir appelé au milieu de vos enfants de prédilection !.. La brebis perdue se retrouve dans le bercail avec les brebis fidèles. Mais elle a un regret qui la torture sans cesse : c'est de n'avoir à offrir au divin Pasteur que des « restes », les restes d'un cœur infidèle... En compensation, elle vous offre, ô mon bien-aimé Jésus, le cœur vierge, sans tache, immaculé, ravissant de Marie, votre Mère... »

20 août 1918. — « O mon Dieu, que de motifs n'ai-je pas de craindre vos terribles jugements ! Qui a plus péché que moi !.. Cependant, ô mon bon Jésus, j'ai placé en vous toute ma confiance, car je sais que votre royaume est pour les petits... »

21 août 1918. — « Vous avez permis, ô mon Dieu, que mon cœur fût plongé dans l'angoisse... Soyez béni, béni mille et mille fois !.. Je me suis donné à vous de tout mon cœur, simplement, sans arrière-pensée... Alors, quoi qu'il arrive, je m'en remets à votre adorable volonté... O ma Mère, soutenez votre petit enfant dans cette dure épreuve.....

— « Mon enfant, fais ce que tu as promis... je me charge du reste... Notre Père du Ciel ne s'occupe-t-il pas des petits oiseaux et des fleurs des champs ?.. Et moi, je t'abandonnerais dans une circonstance pareille ?.. Je ne serais plus une Mère !.. Aie confiance, je suis avec toi !.. »

— « Est-ce clair enfin ? Pour la seconde fois, depuis deux jours, je te l'ai fait répéter : sainte Marguerite de Cortone a mérité d'être réintégrée dans sa dignité première et occupe maintenant une place parmi les séraphins... As-tu compris maintenant que Dieu pardonne en Dieu ?...

— « O ma Mère, je m'abandonne entièrement à vous, faites que je puisse réparer... et enfin aimer... »

4 septembre 1918. — « O Jésus, vous vous emparez de plus en plus de mon pauvre cœur, je le sens... C'est avec un bonheur indicible que je me laisse transformer en Vous, par Vous... Réglez à jamais sur tout mon être... »

13 septembre 1918. — « Hier soir, avant d'être endormi, ma Mère m'a dit, à plusieurs reprises, que le jour de ma mort

serait le plus beau de ma vie, *qu'elle le savait...* Elle m'a consolé en me donnant des sentiments d'amour, de générosité, et surtout de paix profonde.

« Ce matin, Jésus m'a répété la même chose à plusieurs reprises, après la sainte Communion et Il a insisté plusieurs fois aujourd'hui pour que j'inscrive cela ici, pour que je le relise, que je l'en remercie et surtout que je le serve avec une grande joie et un amour sans bornes... »

« O mon Jésus, je suis à Vous, sans réserve... sans partage... Il ne me reste plus qu'à aimer et à souffrir... Vous m'avez demandé si je voulais bien souffrir avec vous, pour le salut des âmes. J'ai accepté, me confiant sur votre grâce. Et j'attends, les yeux fixés sur Vous, *ô mon Jésus...* »

*
* *

La souffrance est venue, — pour prendre corps dans des antipathies et répulsions dont l'objet doit toujours rester vénérable et sacré pour un religieux, — dans des indécidables qui n'avaient point jusqu'ici offusqué la conscience et qui soudain apparaissent énormes de laideur et de relief, — dans des luttes où le blasphème fait comme pression sur les lèvres mêmes, pour trouver une issue au dehors. L'intelligence et la volonté restent fixées en Dieu, — mais mémoire, imagination, sensibilité sont le lieu d'affolants conflits.

Qu'elle est, dans sa sécheresse, instructive cette notation du F. Ignace-Marie, au cours de la retraite de 1919 !

« *Tentations contre la foi* : répugnance à faire des actes de foi ;

« *Tentations contre la Providence* : Pourquoi Dieu m'a-t-il donné l'existence ? Je ne lui demandais pas de vivre.

« *Vanité et envie de paraître* : d'où, dans études, manque de pureté d'intention ; en classe, désir trop ardent du succès ;

« *Négligence et tiédeur dans les exercices de piété*, principalement dans les prières du matin et du soir, un peu dans le chapelet, dans l'examen particulier dont le sujet n'est pas assez déterminé.

« *Paresse* : Pas d'études suivies.

Mélancolie et isolement.

« *Antipathies, sentiments de jalousie.*

« Il y a quelque temps, je croyais que mon défaut dominant était la sensualité : caractère passionné, chute, cœur... Mais je m'aperçois que ce serait plutôt maintenant la vanité, quoique je sente encore en moi la force de la première passion, — mais je suis sur mes gardes.

« *Résolutions : 1) Au commencement de chaque exercice de piété, — et autant que possible de chaque action, à la prière de l'heure, faire un acte d'anéantissement et d'adoration profond : l'acte d'adoration est le plus bel hommage rendu à Dieu ;*

« 2) — *S'appliquer à faire du mieux possible l'examen particulier ;*

« 3) — *Classe : fortifier la personnalité, — ne rien laisser au hasard, — préparation la plus minutieuse. »*

Nous avons, groupés dans ces lignes, les éléments essentiels d'information pour apprécier équitablement et pratiquer une nécessaire mise au point.

Le F. Ignace-Marie vient d'assener sur son intérieur un regard aigu, prolongé. Aux renseignements qu'apporte l'habitude de se replier sur soi, avec la volonté de se connaître, se sont surajoutées quelques-unes au moins des clartés que Dieu projette lui-même sur l'âme qu'il veut pénétrer jusqu'au tréfonds.

Il a mieux discerné les divers courants qui traversent son intérieur et quels tristes résidus plusieurs tendent à y accumuler.

Pour l'énoncer, il choisit le terme brutal, qui cingle, fustige et mortifie. Ce qui est pur réflexe, association spontanée, fatale, d'images, de souvenirs, — de propos délibéré, il le traduit comme s'il avait entraîné l'assentiment plénier de la volonté : c'est sa manière à lui de faire mourir ses imperfections et de haïr ses défauts. Antipathies, jalousies, paresse, vanité, ambition : en réalité, simples émois de la nature qui échappent à tout contrôle de la réflexion.

Mais combien sont autrement lancinantes et torturantes ces tentations qui battent les fondements de son édifice spirituel ! Elles sont cependant dans l'ordre et elles apparaissent

comme les introductrices habituelles aux grâces d'union dont le F. Ignace-Marie sera, bientôt, favorisé.

Susceptibilités d'une conscience où toute défaillance retentit, non pour exténuer le courage, mais pour l'exalter, pour rendre la volonté plus vigilante et plus attentive aux motions d'En-Haut, répugnances à faire des actes de foi, doutes portant sur Dieu-Providence, n'aurions-nous pas là, les traits distinctifs de la purification passive des sens, consignés par le F. Ignace-Marie à l'un des moments où elle lui aura été exceptionnellement crucifiante ?

Quoi qu'il en soit, lorsque le « Petit Journal », interrompu depuis le 17 novembre 1918, se rouvre le 16 novembre 1919, c'est pour affirmer le droit imprescriptible de Dieu à être le premier servi, le néant essentiel de la créature et le devoir de se dévouer aux âmes.

16 novembre 1919. — « Elections françaises. — Cœur Sacré de Jésus, que votre règne arrive !.. Cela d'abord, cela suffit... »

« Veux-tu te faire une idée juste des choses ? Il faut t'éloigner. ... Monte plus haut que les soleils, plus haut que Sirius, monte, monte toujours..., dépasse Procyon, Altaïr... Arrête-toi un instant à Véga : vois-tu la terre ? Alors, cela vaut-il la peine de s'y attacher ? Que les hommes, ô mon Dieu, sont insensés !

« Et pourtant sur cette terre, qui a disparu à tes yeux, une lutte décisive est engagée : les âmes en sont l'enjeu ; le Christ compte sur toi pour l'aider à sauver des âmes...

« O mon Dieu, me voici ! »

L'impatience de souffrir pour aimer, pour expier, pour se garantir des arrhes sur la justice de Dieu, au profit des âmes, — que la souffrance tenaille le corps, ou ensanglante le cœur, ou accable l'amour-propre, — cette impatience est devenue le sentiment dominateur : il n'absorbe pas le reste, mais il se l'asservit en vue de ses fins.

12 mars 1920. — « Le Dieu du Ciel anéanti dans sa Passion... et moi, je rechercherais les honneurs, l'estime... ? Non, mon Jésus, que je sois humilié, méprisé !.. »

15 mars 1920. — « Je ne place point ma confiance dans mes

pénitences, ni dans mes œuvres défectueuses, mais dans votre miséricorde, ô mon Dieu !...

(Faire pénitence pour aimer.)

« Quel doux oreiller que celui des habitudes volontairement acquises : soyez béni, ô mon Dieu ! »

16 mars 1920. — « O Jésus, couronné d'épines et rassasié d'opprobres, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, mon Maître et mon Roi... Je ne suis que misère et fumier, bien indigne d'être ici... »

— « C'est vrai, mais souviens-toi aussi que je pardonne en Dieu... Que le souvenir de tes infidélités te rende plus humble, plus généreux, plus aimant... Mais, que jamais il ne te porte à la défiance et au dépit... Le dernier n'est que de l'orgueil, — et je t'ai assez manifesté mon amour, il me semble, pour que tu m'épargnes la première... »

— « Ah ! mon Sauveur !... Je veux être un homme d'éternité... O bel Ange, mon doux gardien, rappelez-le-moi souvent... »

17 mars 1920. — « O Jésus, splendeur du Père, vous qui reflétez si parfaitement sa personne adorable, — vous, la beauté sans égale, incréée, — vous, l'idéal divin, qui ravissez mon âme, retracez en moi votre image... O divin Hypnotiseur, captez toutes les énergies de mon être... »

« *Ecce Homo* : regarde... C'est Lui... Comme Lui, je veux souffrir... Comme Lui, je veux être humilié, méprisé... »

21 mars 1920. — « Vous avez bien fait, Seigneur, de m'humilier... Humilité égale Vérité : il n'y a rien à « gratter » pour un orgueil raisonnable... Il me reste que je suis une créature ayant la liberté, capable d'aimer mon Dieu... Il me reste encore que je suis dans la vie religieuse... moi, et près du divin Maître... *Suscitans a terra inopem et de stercore...* »

« O mon Dieu, soyez béni, soyez béni à jamais !... »

23 mars 1920. — « Jésus, tout-puissant, a voulu se placer dans toutes les circonstances les plus propres à augmenter ses souffrances : il s'est créé un corps éminemment sensible... une âme excessivement délicate, capable de ressentir vivement la souffrance et la douleur... O Jésus, vous êtes insatiable de

souffrance ; faites que je sois insatiable d'amour et de sacrifices... Comme Sœur Thérèse, moi aussi, « je prends tout », j'accepte toutes les croix et tous les sacrifices..., j'accepte toutes vos volontés... Que votre règne arrive ! »

* * *

Le F. Ignace-Marie concevait la contemplation comme un état excellent, comme un puissant moyen de sanctification, — et l'une des étapes que ce précepte de Notre-Seigneur : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait », inviterait tous les chrétiens, et à plus forte raison tous les religieux, à franchir. Il l'a souhaitée pour lui-même, comme une faveur insigne, que dispense la seule munificence et bonté de Dieu, — à laquelle toutefois, dispose la pratique des vertus solides.

Et il condense, dans cette notule, la voie où il veut marcher pour y hausser son âme, — dans la mesure des desseins de Dieu sur lui.

« Pour arriver à la contemplation :

« a) — *Humilité* : Mes petites souffrances ne sont rien, mes petits travaux ne sont rien... Je ne suis qu'un enfant, un bébé...

« b) — *Modérer* joie, désir, crainte ;

« c) — *Renoncement*, détachement en tout...

« d) — Surtout, *Soumission amoureuse* à la volonté de Dieu. »

* * *

« Si vous voulez parvenir au repos de la contemplation, dit saint Bonaventure, efforcez-vous autant que vous le pourrez de compatir à la Passion de Jésus-Christ et de la porter partout dans votre cœur... Si vous méditez bien sa Passion et entrez profondément dans l'ouverture de son côté, vous parviendrez rapidement à son Cœur... Quiconque veut entrer par une autre porte dans le repos de la contemplation doit se regarder comme un voleur et un larron. »

Le F. Ignace-Marie connaissait-il ce texte ? Il ne paraît pas,

— mais il en a vécu la doctrine, — dès le premier instant de sa vie religieuse. Et si, au début de 1920, saint Bonaventure lui avait adressé cette apostrophe : « O cœur excellent, raconte-moi, je t'en prie, la douceur que tu ressens à compatir aux souffrances de Jésus et ne me cache pas les délices dont tu es inondé », — le F. Ignace-Marie n'aurait eu sans doute d'autres réponses que celles-ci :

« A la voix du bourreau, Jésus se couche sur la Croix, présente sa main au clou qu'on y enfonce avec force... Le clou pénètre en faisant une blessure d'où le sang coule... Ah ! mon Jésus, que vous devez souffrir... Je compatis vivement à vos douleurs... O Amour, Amour crucifié pour moi et par moi, — que jusqu'ici je n'ai pas aimé... »

*
* *

« Ce Jésus qui souffre est le Fils de Dieu, le Verbe divin, la Splendeur du Père, Dieu comme lui... et il souffre pour sa création, qui, loin de lui en savoir gré, le crucifie... O Jésus, « percé de plaies pour nos iniquités et brisé pour nos crimes », quels regrets pour nous de vous avoir méconnu... Votre « visage était comme caché » et nous ne vous avons pas reconnu... »

*
* *

« L'Incarnation... la Croix... l'Eucharistie... mystères d'Amour !.. qui appellent l'amour, l'amour, l'amour... sans bornes, sans limites, sans fin... O mon Dieu, soyez béni ! Soyez béni à jamais !.. »

*
* *

« O ma Mère, ne me soyez pas sévère, laissez-moi pleurer avec vous..., pleurer la peine que j'ai faite à vous et à Jésus... O Reine des Martyrs, sublime de force et d'héroïsme..., ayez pitié de votre petit enfant qui se traîne lamentablement dans les souffrances pourtant si petites... qui ne sait pas encore aimer... Apprenez-moi à souffrir et à aimer... »

*
* *

« Mon Amour est crucifié... L'objet de toutes mes affections, mon Jésus est là, devant moi... Il me regarde avec miséricorde... Il voit tout le flot des sentiments si divers qui se heurtent dans mon être : découragement, abandon filial, bouillonnement de l'orgueil sous tant d'humiliations, joie d'aimer en souffrant ; dépit et désir de vengeance, mépris de soi et charité désintéressée ; souffrance d'un emploi si monotone, joie d'immoler la volonté propre et de se sacrifier entièrement... Je veux rester auprès de Lui... comme Madeleine, unissant mes petites souffrances aux siennes. »

*
* *

« Un Dieu sur une croix... Voilà la mesure de l'amour de Jésus... Amour incompréhensible ! amour incompréhensible !.. Souffrir pour réparer... souffrir pour aimer... »

*
* *

Le 14 juillet 1920, le F. Ignace-Marie commençait les exercices de la « Grande Retraite ». Accordés d'ordinaires vers l'âge de 25 ans, ils viennent après une première période d'intense activité, — d'expériences qui ont pu faire au cœur plus d'une morsure, à un âge où la personnalité achève de se modeler et de se définir. Halte de trois semaines, souverainement bien-faisante, sinon nécessaire, la « Grande Retraite », par tout ce qu'elle comporte et suggère est, à la fois, moyen d'approfondissement, d'assouplissement et de redressement. Elle représente dans le silence et la méditation, les vérités fondamentales de la vie religieuse, — qu'à peine adolescent on avait entendu exposer, sans toujours en appréhender tout le contenu, toute la gravité, toutes les splendeurs. Elle réclame de l'âme des gestes et des attitudes que, novice, on avait réalisés, — autant peut-être sous la pression de l'ambiance que conduits par une volonté persuadée. Elle déblaie et désencombre l'intérieur de ces « idoles » qui ont rétréci notre horizon, — et qu'engendrent toujours, plus ou moins, le milieu, les relations, les lectures.

Elle répare ce qu'il y eut de défectueux dans le passé, — et, sous l'œil de Dieu et la conduite d'un directeur averti, qui, peut-être, a trop souvent manqué jusqu'alors, organise l'avenir, — en attendant le Second Noviciat qui est, pour le Frère de l'Instruction Chrétienne, son « troisième an. »

Et c'est bien ainsi que le F. Ignace-Marie envisagea, comprit sa « Grande Retraite. »

Il nous a laissé, du travail de la grâce en son âme pendant ces saints jours, un émouvant et suggestif aperçu, — auquel nous faisons quelques emprunts.

« *But de la retraite* : 1) — Réparer le passé : ce qui a été défectueux envers nous, envers le prochain (scandales, — beau-coup à faire), — envers Dieu.

« 2) — Préparer l'avenir.

« 3) — Bien employer le temps présent ; pour cela former des habitudes de solide vertu ; c'est fait. Cependant, il me reste à vaincre ma timidité, à amender mes habitudes d'obéissance, — ma charité qui n'est pas assez délicate, — à perfectionner l'esprit de sacrifice et de renoncement. Je suis résolu, ô mon Dieu, de ne rien négliger pour atteindre ce but ... Je le veux, je le veux à tout prix... Mais, ô mon Dieu, soutenez ma volonté... car sans cela ce serait bien inutile... »

* * *

« *Le Pêché.* — Comment Dieu le Père a-t-il traité son Fils, l'unique objet de ses complaisances, lorsqu'Il l'a revêtu de la simple apparence du péché ?... O abîme de justice, d'une part..., abîme de miséricorde pour moi...

— « J'ai supplié mon Père de t'épargner, toi, autrement coupable que des damnés, parce que je savais qu'un jour viendrait où, vaincu enfin par ma grâce, tu m'aimerais de tout ton cœur. »

— « O merci, mon bon Jésus, soyez à jamais béni. Désormais, je suis à vous, à vous pour toujours... »

« O mon Dieu, vous qui regardez d'un œil bienveillant la moindre de vos créatures, ayez pitié... ayez pitié d'un être

qui s'est ravalé bien au-dessous des créatures sans raison... Vous le savez, vous, ô mon Dieu, j'ai fait le mal en votre présence... Si les autres savaient comme vous, où irais-je cacher ma honte ?..

« O mon Dieu, je suis absolument confondu, couvert de honte, pénétré de crainte et d'horreur..., brisé de douleur.. en voyant tout le mal que j'ai fait ..., tout le mal dont j'ai été la cause..., dont je suis encore la cause..., tout le mal que je fais encore chaque jour... O mon Dieu, ô mon Père, ayez pitié ... ayez pitié... Délivrez-moi, oh ! délivrez-moi de tous mes péchés..., de ceux que je connais, — de ceux que je ne connais pas... »

*
* *

« *Mon désordre.* — La recherche presque continuelle de ma satisfaction :

« a) — *Satisfaction des sens* : tout voir, tout lire... tout entendre... jouir... paresse, perte de temps, — négligence dans mes exercices de piété.

« b) — *Satisfaction de l'orgueil* : vaine complaisance... ajustement, envie de paraître, — estime des louanges, — manque de pureté d'intention, ambition, dépit des humiliations, — détraction et critiques, — jalousie, — pensées d'indépendance, — ironies, — bons mots. »

*
* *

« *Ma Mort.* — Je vais partir seul... seul... seul.

« O mon Dieu, j'ai eu le malheur dans le passé de vous faire beaucoup de peine... Vous savez la douleur que j'en ai... Je veux désormais m'attacher à Vous, à Vous seul..., de toutes les forces, de toutes les affections de mon être... Je veux n'avoir rien à quitter à la mort... Je veux vivre dès maintenant dans l'éternité... Détachement... détachement... sacrifice !.. expiation... amour... fidélité !..

« Courage, ô mon âme, nous entrerons bientôt dans la maison de notre Père... Nous irons voir ce Jésus qui nous a lavés dans son sang... nous tomberons dans les bras de Marie. Oh ! quel bonheur !.. quel bonheur !.. »

* *

« *Début de la deuxième semaine.* — Mon âme est dans une prison obscure où n'arrive pas le moindre rayon de lumière... Une tristesse accablante l'y enserre comme dans un étau... Oui, mon Dieu, je n'ai fait durant ma vie presque rien que du mal..., je n'ai aucune disposition pour faire du bien, à plus forte raison pour devenir un apôtre... ; j'ai un tempérament, un caractère plus propre à vivre au fond des bois que dans une communauté ou dans une classe... ; ma place n'est pas ici, je ne le sais que trop... Mais, mon Dieu, puisque vous avez daigné m'appeler, puisque vous avez bien voulu m'adjoindre à ceux qui vous aiment, daignez encore avoir pitié de moi... Malgré, ma nullité complète et mes misères, et, plus que cela, justement à cause d'elles..., je place en vous tout mon espoir... Oui, ô Cœur de Jésus, abîme de tendresse et de miséricorde..., je mets en vous toute la confiance...

« (Cette tristesse m'a fait manquer la méditation du Règne) »

* *

« *Le Règne.* — (Méditation du matin reprise pendant la récréation de midi).

« Jésus-Christ, mon empereur adoré, le roi immortel des siècles, m'invite à marcher avec lui à la conquête des âmes. Il me promet non seulement la vie sauve (seuls les lâches doivent mourir), mais de plus une victoire certaine et d'éclatants triomphes... Je ne combattrai que sous ses yeux, en sa présence... Il partagera toutes mes fatigues..., me consolera..., me guérira... Je serai ensuite participant de sa gloire pendant toute l'éternité...

« Serai-je sourd à sa voix ? Serait-ce encore le temps de refuser des offres si engageantes en invoquant son impuissance..., en s'abandonnant à une stérile tristesse... en se laissant aller à cette détestable mélancolie qui fait moisir... les âmes ? Non mon Dieu, me voici... Aidé de votre grâce, sous les yeux de votre glorieuse Mère et de toute la cour céleste, je proteste

que je désire, que je veux, — et c'est de ma part une détermination arrêtée... que je veux vous imiter et vous suivre...

« *Pratique.* — Eviter à tout prix la mélancolie.

« Enthousiasme ! enthousiasme ! »

*
* *

« *Obéissance.* — Etre absolument indifférent aux lieux, aux emplois, *obéir*, faire son possible dans l'obéissance, et se tenir tranquille sous le regard de Dieu... Dans ce cas, l'avenir ne peut inspirer aucune inquiétude, on ne s'en occupe même pas, s'abandonnant à la Providence...

« O mon Dieu, je ne suis capable de rien..., mais je suis nettement déterminé à faire simplement, *candidement*, comme un petit enfant, même sans examen de mes aptitudes, — (Marie ne rejette pas la faveur de la maternité divine... elle ne fait de représentations qu'au sujet de sa virginité), sans examen de mes aptitudes (je connais trop mon tempérament), tout ce que l'on me dira, parce que je suis intimement persuadé que vous êtes la force et le soutien de ceux qui veulent accomplir votre volonté.

« *Pratique.* — 1) — Obéir, obéir, obéir... à Dieu seul, dans la personne des supérieurs ;

« 2) — *A l'égard des supérieurs, se défier de l'antipathie et des préventions.* »

*
* *

« *Pusillanimité.* — Je veux, je suis nettement déterminé à la vaincre.

« *Pourquoi :* 1) — Parce que venant de l'instinct, elle n'a pas sa raison d'être.

« *Pourquoi craindrais-je ?* Pauvre ou sot, nous n'avons pas à rougir si nous avons fait notre possible.

« Je n'ai pas à avoir honte de mes intentions : vous savez qu'elles sont tournées vers vous, ô Jésus.

« Que peut-il m'arriver ? Des humiliations ? Mais je n'en

ai pas peur... D'ailleurs, au contraire, c'est souvent la timidité qui les amène.

« 2) Parce que c'est niais et ridicule... C'est le vrai moyen d'attirer l'attention et de faire rire de soi...

« 3) Parce qu'elle me rend malheureux... qu'elle n'est bonne à rien...

« 4) Parce qu'elle m'empêche de faire tout le bien que je pourrais faire... de faire aimer le Sacré-Cœur... d'être charitable ... Elle me nuit en classe.

« *Moyens* : a) Prier avec confiance : « Tout ce que vous demanderez à mon Père...

b) *Agir comme si* je n'avais pas ce défaut :

« 1) N'y penser jamais, au moins d'une façon précise. « Tandis que les grandes conquêtes intellectuelles se font en y pensant toujours, les grandes conquêtes sur la sensibilité se font en n'y pensant jamais. »

« 2) Regarder en face, avec calme, sans effronterie... Quand la rougeur me monte au front, aller quand même.

« 3) Pour se vaincre, pour plaire au Cœur de Jésus, aller toujours vers ce qui coûte le plus, en pensant à la maîtrise que j'acquiers ainsi sur moi-même.

« 4) Dans une chose commandée par l'obéissance, aller de l'avant, sans rien craindre... Grande confiance en Dieu. Agir comme si tout dépendait de nous.

« O Cœur d'Amour, je mets toute ma confiance en vous !

« O Marie, aidez votre petit enfant ! »

* * *

« *La nuit dans le souterrain de la maison de Caïphe.* — C'est pendant la nuit que Jésus a comparu devant Caïphe (illégalité).

« Mon enfant, dans tes nuits d'insomnie, de souffrances, donne-moi la consolation de venir près de moi... J'ai beaucoup de choses à t'apprendre...

— « O mon Jésus, vous êtes vraiment insatiable de souffrances

et d'humiliations ! Quel regret pour moi d'avoir été la cause de vos douleurs !

— « Mon enfant, je suis la voie que tu dois suivre..., si tu m'aimes, aime ce que j'ai aimé... ; recherche ce que j'ai recherché avec tant d'ardeur...

— « O mon Jésus, j'ai besoin de votre grâce pour marcher dans cette voie des souffrances et des humiliations où vous m'appellez. »

« *Pratique.* — Un merci du Cœur à Jésus à chaque humiliation... Ne pas les fuir... Visage épanoui...

« La Passion, trésor de lumière..., trésor d'amour. »

* *

« *Un éclair dans la nuit sombre.* — Mon enfant, je suis appelée la Reine des martyrs, parce que j'ai partagé les souffrances de mon Fils... Il y a encore des palmes de ce martyr d'amour : veux-tu en accepter une ?... Ce sera t'engager à marcher généreusement dans le troisième degré d'humilité... Veux-tu ? Je serai avec toi...

— « O Mère, jusqu'ici, tout cela m'a fait trembler... Mais Comment oserais-je vous refuser ? Je m'offre à vous tout entier... disposez de moi selon votre bon plaisir... ; je suis votre petit esclave d'amour...

« *Pratique.* — S'abandonner à Marie dans les grandes épreuves... »

* *

« *A l'Assaut de la perfection.* — S'élancer résolument en avant, sans témérité toutefois, dans la consolation ;

« *Dans la désolation,* se cramponner au terrain conquis, n'en pas céder un pouce, à tout prix *tenir* ; se coucher, se terrer au besoin dans l'humilité... Puis, quand la consolation revient, se jeter de nouveau à l'attaque avec une violence qui renverse tous les obstacles... »

* *

« *Jésus descendu de la Croix.* — Regarde dans quel état tu

as mis mon Fils... Que t'avions-nous fait tous les deux, qui méritait cela ?..

— « Qui dira ma désolation !.. Je sais, ô Mère de Jésus, vous, le Refuge des pécheurs... que ceux qui ont le plus péché, vous ont causé le plus de peine... Cependant, ô Vous qui êtes toute miséricordieuse, ne me soyez pas sévère, laissez-moi pleurer avec vous !.. »

* * *

« *La Sainte Vierge.* — Plus que jamais, ô ma Mère et Maîtresse, je veux être à vous, à vous, sans réserve, selon le plein esprit de la consécration que je vous ai faite... Etre votre petit enfant, votre petit esclave d'amour...

« Tous les matins, renouveler ma consécration. Offrir à chaque instant, à Jésus, l'amour de Marie.

« Au commencement de chaque action, *œillade* à Marie (union à ses intentions et à ses dispositions).

« Non seulement se donner, mais encore *s'abandonner* à elle.

« Ne vouloir aller à Jésus que par elle. (Cela n'empêche pas de parler directement à Jésus). Se dépenser de tout cœur à son service, comme un véritable esclave d'amour.

« Savoir dire *Amen* à tout ce qu'elle fait en moi et hors de moi. Remercier souvent le bon Dieu de l'avoir faite si belle et si bonne. Ne rien négliger pour la faire connaître et aimer. (Avec les Frères, parler de la consécration... ; avec les élèves, parler des scapulaires, des trois *Ave Maria*.)

* * *

« *Ma vie future.* — *L'Idéal* : Le Règne du Cœur de Jésus : *opportet illum regnare*.

« *Le Moyen de le réaliser* : Un amour sans fin, sans bornes, sans limites... EFFECTIF (générosité, zèle, joie dans souffrances, dans humiliations,) amour puisé dans une dévotion intense à Marie, à ma Mère.

« *Résolutions de la Retraite* : 1) Pourchasser la *timidité* ;

« 2) Repousser énergiquement toute antipathie contre les supérieurs.

* *

« 4 août 1920. — Profession perpétuelle. — Cérémonie inoubliable : 73 profès.

« Enfin, c'en est fait, ô mon Dieu ! Je suis à vous, pour l'Eternité ! »

* *

Le F. Ignace-Marie s'est donné à Dieu pour toujours, — et sa démarche irrévocable, — à moins de félonie, — l'Eglise l'a reconnue et scellée par une maternelle imploration :

« O Dieu, a-t-elle dit, qui inspirez et perfectionnez tout bon propos, dirigez votre serviteur dans la voie du salut éternel. Faites qu'après avoir tout quitté et s'être consacré entièrement à vous, il ne pense plus qu'aux choses du Ciel et vous serve dans le labeur de la pénitence, dans l'esprit de pauvreté, dans l'humilié du cœur ! »

Pénitence, détachement, humilité, — déjà depuis longtemps le F. Ignace-Marie s'exerce, avec succès, dans cette voie. Et pendant qu'il progressait, souvent au dedans de lui-même, — des paroles ont été prononcées qui éclairaient ses doutes, calmaient ses appréhensions, sollicitaient un sacrifice, — et ces paroles, il les a entendues, non point pour s'exalter, — mais bien plutôt pour s'abîmer dans son insignifiance, gémir plus douloureusement sur un passé dont la malice grandit au regard de sa conscience, dans la mesure où la beauté et bonté de Dieu se manifestent davantage à son âme.

* *

Il est prêt pour de plus indicibles faveurs. Une abondance de joie extraordinaire va l'envahir et le posséder.

Jésus approche, — et peut-être le Bien-Aimé se ménagera-t-il sa première entrevue avec l'âme.

27 octobre 1920. — « Le plus grand bonheur de cette vie, c'est de faire oraison (Sainte Jeanne de Chantal). Chercher

Dieu, ne désirer que Lui..., l'aimer éperdument..., n'agir que sous son inspiration..., et pour faire son adorable volonté..., travailler en sa compagnie... (une toute petite créature avec son Créateur...) prier par son silence... et puis, souffrir... souffrir... souffrir... pour aimer... (ce que les anges envient...) souffrir en aimant... aimer en souffrant... C'est plus que le Ciel... »

4 novembre 1920. — « Ressenti inopinément hier soir l'assurance que j'étais exaucé (prière à Sainte Thérèse). Marie me l'a assuré... Jésus me l'a assuré... Jésus me l'a répété après ma communion de ce matin... Quel bonheur !... Vivre d'amour... » (1)

8 novembre 1920. — « Je reste confondu en présence de cette faveur qui semblait toute fortuite et dont je ne puis saisir actuellement la conséquence... O mon Dieu, vous avez donc oublié ce que je suis et ce que j'ai été... Cette pensée me poursuit sans cesse... Elle fera de ma vie, quelles qu'en soient les croix, un ciel sur la terre... C'est probablement avec le baptême et la vocation religieuse, la plus grande grâce de ma vie... Que me reste-t-il à faire ? Chanter avec Marie le Magnificat... Le Magnificat de l'éternité... »

* *

Jésus est au centre de l'âme, — et l'âme a le sentiment continu de cette présence, — qui n'est pas exclusif cependant d'une impression de solitude et d'abandon affreuse à la nature. Elle éprouve un zèle ardent. Elle professe ne vouloir que le bon plaisir divin, — et, en même temps, elle a la vision de son incurable et radicale misère. A l'ivresse spirituelle se mêle et succède une détresse qui menace d'empêcher les fonctions les plus hautes de l'âme.

13 novembre 1920. — « Pourquoi, ô mon Dieu, m'avoir chargé d'un travail que je me sens incapable de mener à bonne fin...

(1) 29 juin 1921. — « Répété bien des fois depuis » (note ajoutée au crayon).

Oh ! que cette croix est lourde, ô mon Dieu ! Cependant, que votre adorable volonté soit faite, ô mon Père... Vous avez voulu que je sois cloué à cette croix... Soyez-en béni, soyez-en béni à jamais !... »

10 décembre 1920. — « O mon Dieu, cette croix du découragement, du découragement le plus noir, comme elle est lourde, lourde ! Et puis, être seul, seul, seul... O Marie, ma bonne Mère, ayez pitié !... »

19 janvier 1921. — « O mon Dieu, je voudrais être la petite étincelle qui allume de grands incendies partout où elle passe... O amour incompréhensible... Vous n'êtes point aimé... Si je pouvais vous offrir tous les cœurs de tous les hommes que vous aimez tant... O Cœur de Jésus, que votre règne arrive ! . »

21 janvier 1921. — « On parle volontiers de ce qu'on aime ; on peut donc aisément deviner le sujet des entretiens de Jésus et de Marie à Nazareth... Lui qui disait plus tard : Je dois être baptisé d'un baptême, et il me tarde... »

*
* *

Huit jours plus tard, le fond de l'âme résonne d'étonnants propos. Il est le lieu d'un admirable commerce, d'échanges prodigieux, — à rendre stupide la pure raison.

29 janvier 1921. — « Saint François de Sales. — Dans les souffrances, humiliations, s'efforcer d'être joyeux... C'est le moment où on a plus de raison de l'être... »

« O mon Jésus, ô mon Amour, voici maintenant à vos pieds cette créature qui vous a été infidèle... qui s'est prostituée loin de vous... Je suis maintenant votre chose... Je m'abandonne entièrement à votre bon plaisir... Faites de moi tout ce qu'il vous plaira... Qui dira mon regret de n'avoir à vous offrir que les restes d'un cœur profané !

« (Soir). — Veux-tu, dis, ô ma bien-aimée... dans trois jours... ?

— « Mais, mon Seigneur, vous semblez oublier qui je suis..., ce que j'ai été..., je ne suis qu'une créature bien indigne d'être à votre service...

— « Ne crains rien, les âmes pécheresses, *celles même qui sont tombées le plus bas*, forment les plus beaux joyaux de ma miséricorde... Et puis, je t'épurerais dans mon amour brûlant..., je te ferais souffrir, beaucoup souffrir... ô ma bien-aimée... comme si je prenais plaisir à te voir souffrir... C'est que je veux te rendre si belle, digne de moi... semblable à moi.

— « Mon Jésus, je suis à vous..., *je ne veux que votre volonté*.

— « Je suis content de toi, ô ma bien-aimée... Plus que deux jours !.. Courage ! Que m'offriras-tu... ?

— « Mais, mon Seigneur, que puis-je vous offrir ? Comment lutter de générosité avec vous qui continuez vos folies d'amour ?.

— « Oh ! tu ne connais pas mon cœur... Si tu savais ce que je suis capable de faire pour une âme !..

— « O mon Sauveur, ô amour incompréhensible !.. Je vous demande que tout en moi chante à jamais vos louanges, votre miséricorde, votre amour... »

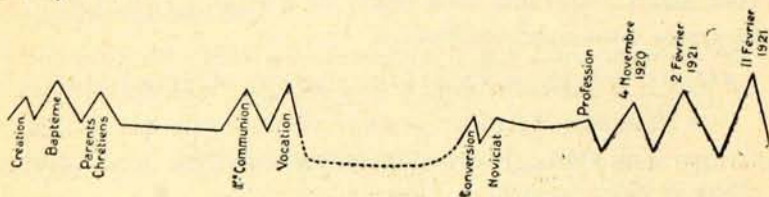
1^{er} février (soir). — « ... Alors, c'est demain, demain matin... Est-ce possible ?

— « Je t'attends, ou plutôt, je viendrai te chercher... Si tu savais comme j'ai hâte... Tant d'âmes repoussent ou dédaignent mes avances... Que je suis alors content d'en trouver une, fût-elle la dernière du monde, qui réponde à mon amour... »

2 février 1921. — « C'est fait !.. O profondeur des miséricordes et de l'amour !.. O mon Jésus, vous vous êtes aperçu que le cœur battait bien fort au moment où...

« (Soir). — Mon Bien-Aimé est à moi... et je suis à Lui... Quelle faveur... pour une pécheresse !..

Ici, un graphique : c'est l'histoire de son âme aux moments les plus graves, les plus solennels ou les plus critiques, que le F. Ignace résume et concrétise de la sorte.



5 février 1921. — « Veux-tu devenir mon épouse, ô ma bien-aimée ? »

— « Mais, mon bon Jésus, que suis-je... ? la plus petite de vos créatures... »

— « C'est justement... Pour confondre les sages, je réserve mes plus insignes faveurs aux tout petits... Dis, veux-tu, ô ma bien-aimée... ? »

— « Ah ! mon Sauveur ! »

— « O Mère bien-aimée, ne me laissez pas languir d'amour... J'ai soif, soif d'amour... Comment payer de retour alors que Lui donne tout..., se donne Lui-même... et moi, je n'ai rien à offrir... Donnez-moi, oh ! donnez-moi votre amour... »

— « Tout ce que j'ai est à toi... ne crains rien... Bientôt... tous tes désirs seront comblés et comblés au delà de ce que tu peux te l'imaginer..., et cela même avant ta mort... »

8 février. — « Repose dans mon cœur, ô ma bien-aimée... Tu es plus en moi qu'une éponge qu'on a jetée dans l'eau n'est dans l'eau ... Ma substance te pénètre jusqu'au plus intime... Dors, ô ma bien-aimée ! »

9 février. — « Je t'ai aimée d'un amour éternel... De toute éternité, je vois ce jour où notre union sera consommée. »

— « Et moi, qui n'ai que le temps pour vous prouver mon amour, je vous ai oublié, méprisé... Ah ! mon Sauveur !... »

10 février. — « Jésus crucifié à copier..., devenir un crucifix vivant... »

*
* *

11 février. — « Notre-Dame de Lourdes. — Vendredi, dernier jour de la retraite. (A la communion.) »

— « Veux-tu ?.. »

— « O mon Seigneur, je ne suis que votre toute petite servante..., mais qu'il me soit fait selon votre volonté. »

— « Viens, ô ma bien-aimée... »

— « Je suis enfin entièrement vôtre... Je suis votre petite chose, hélas !.. Il n'y a rien, absolument rien en moi qui soit »

digne d'attirer votre regard, ô mon bien-aimé, mais votre amour vous aveugle... Je veux, avec la Vierge des Douleurs, vous accompagner *chaque jour* dans votre douloureuse passion pour vous consoler, pour vous fortifier, (qu'est-ce que je dis, ô mon Jésus... ? Mais puisque tout le monde vous abandonne, même votre Père...)

« Journée aride. »

* * *

20 février. — « Qu'as-tu à envier à mes élus du Ciel.. ? La jouissance ? Tu ne la désires pas et elle viendra quand même... Ils ne possèdent rien que tu ne le possèdes déjà... Je t'ai ôté toute crainte (4 novembre, et bien des fois depuis). Et ils t'en-vient la possibilité de souffrir...

— « O Très Sainte et adorable Trinité !.. »

— « Repose dans mon cœur, ô ma bien-aimée, ton ciel est commencé... car si tu es toute, toute à moi, moi aussi, je suis entièrement à toi... »

21 février. — « Dans cette détresse morale... si pénible (souvenir du passé)... dis-moi, ô ma bien-aimée, que tu te fies entièrement à moi...

— « Oui, ô mon Jésus, j'ai confiance, j'ai confiance en vous... Je m'abandonne entièrement à vous... »

* * *

Transcriptions en langage humain, projections sur le plan de l'expérience sensible, — de modes d'être et de connaître propres au seul plan surnaturel, — nous n'avons ici, dans ces lignes, que des reflets et des échos, reflets bien pâles des réalités invisibles, échos lointains des colloques de l'âme et de son Bien-Aimé. Le Bien-Aimé a fait entrer l'âme dans son cellier, il l'a enivrée d'un vin délicieux. Qui nous dira jusqu'où l'a transportée la sainte ivresse de l'amour, — et à quelle demeure du château elle l'a déposée ?

La réponse, du reste, importe peu : nous n'avons pas à identifier les grâces reçues ni à établir précisément les étapes de l'itinéraire spirituel du F. Ignace-Marie.

Ce qu'il faut relever, c'est qu'aux délices des chastes embrassements et des virginales caresses, se mêlent, comme si elles les engendraient, d'immenses regrets, d'insatiables désirs, les angoisses d'un amour qui s'est approché un instant de son objet, — qui, un instant, en a ressenti la suavité et la grandeur, — pour reconnaître et confesser à quel point il était disproportionné à cet objet, — et indigne de se l'approprier avant d'avoir subi les radicales purifications.

D'où, cette « détresse morale », ce supplice de la dérélition spirituelle du 21 février ; d'où encore, — et désormais jusqu'à la fin, — cette vue fréquente de la Sainte Humanité de Notre-Seigneur, — pour compatir, s'ajuster au modèle, — et préparer les transformations de « ce ver mystérieux qui est notre âme. »

CHAPITRE VII

SENTIMENTS QU'INSPIRE AU F. IGNACE-MARIE LA VUE FRÉQUENTE DE LA SAINTE HUMANITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR. — PAR LES SOMMETS, EN PLEINES TÉNÈBRES. — « LA VIE EFFACÉE DU FRÈRE EST UNE MAGNIFIQUE ÉCOLE DE PERFECTION. ». — LES SUPRÊMES GRACES : « O MON JÉSUS, JE RESTE CONFONDUE ! »

26 février 1921. — « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. Entendez-vous, ô Anges ?... Jésus, un malfaiteur ! O mon Jésus, je vous fais humblement amende honorable de tous ces outrages... O Jésus, que vous nous avez donc aimés ! »

4 mars 1921. — « Qui aurait pensé ce matin-là que Jésus aurait logé chez Zachée, l'aurait converti ? Ne jamais désespérer du salut des plus grands pécheurs... Faire violence au Cœur de Jésus, surtout dans les moments perdus... »

5 mars 1921. — « O mon Dieu, Vous le Bien Suprême... l'Amour infini... Vous n'êtes point aimé... Vous êtes le grand Méconnu... le grand Oublié !... »

11 mars 1921. — « Jésus pleurant avec ceux qui pleurent : quel spectacle !.. Quelle tendresse et quelle bonté !.. (Résurrection de Lazare.)

« Détachement de soi-même.	} VOILA LA PERFECTION.
« Soumission à la volonté divine.	
« Prière incessante (ou attention à sa	
présence) pour obtenir l'un et l'autre.	

« Marie, d'après saint Bernard, a plus de désir de nous faire du bien que nous en avons d'en recevoir... Oh ! Mère bien-aimée,

cela ne m'étonne pas de vous... O Jésus, daignez combler tous les désirs de votre Mère !...

« Jésus a donné tout son sang... jusqu'à la dernière goutte... Ne lui rien refuser... pas même le sacrifice le plus insignifiant... Tout est grand quand on aime... »

14 mars 1921. — « Ne savez-vous pas que vous êtes *le temple de Dieu* et que l'Esprit-Saint habite en vous ? » (1, Cor. III, 16)

« Il faut que l'on devine à travers mon être l'hôte adoré... »

15 mars 1921. — « Dieu le Père a donné au monde l'Objet de ses éternelles complaisances... Ce Jésus est insatiable de souffrances et d'humiliations... Comment ai-je répondu à tant d'amour ? Par des péchés sans nombre... O mon Jésus, voyez à vos pieds la pécheresse, bien indigne d'être associée à ces belles âmes toutes rayonnantes de jeunesse et de pureté ... »

27 mars 1921. — « Quand l'onction de la grâce est absente, les plus belles pensées ne disent rien... Donc, en définitive, tout se résume à *attirer la grâce de Dieu sur les âmes*... (Sans moi, vous ne pouvez rien faire...) Avec elle, je puis tout : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Que n'a pas fait le saint Curé d'Ars ?... »

Pratique. — Invocations fréquentes au Sacré-Cœur... Union intime à Jésus... S'attacher plus étroitement encore à Marie, *Mater gratiæ*. Invocations fréquentes à Notre-Dame du Perpétuel-Secours. »

30 mars 1921. — « Si on gagne tant au contact d'une âme vraiment supérieure... dans le commerce avec un Augustin, un saint Jean, un saint Paul, que ne retirerait-on pas de fréquents tête-à-tête avec Jésus, la Lumière créée ! »

Pratique. — « Lecture plus assidue de l'Evangile (à 11 h. 35, 4 h. 30, une demi-heure le soir.) Union intime, doux moments perdus. »

20 avril 1921. — « La vraie manière de *rayonner* Jésus autour de soi... c'est de faire toutes choses avec Jésus... de montrer toujours et partout un visage calme, serein, joyeux... »

23 avril 1921. — « Quel ravissant spectacle que celui de Jésus avec la Samaritaine !.. Jésus, la Splendeur du Père, la Lumière incréée, la Beauté infinie, le Bien suprême... se manifeste à une prostituée !.. O bonté ! O délicatesse ! O miséricorde de mon Jésus ! »

« Remarquer comme le bon Maître attire insensiblement à Lui, par les paroles, la pauvre pécheresse... Elle correspond à ses tendres invitations... et cela lui attire l'honneur d'être la confidente de Jésus... »

Pratique. — « Ne rien refuser à Jésus... accomplir ses moindres désirs. »

25 avril 1921. — « Que cette charge de faiblesses, d'imperfections, d'infidélités de toutes sortes est lourde à porter, ô mon Dieu ! »

28 avril 1921. — « Bienheureux Grignon de Montfort, — Saint Paul de la Croix. Remercier Jésus de m'avoir fait connaître la voie sûre, courte, facile, pour aller à Lui... et, plus que jamais, rester petit enfant de Marie... Notre-Seigneur apparaissant à saint Paul de la Croix et lui montrant une discipline portant à l'extrémité des cordes ce mot : Amour !... « Ecoutez le grand saint Paul qui à son retour du troisième ciel, où il apprit les mystères cachés aux anges mêmes, s'écrie qu'il ne sait et ne veut savoir que Jésus crucifié... Vous n'ignorez pas que vous êtes les temples vivants du Saint-Esprit, et que vous devez comme autant de pierres vives être placées par ce Dieu d'amour au bâtiment de la Jérusalem céleste ; attendez-vous donc à être taillées, coupées, ciselées, par le marteau de la croix... Peut-être que cet habile et amoureux architecte veut faire de vous une des premières pierres de son édifice éternel... Laissez-le donc faire, il vous aime, il sait ce qu'il fait... Le grand présent de Dieu que la croix !... Je n'ai pas tant d'envie de la gloire des séraphins que des plus grandes croix... » (Bienheureux Grignon de Montfort : Aux Amis de la Croix.)

Comme Jésus a multiplié sa présence corporelle par toute la terre, on l'oublie davantage... Un plus grand amour amène l'oubli, l'indifférence... O mon Jésus, caché

dans votre tabernacle, je vous adore... je vous fais amende honorable...

Pratique. — Demander à Marie, avec le Bienheureux de Montfort, la pure foi... l'amour des croix...

La dévotion ardente à Marie, gage assuré d'un fructueux apostolat. « Quand on l'aime sincèrement, chaque parole à son sujet fait du bien aux enfants. » P. Leclaire.

*
* *

L'âme continue de marcher par les sommets, en pleines ténèbres, plus que jamais, semble-t-il, travaillée de sécheresses et de doutes, réduite fréquemment à emprunter à autrui la traduction de ses états, — tant ce qu'elle trouve et invente elle-même est inadéquat à ce qu'elle reçoit, ressent et perçoit en elle !

5-7 mai. — « Pessimisme... découragement.

8 mai. — « Que cet état est dangereux !.. Et, en définitive, quels en sont les résultats ?... Quelle folie de se faire souffrir inutilement... pour revenir au même point, après beaucoup d'efforts !..

« Si tes petites croix te paraissent lourdes... te jettent dans un si grand abattement, que serait-ce si tu avais chargé d'âmes !.. Allons, il faut vaincre cette pusillanimité... Courage... et abandon à mon amour !..

« O mon Jésus, pardon de toutes ces défiances... je vais recommencer la lutte pour vous faire plaisir... Soyez le soutien de ma faiblesse... »

5 juin. — « Pentecôte. — « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, — et nous ferons chez lui notre demeure. » (Saint Jean, XIV, 3.)

« Le trouble vient d'en bas, la paix vient d'en haut. A la porte, tous ces serremments de cœur. » (P. Pichon, S. J., qui fut le directeur de sœur Thérèse.)

« La mesure de ta confiance sera la mesure de mes libéralités. » (Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie.)

« Cœur de Jésus, j'ai confiance en vous !

« Le bon Dieu ne s'arrête pas à toutes ces puérilités que certaines âmes se rappellent continuellement. Ne soyons pas de ces trembleurs perpétuels qui sont toujours à se tâter les poulx, à picoter leur conscience, à demander s'ils ont consenti. » (Sainte Thérèse.)

« Ce qui me fait le plus de peine, c'est de voir des religieuses qui se méfient de leur époux comme s'il était un voleur qui veut dérober leurs biens..., elles tiennent à leurs misères... ; vos misères, vendez-les à ma miséricorde, et faites-vous payer par un accroissement d'amour. »

« Comment ! Notre-Seigneur vous a donné son cœur, et vous avez l'air de poser en victime, en désespérée, ah ! par exemple !. » (P. Pichon.)

* * *

L'âme pâtit dans certains effets, — mais pour le reste quelle surprenante activité ! Voici le mot d'ordre qu'elle se passe pour juin :

« Esprit de sacrifice : aller à ce qui coûte le plus.

« S'unir à Jésus le plus possible, par le souvenir de sa présence, spécialement pendant les récréations, les repas, — et par une multitude de petits sacrifices : n'en laisser passer aucun volontairement. »

Et, chaque jour, trois fois par jour, — matin, midi et soir, — elle fera le point, — et les résultats s'inscriront dans des chiffres d'une singulière éloquence : 82, 30, 30, — 27, 30, 35, — 110, 170, 180, — 160, 130, 90. Nous sommes loin des nombres effarants du P. Doyle : n'est-elle pas toutefois généreuse l'âme qui atteste de la sorte les immolations actuelles, expresses, consenties à Dieu, — ou plutôt recherchées pour Dieu ?

Du 25 juin au 2 juillet, le F. Ignace-Marie fait sa retraite annuelle. Il s'y était préparé par d'ardentes invocations au Saint-Esprit, — et il allait en recevoir des grâces d'illumination, de purification et d'union, aurore et avant-goût de la vision béatifique.

Dans six mois, l'amour et la souffrance auront totalement usé « la toile » qui sépare l'âme de son Dieu.

Dans quelques jours, un cri d'effroi et d'admiration, — et les suprêmes et ultimes confidences nous seront dites.

Mais quelles perspectives elles nous ouvrent, — et ne nous autorisent-elles pas à répéter avec saint Paul : « Celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec Lui. » (1 Cor. VI, 17.)

25 juin-2 juillet 1921. — *Une pensée consolante* : « C'est moi qui te ferai faire ta retraite... Laisse-moi faire...

« — O mon Jésus, je suis votre petite chose... Je m'abandonne entièrement à vous... »

« Docilité parfaite au Saint-Esprit qui, par son don de crainte, fait passer dans l'âme la crainte, le *dégoût*, l'horreur du moindre péché, la maintient à sa place, en face de Dieu : le don de crainte, c'est l'antenne qui capte dans une âme les messages divins avertissant l'âme de l'approche du péché. »

« *Veni, Sancte Spiritus...*

« — Il est ici, ma bien-aimée ; partout où je suis, Il est aussi... »

* * *

« *Apostolat*. — Etre *apôtre* par l'exemple : exemple de ferveur dans les exercices de piété (Manuel pendant la prière) ; exemple du respect de la volonté divine dans les ordres des Supérieurs et les prescriptions de la Règle.

« S'occuper des jeunes... les encourager... continuer à les former..., aller en promenade avec eux, les aider dans leurs études..., conversations utiles... Semer les vérités éternelles... Les défections doivent être moins attribuées au manque de formation qu'à l'influence du mauvais exemple. »

* * *

« O mon Jésus, vous le Bien suprême, — vous, notre Créateur et Sauveur, vous n'êtes point aimé !... Que vous être mal servi par beaucoup de ceux qui se disent vos amis !... »

« *Pratique*. — Dévouement absolu, entier à Jésus. »

* * *

« Viser toujours au plus parfait.

« La vie effacée du Frère est une magnifique école de perfection. »

* * *

« *Marie : une lumière.* — Jésus en venant en ce monde avait besoin d'amour... Une créature, la Vierge Immaculée, sa Mère, l'a aimé, sans ignorance, sans malice, sans faiblesse, sans égoïsme : elle l'a aimé d'une manière ineffable... »

« *Mon idéal,* c'est de continuer sur la terre cet amour de Marie... »

« *Pratique.* — Ne pas offrir son amour à Jésus, mais lui offrir à chaque instant celui de sa Mère... »

* * *

« *Résolutions.* — 1° Pourchasser la *pusillanimité*, chaque fois qu'elle se présente (avoir toujours l'œil de ce côté) :

« a) D'abord en mettant sa confiance en Jésus ;

« b) En n'en faisant jamais le principe d'aucun acte ;

« c) En agissant contre elle.

« 2° *Mot d'ordre* : FIDÉLITÉ GÉNÉREUSE ET ENTIERE A LA GRACE DU MOMENT.

« Résolution à renouveler chaque matin, à chaque moment. »

* * *

Dernier jour de la retraite. — « O mon Jésus, vous savez bien faire toutes choses. Merci de tant de grâces singulières !... »

* * *

« Contemplation... Mystère de la Sainte Trinité (première fois.) »

* * *

« Trois semaines d'aridités et de tiédeur... Quelle ingratitude ! »

* * *

31 juillet. — « Jésus est revenu... il a eu pitié... Lui ne change pas... »

* * *

4 août. — « Joie, reconnaissance... confiance... abandon total... »

*
* *

5 août. — « Notre-Dame des Neiges. — Renouvelé, sur la demande de Jésus, mon offrande comme victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux. (Prononcé le 2 juin 1916.)

« Jésus m'a encore répété ce matin ce qu'il m'avait dit le 4 novembre dernier...

« Il m'a assuré que j'étais bien son épouse (11 février). »

*
* *

« Oraison pendant sommeil... Mystère de la Très Sainte Trinité (après communion).

« ...Vers l'Union transformante...

« O mon Jésus, je reste confondue... confondue... »

*
* *

A ces dernières lignes du « Petit Journal », qu'on nous permette d'ajouter quelques brèves observations :

a) La contemplation du Mystère de la Sainte Trinité a précédé l'union transformante. Et il en est, paraît-il, fréquemment ainsi : cette vision intellectuelle, par la connaissance plus intime qu'elle donne à l'âme de Dieu, le sentiment d'humilité qui l'accompagne, le souverain mépris qu'elle inspire pour la créature, est une excellente préparation à cette faveur plus haute du Mariage spirituel par laquelle « l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu. »

b) « Avant le mariage spirituel, dit saint Jean de la Croix, la partie sensitive éprouve encore des peines. » Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de ces aridités que dénonce le F. Ignace-Marie. Quant à la tiédeur qui les aurait accompagnées, ne faut-il pas l'entendre d'une simple impression d'inertie et d'impuissance des facultés inférieures. Le F. Ignace-Marie a ses outrances en parole et il excelle à se malmener.

c) Le F. Ignace-Marie indique d'un mot la faveur reçue : rien de l'attitude intérieure au moment où elle s'est produite et a ravi l'âme. C'est que les extatiques « sont impuissants à expliquer en détail ce qu'ils ont vu. Cela vient, non de ce que

leur intelligence a été comme endormie, mais de ce qu'elle s'est élevée à des vérités qui dépassent la force de l'esprit humain, et pour lesquels ils n'ont pas de terme. » (P. Poulain) « Ce n'est pas assez de dire que la langue adaptée aux opérations ordinaires de l'esprit humain est forcément insuffisante ; *les idées mêmes*, ces idées par lesquelles nous comprenons tout, parce qu'elles sont la base de nos jugements, ne s'appliquent plus aux intuitions de l'extase, qui sont d'un ordre infiniment supérieur. » (de Bonniot cité par le P. Poulain.)

CHAPITRE VIII

MALADIE ET MORT DU F. IGNACE-MARIE

Au mois de septembre 1921, la santé du F. Ignace-Marie commença d'inquiéter ses supérieurs : sans cause apparente, il dépérissait à vue d'œil.

On s'empessa de le décharger d'une bonne part de sa besogne — et, l'amélioration espérée tardant à se produire, il fut, le 9 novembre, mis au repos complet, et envoyé à la Grand-Mère.

Mais déjà des organes vitaux étaient profondément atteints : les reins fonctionnaient mal et l'estomac se montrait rebelle à toute nourriture.

Le F. Ignace-Marie souffrit beaucoup à la Grand-Mère, en toute patience, sans proférer une plainte, sans exprimer ni un regret ni un désir. Au témoignage de l'un de ses confrères qui l'accompagna dans ses dernières promenades, sa charité, en tout temps exquise, se nuancait à présent des attentions et délicatesses qu'y surajoute la pensée d'un proche et définitif adieu aux hommes et aux choses qui nous entourent. « Je le trouvais, dit-il, plus communicatif, plus intime qu'à l'ordinaire ; surtout, j'admirais sa résignation et sa grande foi. »

Comme le F. Directeur lui proposait d'appeler le médecin : « Je vous suis bien reconnaissant, répondit-il, mais à quoi bon ? Je touche au terme. Permettez-moi plutôt de rentrer à la Maison Principale pour y mourir. »

Le 6 décembre, il était à Laprairie. C'est alors qu'il traça pour sa sœur et son frère ces lignes trouvées au lendemain de son décès :

« Ma bien-aimée Sœur,

« Courage..., la séparation sera courte..., nous nous retrouvons bientôt au Ciel... Prie pour ton frère... Je te recommande notre cher Jean-Marie... Je te charge d'avertir Jean-Marie de

ma mort. Tu me ferais bien plaisir en lui faisant parvenir la petite feuille ci-jointe, comme gage de notre affection. »

« A mon frère, si tendrement aimé,

« Courage, mon cher Jean-Marie... La vie est courte... Sois toujours bon chrétien, comme maman a dit... Bientôt, nous serons réunis toujours au Ciel. Ne t'attriste pas... En quittant la terre, je ne te quitte pas... Je suis avec toi par la pensée... Je prie pour toi... Courage ! Prie aussi pour ton frère...

« Au revoir, là-haut !... »

Après cette démarche de la piété fraternelle, il se rend à l'infirmerie. Il se propose de revenir, une autre fois, dans sa chambre, pour y faire la revue de ses notes, — détruire la plupart d'entre elles, et d'abord celles qui relatent les enrichissements de sa vie surnaturelle.

Dieu ne l'a pas permis, — sans doute parce qu'Il veut qu'après sa mort le F. Ignace-Marie devienne cette petite étincelle qu'il souhaitait d'être et qui allumerait de grands incendies partout sur son passage.

A l'infirmerie, le F. Ignace-Marie passe de son lit de malade sur une chaise longue ; il faut bientôt l'aider en tout, tant sa faiblesse est extrême.

« Le malade, dit le Vénérable de la Mennais, devra accepter la maladie comme un don de Dieu et être en tout soumis à l'infirmer. » Et voici comment, d'après le récit de l'un de ses supérieurs, le F. Ignace-Marie pratique cet article de sa Règle. « Malade, il se montra ce qu'il avait toujours été, — et prompt à répondre à tout ce qu'on désirait ou attendait de lui. Il avait le goût si parfaitement mortifié qu'il semblait ne ressentir l'amertume d'aucun remède. Il acceptait d'un visage souriant, — et était très attentif à remercier pour les soins qu'on lui prodiguait. Avec les confrères qui venaient prendre de ses nouvelles, il était d'une gaieté douce et calme ; pas un mot susceptible d'attirer l'attention sur ses souffrances et de provoquer, même indirectement, une parole de compassion. Souvent, au moment de se retirer le visiteur disait : « Mon F. Ignace, je vais prier pour votre guérison ; il est trop tôt de partir pour la

récompense ! » La réponse se faisait, immédiate, et invariablement la même, simple autant qu'émouvante : « Comme le bon Dieu voudra ! »

Quand, le 31 décembre, il reçut l'extrême-onction, il venait de tomber presque subitement dans le coma. Néanmoins, il conservait une conscience assez nette de ce qui se passait autour de lui. Il ne parlait pas, mais les lèvres remuaient, et il traça sur lui-même tous les signes de croix figurés au rituel, d'imposants signes de croix, solennels, avec des arrêts bien marqués à la poitrine et aux épaules.

Maintenant, l'âme a fait comme une plongée sans retour, au fond d'elle-même. Elle s'est fermée les accès au monde extérieur et, en quelque sorte, aliénée vis-à-vis d'elle-même, pour s'absorber dans la prière et dans l'amour.

La langue se dessèche, la respiration devient pénible et sifflante, les crises douloureuses se succèdent en se rapprochant et s'aggravant. Pas un gémissement, pas un soupir, aucune altération des traits du visage, — mais de nombreux et impressionnants signes de croix, — et, sur les lèvres, un léger frisson qui les agite.

Pendant quatre jours, le F. Ignace-Marie murmure ainsi ses derniers chants ici-bas et achève de consommer la rupture de la « toile subtile, mince et spiritualisée » qui interdit le face à face et l'union sans fin dans l'amour.

Il s'éteignait dans la nuit du 4 janvier 1922.

* * *

Les regrets furent unanimes à la mort du F. Ignace-Marie. — identiques chez tous en leur fond, moulés dans des formules qu'on se passait, sans songer à les varier, tant on les trouvait adéquates et propres à traduire ce que l'on ressentait : « C'est une grande perte et une rude épreuve, mais au Ciel nous avons un protecteur de plus : Dieu récompense déjà son zèle et sa ferveur ! »

« Il a été la Règle vivante ; il l'a vécue dans sa lettre et dans son esprit, — avec une perfection que le sens humain aurait pu parfois trouver exagérée. »

« Je le considère comme l'un des religieux les plus accomplis qu'il m'a été donné de connaître. »

« C'était un frère très instruit, d'une piété et d'une modestie exemplaires. »

Une main pieuse procédait au dépouillement de ses manuscrits. Et à chaque page, le F. Ignace-Marie se retraçait dans un aspect de sa pensée, dans la réaction d'un sentiment, dans un effort pour restreindre la part du moi.

Le tri se faisait cependant de ce qui allait être détruit et de ce qu'on épargnerait peut-être, quand l'attention fut attirée sur un titre à l'encre rouge : c'était le « Petit Journal. »

Lu, sur-le-champ, et tout d'un trait par le C. F. Joas, Visiteur Provincial, il fit considérer toutes les notes du F. Ignace-Marie comme un bien de famille à conserver jalousement et intégralement.

Des copies en furent tirées qui, depuis neuf ans, ont entretenu et perfectionné, chez de jeunes religieux, les acquisitions du Noviciat, — et provoqué chez d'autres, — diminués ou rendus perplexes par des luttes intimes et les heurts de la vie, — la rentrée dans l'âme des ambitions apostoliques et des vraies fins de leur vocation. Tous, en fermant le « Petit Journal » étaient persuadés, comme le C. F. Joas, qu'il « accuse le souci constant de perfection d'une âme virile et révèle les grâces très spéciales dont Dieu l'a favorisée. »

Le 30 juin 1916, en la fête du Sacré-Cœur, le F. Ignace-Marie écrivait cette prière :

« ... Prenez-moi plutôt que de me laisser ici-bas souiller mon âme en commettant la plus petite faute volontaire. Que je cherche et ne trouve jamais que vous seul ! Que les créatures ne soient rien pour moi, et moi, rien pour elles ! Qu'aucune des choses ne troublent ma paix.

« O Jésus, je ne vous demande que la paix !... La paix, et surtout l'Amour sans bornes, sans limites ! Jésus ! que pour vous je meure martyr ; donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps. Ah ! plutôt donnez-les moi tous deux !

» Faites que je remplisse mes engagements dans toute leur

perfection, que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulé aux pieds, oublié comme un petit grain de sable. Je m'offre à vous, mon Bien-Aimé, afin que vous accomplissiez parfaitement en moi votre volonté sainte, sans que jamais les créatures y puissent mettre obstacle.

« Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. »

Puissent d'aussi nobles sentiments inspirer la vie et les actes de ceux qui auront bien voulu parcourir ces humbles pages !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
<i>Chapitre I.</i>	
Enfance et jeunesse. — Vocation.....	9
<i>Chapitre II</i>	
Le Noviciat (19 mars 1910-19 mars 1911). — Le Scolasticat (19 mars 1911-15 août 1911).....	22
<i>Chapitre III</i>	
Les débuts dans l'enseignement : Côte Saint-Paul (Montréal, — 30 août 1911 — 8 janvier 1912 ; La Pointe-Gatineau, 8 janvier 1912 — 16 août 1914 ; Saint-Edouard (Montréal), 16 août 1914 — 29 septembre 1915. — Chez les Révérends Pères Trappistes à l'Institut Agricole d'Oka, 29 septembre 1915 — 9 mai 1918.....	44
<i>Chapitre IV</i>	
Zèle du F. Ignace-Marie pour étendre ses connaissances. — Sa méthode de travail. — Sa collaboration aux Manuels classiques, édités par les Frères de l'Instruction Chrétienne, au Canada.....	59

Chapitre V

Le F. Ignace-Marie à la Maison provinciale de Laprairie. — Sa vie de travail et d'union à Dieu. — Sa charité fraternelle	75
---	----

Chapitre VI

Durs traitements où s'élabore la purification de l'âme. — « Vous avez permis, ô mon Dieu, que mon cœur fût plongé dans l'angoisse ! ». — La « Grande Retraite ». — « C'en est fait, ô mon Dieu ! Je suis à vous pour l'éternité ! »	94
---	----

Chapitre VII

Sentiments qu'inspire au F. Ignace-Marie la vue fréquente de la Sainte Humanité de Notre-Seigneur. — Par les sommets, en pleines ténèbres. — « La vie effacée du Frère est une magnifique école de perfection. ». — Les suprêmes grâces : « O mon Jésus, je reste confondue ! ».	118
--	-----

Chapitre VIII

Maladie et mort du F. Ignace-Marie	127
--	-----



NANTES. — IMP. C. MELLINET
JÉGO ET MAS, SUCESSEURS
5, PLACE DU PILORI

BNQ



000 502 932

